v. 12 14

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
148
L
58
NAPOLI

148.
L.
58.

Digitized by Google

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES.

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siècles et de toutes les nations.

Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres.

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome; seul propriétaire de l'ouvrage.

TOME X.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

A PARIS,

Chez C. P. LANDON, quai Bonaparte, nº 1.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

1807.

EPAMINONDAS.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

ÉPAMINONDAS.

La plus grande gloire qui existe chez les hommes est celle de donner des lois aux nations ou de rendre sa dignité au peuple qui l'a perdue. Epaminondas ne fut point législateur, mais Thèbes lui dut le peu de jours de splendeur dont elle jouit. Avant qu'il parût, elle était l'objet du dédain de la Grèce; lorsqu'il cessa de vivre, elle retomba dans son premier état. Jamais l'influence d'une grande vertu, d'un grand caractère, ne se montra d'une manière aussi évidente.

Il naquit vers l'an 390 avant J. C., d'un Thébain nommé Polymnus, qui, malgré la modicité de sa fortune, ne négligea rien pour son instruction. Il reçut des leçons de philosophie de Lisis de Tarente. Les plus habiles maîtres lui enseignèrent la musique; il excella même dans la danse, qui n'était point méprisée chez les Grecs comme elle le fut chez les Romains. Il envisageait les exercices du corps non sous le rapport de l'agrément, mais comme les moyens de donner aux membres plus de souplesse et d'agilité; aussi il n'eut point de supérieur dans la lutte et la course.

Ses talens acquis étaient relevés par toutes les qualités morales. Sa prudence, sa modestie, son mépris des richesses, sa chaleur dans l'amitié, en le rendant l'admiration des gens de bien, excitèrent la haine et l'envie. Uniquement occupé des intérêts

de la république, et du desir d'être utile à ses concitoyens, il s'oubliait lui-même; mais il avait recours à la libéralité des riches lorsqu'un homme vertueux se trouvait dans l'indigence, qu'il y avait un captif à délivrer, ou qu'une jeune fille pudique ne pouvait être mariée faute de dot. Ses sollicitations alors étaient presque toujours accueillies, parce que l'on connaissait la noblesse de ses motifs, et qu'on le savait trop juste et trop éclairé pour appeler le bienfait sur des hommes qui en eussent été indignes. « A quels titres « m'envoyez-vous cet aventurier qui m'a demandé « mille écus? lui dit un jour un citoyen très-opulent, « mais peu magnifique. Par la raison, répondit Epa« minondas, qu'il est pauvre et que vous êtes riche. »

Cet illustre Thébain se lia de bonne heure avec Pélopidas, de cette amitié qui naît de la conformité des goûts et des affections. Ce dernier délivra Thèbes de la tyrannie des Spartiates sans le secours d'Epaminondas, mais dans toutes les autres actions leurs périls furent communs, et l'admiration et la reconnaissance unirent les noms de ces deux zélés patriotes.

Il sauva Thèbes à la bataille de Leuctres, gagnée sur les Lacédémoniens, en continuant d'exercer le pouvoir de général, malgré le décret qui lui enjoignait de rentrer dans la ville. Cette désobéissance entraînait la peine capitale, et l'étendue de ses services, loin de désarmer l'envie, ne faisait qu'accroître ses fureurs. On ne savait de quelle manière il échapperait à une accusation aussi grave : il parut dans

l'assemblée du peuple, non avec l'attitude d'un accusé, mais avec la confiance d'un vainqueur. Il ne chercha point à pallier la gravité du délit, il exigea seulement que sa sentence fût conçue en ces termes : « Epaminondas est condamné à mort par « les Thébains, parce qu'à la bataille de Leuctres « il vainquit les Lacédémoniens, ce qu'aucun gé- « néral Thébain n'avait fait avant lui ; et que dans « une seule action il sauva, non-seulement la liberté « de Thèbes, mais encore celle de toute la Grèce, « et qu'il ne voulut point mettre fin à la guerre qu'il « n'eût rétabli la ville de Messène, et ne l'eût rendue « capable d'enchaîner l'ambition inquiète de Lacé- « démone ». Une défense si habile et si peu prévue désarma ses juges, accabla ses adversaires, et fit admirer sa présence d'esprit autant que sa valeur.

Les Spartiates s'aperçurent que la fortune de leurs ennemis reposait sur la tête d'un seul homme. A la bataille de Mantinée, ils dirigèrent tous leurs efforts contre Epaminondas : cet illustre chef fut atteint d'un trait mortel. Il sentit que s'il arrachait le fer dont il était frappé, sa vie s'échapperait avec son sang : il attendit que le sort de la bataille fût décidé. Ayant appris que les Béotiens étaient vainqueurs, il s'écria : « J'ai assez vécu ; je meurs vengé ». Il tira le fer de la plaie, expira, et la gloire de Thèbes, qui avait commencé avec lui, s'ensevelit dans sa tombe.

Epaminondas avait vécu dans le célibat ; ses amis, qui l'environnaient dans ses derniers momens, versaient des larmes abondantes, et semblaient regretter

qu'il mourût sans postérité : « Je laisse deux filles, « répondit ce grand homme ; la victoire de Leuctres « et celle de Mantinée. »

Malgré ses talens, Epaminondas eût été beaucoup moins remarqué dans la république d'Athènes, qui était une pépinière de grands hommes ; il fut plus heureux de naître dans une ville obscure et de l'illustrer, que de vivre dans un pays célèbre où une foule de grandes réputations balançaient les suffrages et captivaient l'attention. Mais si Epaminondas, dans une autre ville de la Grèce, eût trouvé des rivaux du côté de la valeur et de l'éloquence, il n'en eût point eu peut-être du côté du désintéressement et des vertus privées. Ataxercès, voulant essayer de le corrompre, lui députa un nommé Dionedonte, avec une somme considérable, et se servit de la médiation d'un jeune Thébain appelé Micithe, et pour lequel Epaminondas avait de l'affection. Lorsqu'ils furent en sa présence, et que l'étranger eût exposé l'objet de sa mission, Epaminondas répondit : « L'argent est « inutile ; si le roi veut des choses favorables aux Thé- « bains, je suis disposé à les faire sans motif d'inté- « rêt ; s'il en exige de nuisibles, il n'a point assez de « richesses pour les obtenir de moi, car je préfère ma « patrie à tout l'or de l'univers.

« Pour vous, dit-il à l'ambassadeur, qui ne me « connaissez point, je pardonne la tentative que vous « avez faite ; mais abandonnez promptement la ville, « afin que vous n'essayiez point de trouver des ca- « ractères plus accessibles à la séduction. O toi !

« Micithe, ajouta-t-il, rends ce que tu as reçu, si tu « ne veux point que je te livre aux magistrats ». Les historiens disent qu'ils rempliraient un volume s'ils voulaient citer tous les traits de désintéressement de cet homme illustre.

Ses réparties étaient pleines de sens et d'énergie. Un Thébain nommé Menechides, homme éloquent pour son pays, engageait ses compatriotes à préférer la paix à la guerre, afin de ne point mettre la république à la discrétion d'un général. Tu trompes, dit-il, tes concitoyens par l'abus d'un mot : ce que tu appelles paix n'est rien autre chose que la servitude ; car la paix ne s'obtient que par la guerre. Si les Grecs la veulent longue et solide, il faut qu'ils s'exercent aux armes et non à la lutte. Le même adversaire lui reprochait de n'avoir ni femme ni enfans, et de montrer autant d'orgueil que s'il avait « acquis la gloire d'Agamemnon. Cesse, dit Epami- « nondas, de me parler de mariage; je ne voudrais « suivre en ce point ni ton conseil ni ton exemple. « (Il passait pour entretenir des liaisons adultères.) « Mais tu te trompes lorsque tu me reproches d'être « l'émule d'Agamemnon : celui-ci, avec toute la « Grèce, eut beaucoup de peine à prendre une « seule ville en dix ans, et j'ai, dans un seul jour, « délivré toute la Grèce de l'empire des Lacé- « démoniens. »

Ayant été député auprès des Arcadiens pour les engager à contracter une alliance avec Thèbes et Argos, il eut contre lui Calistrate, ambassadeur

d'Athènes, homme d'une grande éloquence, qui, pour les déterminer, employa des motifs qui nous paraîtraient aujourd'hui aussi singuliers que si des Anglais, pour empêcher des Allemands de s'unir avec la France, citaient les crimes de Clovis, de Frédégonde, de Brunehaut. « Songez, dit l'orateur « athénien, si vous devez vous unir aux Argiens; « car c'est dans leur sein que naquit Oreste, exé- « crable assassin de sa mère. L'alliance des Thébains « vous séduirait-elle davantage ? c'est la patrie « d'Œdipe, qui trempa ses mains dans le sang de « son père. »

« Admirez, dit Epaminondas, le génie de ce « rétheur athénien ! Comme il loue son pays! Ces « parricides, ces scélérats, dont il veut imputer les « crimes aux lieux qui les ont vu naître, ont été re- « cueillis par ses compatriotes. »

Epaminondas est un de ces beaux caractères qui s'emparent du cœur, et qui laissent dans l'ame une profonde estime. Sa vie n'offre aucune tache, aucun acte repréhensible. Son patriotisme fut un sentiment religieux, et une passion sublime. Lorsqu'il combattit les Spartiates, il fut difficile de l'égaler en talent, et impossible de le surpasser en courage. Il eut le malheur de former Philippe, le père d'Alexandre, dans l'art militaire ; mais qui pouvait prévoir que ce descendant d'un prince faible et humilié, deviendrait un jour le fléau de la Grèce ?

L . . . . e.

FERMAT.

N. pinx.t *Landon direx.t*

REALE BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

FERMAT.

Pierre Fermat naquit en 1590. Rival de Descartes et précurseur de Newton et de Leibnitz, il donna les germes et les principes de leurs brillantes inventions, et fournit un aliment à l'activité des plus grands génies de son siècle. Sa querelle avec Descartes est l'événement le plus remarquable de sa vie. Fermat lui avait proposé plusieurs problèmes; Descartes, protégé par une grande reine, nourri des éloges de tous les savans de l'Europe, négligea d'abord de répondre au défi d'un inconnu, qui pouvait peut-être l'embarrasser. Mais il le combattit depuis sur divers points de dioptrique et de géométrie. Pascal et Roberval prirent publiquement la défense de Fermat; ils maniaient l'arme de la plaisanterie avec facilité, ils s'en servirent contre Descartes. La fin de ce petit *procès de géométrie* fut que Fermat adopta la philosophie de Descartes, que Descartes reconnut Fermat pour un très-grand géomètre, et Roberval pour un savant très-peu propre à concilier deux rivaux. Cette querelle eut lieu dans les années 1637 et 1638. Malgré l'opinion de quelques personnes, le nom de Fermat s'éclipse devant celui de Descartes. On doit regarder le premier comme ayant beaucoup fait pour les progrès de la géométrie; mais le génie universel du second, qui embrassa toutes les parties de la science, a bien d'autres droits à nos hommages et à notre admiration. Fermat

posséda la vertu des hommes supérieurs, la modestie. Il reçut des louanges pompeuses des plus grands hommes de son siècle. Pascal le nommait le premier homme du monde ; Gassendi, le plus parfait de tous les hommes ; Mersenne, le coryphée des géomètres ; et cependant tous ces titres ne purent lui donner de l'orgueil. Ce géomètre faisait avec facilité des vers latins, français et espagnols; il remplit avec zèle et intégrité ses fonctions de conseiller au parlement de Toulouse, jusqu'à sa mort, arrivée en 1664.

Ses ouvrages n'ont point paru de son vivant. Ce ne fut qu'en 1670 qu'on publia les six livres de ses *Questions arithmétiques*, qui forment le premier volume de ses œuvres. Le second, très-rare aujourd'hui, renferme les premiers essais des calculs qui, entre les mains de Newton et de Leibnitz, prirent depuis le nom de *Géométrie de l'infini*.

M. Genty a fait l'éloge de Fermat dans une dissertation intitulée : *De l'influence de Fermat sur la géométrie de son temps*, Orléans, in-8°.

Ph. L. R.

ARISTIPPE.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

ARISTIPPE.

Aristippe naquit à Cyrène, en Afrique. Il fut disciple de Socrate ; mais il s'écarta beaucoup de la doctrine de cet illustre maître. L'un ne trouvait de bonheur que dans la vertu, l'autre ne trouvait de jouissances que dans la volupté. Un esprit vif, des réparties piquantes, le talent de voiler ses principes sous des formes honnêtes, lui firent des prosélytes, des admirateurs, et lui procurèrent une existence plus douce qu'honorable. Un caractère noble, un mérite réel se font estimer des ames les moins courageuses. Aristippe apprit avec un sentiment de douleur la captivité de Socrate ; mais comme il était alors à Egine, et qu'il sentit qu'il ne pouvait soustraire ce grand homme à la rage des tyrans, il voulut s'épargner le spectacle triste, mais auguste, de ses derniers instans. Il ne cherchait dans l'amitié, que ce qu'elle pouvait avoir d'agréable. Il en écartait les chagrins, les affections. On pouvait compter sur lui dans la prospérité ; mais on ne devait point s'attendre à trouver en lui un consolateur dans l'infortune ; il s'était brouillé avec Eschine, comme lui disciple de Socrate, qui avait eu des torts envers Aristippe. Il sentit que son intimité était utile à son bonheur, il fit les premières démarches pour regagner son affection, et la recouvra. Son séjour à Syracuse fit plus de tort à sa réputation que son goût pour les

plaisirs. Il s'efforça vainement de justifier sa conduite envers Denys, en prétendant que le ton de censure et de réprimande réussit mal auprès des princes, que des vérités fières les révoltent; que des leçons présentées avec des ménagemens respectueux les adoucissent et les corrigent. Ses avis, s'il en donna, sont restés sans succès, et sont tombés dans l'oubli, tandis que ses serviles complaisances, et les affronts qu'il reçut et qu'il tempéra par de basses plaisanteries, déposent contre sa mémoire. « Je viens, dit-il en arrivant à la cour du tyran, troquer vos faveurs contre mes connaissances ». Denys parut accepter cette condition avec plaisir. Sa cour était alors remplie de philosophes rigoristes; mais les censeurs devinrent bientôt odieux, et le flatteur Aristippe triompha. Il donnait aux actes même qui pouvaient l'honorer, un caractère de bassesse qui en ternissait le mérite. Il sollicitait un jour le prince pour un de ses amis: comme il paraissait sourd à ses instances, le philosophe se jeta humblement à ses genoux. Suis-je cause, répondit-il à ceux qui l'en blâmaient, si cet homme a les oreilles aux pieds. Denys proposait une récompense à Platon, qui la refusa; il accueillit d'un refus au même instant une demande pressante d'Aristippe: « Le roi, dit ce dernier, ne se ruinera point, il veut donner à ceux qui ne veulent rien recevoir, et Il ferme la main à ceux qui sollicitent ses largesses ». Il croyait justifier son penchant pour la bonne chère, le vin et les femmes, en disant qu'il tenait tous ses goûts de la nature; mais qu'il n'en était point l'es-

clave, et que s'il préférait un manteau de pourpre à une robe de laine, il savait se couvrir de l'un comme de l'autre. Il s'excusait de son avidité pour acquérir de l'or, par la facilité avec laquelle il le dissipait. Quelqu'un s'étonnait qu'il eût acheté une perdrix cinquante drachmes. N'en auriez-vous pas donné une obole? dit-il; eh bien, ces cinquante drachmes ne sont pas plus pour moi qu'une obole pour vous.

Il avait amassé une somme considérable pour un voyage en Libye. Elle embarrassait son esclave, il lui ordonna de se décharger de ce fardeau en le jetant sur le chemin; il se plaisait à mettre les censeurs de sa conduite en opposition avec leurs maximes. Un jour Polixène lui reprochait avec amertume le luxe de sa table; Aristippe l'invite à souper, et s'assure que le moyen le plus certain d'imposer silence aux détracteurs de nos plaisirs c'est de les leur faire partager. Denys fit venir trois belles courtisanes, et lui dit de choisir celle qui lui plairait. Il les prit toutes trois, disant *qu'il en avait trop coûté à Pâris pour avoir donné la préférence à une des déesses.* Cette application de la fable était très-heureuse; mais, par un caprice de vertu, il les renvoya toutes trois chez elles. Il avait coutume de dire qu'il valait mieux être pauvre qu'ignorant, parce qu'un peu d'or suffisait pour soulager le pauvre, et que l'ignorant avait besoin de grands efforts pour être civilisé. Il fut le premier philosophe qui exigea des honoraires pour ses leçons. Il demandait

cinquante drachmes à un père pour instruire son fils. *Avec cette somme*, répliqua celui-ci, *j'aurais un esclave. Achete-le*, dit le philosophe, *et tu en auras deux.* Il n'envisageait le commerce des femmes que sous le rapport de la volupté, et conservait son cœur libre au milieu de l'ivresse des sens. *Je possède Laïs*, disait-il; *mais Laïs ne me possède pas.* Il s'excusait de son goût pour la bonne chère, en affirmant que si elle était blâmable, on ne ferait pas de si grands festins dans les fêtes des dieux.

Ce philosophe, qui florissait environ 400 ans avant Jésus-Christ, mourut en revenant de la cour de Syracuse à Cyrène. Ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il ne paraît pas que les anciens en fissent un très-grand cas. Il avait pour maxime que le sage doit tout faire pour lui-même. Un tel sage ne fait que réduire en système le plus méprisable égoïsme. Epicure faisait consister la volupté dans le sommeil des passions; Aristippe, dans la satisfaction que procurent des sensations agréables. Il ne voyait de vrai, d'intéressant dans le monde que sa propre existence. Horace rend quelquefois hommage à sa philosophie; il dit entre autres, dans son épître à Mécène: « Tantôt actif et vigilant, « je me précipite dans le tourbillon des affaires; « tantôt partisan outré de la vertu, je cherche à « dominer les événemens au lieu de m'en laisser do- « miner; quelquefois aussi je rentre comme à la « dérobée dans l'école d'Aristippe. » L.....e.

S.t BENOIT.

NAPOLI

Cesar Fantittus del.t *Landon direx.t*

S. BENOIT.

Benoît naquit en 480, au territoire de Narni, dans le duché de Spolette. Un sentiment de ferveur, qui n'était point rare dans son siècle, lui fit quitter, à l'âge de dix-sept ans, la ville de Rome, qu'il habitait depuis sa plus tendre jeunesse, et dans laquelle il avait cultivé son esprit. Il se retira dans une caverne, à quarante milles de cette métropole. Quoique confiné dans un désert affreux, il se vit bientôt entouré d'une multitude de disciples, pour lesquels il bâtit douze monastères. Le malheur pouvait contribuer autant que la religion à peupler ces solitudes. Le Goth Totila ravageait l'Italie; il n'y avait plus de sûreté dans les villes ni dans les campagnes opulentes, et les antres et les cavernes semblaient les seules retraites que la Providence ménageât aux victimes du farouche vainqueur. Benoît fut forcé, par des envieux de sa gloire, de quitter sa première retraite: il vint se fixer au mont Cassin. La conversion des habitans du pays fut le bienfait de son apparition, ou, ce qui est plus vraisemblable, de ses exhortations pieuses. La visite que lui fit Totila est attestée par tous les écrivains de sa vie; mais les circonstances tiennent de ce merveilleux qui appartient à la légende, et que rejette la saine critique. On rapporte que ce barbare, voulant l'éprouver, lui envoya un de ses officiers revêtu des ornemens royaux : le saint dévoila la supercherie, et le prince, convaincu de

son génie prophétique, vint lui rendre ses hommages. Benoît, que l'austérité de sa vie et son détachement de tous les biens temporels rendaient supérieur aux monarques, lui reprocha ses crimes au nom de l'humanité gémissante, et au nom du ciel, qui devait l'en punir; mais il lui prédit aussi de nouvelles conquêtes et l'époque du terme de sa vie. S. Benoît mourut un an après cette entrevue, le 21 mars 543.

Les saints dont la vie a été purement contemplative appartiennent au culte des fidèles, mais il en est quelques-uns dont l'influence appelle l'examen du philosophe: tel fut Benoît. L'ordre qu'il fonda s'établit dans tous les pays chrétiens; le nord et le midi en virent fleurir les monastères avec un sentiment de respect et de reconnaissance. Ils servirent de refuge au milieu de l'invasion des barbares; ils conservèrent le précieux dépôt des connaissances humaines, dans des siècles d'ignorance. Des découvertes précieuses, des ouvrages utiles sortirent de leur sein. Les bénédictins, livrés d'abord aux travaux manuels, ensuite à l'étude et à l'instruction, jamais à la vie purement contemplative, ne furent point susceptibles de cet enthousiasme sombre qui rendit tant d'ordres religieux les moteurs et les instrumens des séditions ou des guerres civiles: on ne les accusa point d'un zèle persécuteur, comme les jacobins; d'un esprit d'intrigue et d'un amour insatiable de domination, comme les jésuites. On leur fit seulement un reproche de leurs richesses; mais c'était le fruit de travaux utiles, de services rendus à l'hu-

Digitized by Google

manité. Ils avaient peuplé des déserts, défriché des forêts, promené la charrue sur des terrains longtemps infectés par de tristes marécages; et, depuis, des villes florissantes élevèrent leurs tours et leurs palais dans les lieux que les actifs disciples de Benoît arrachèrent au néant de la dépopulation.

Ce ne fut qu'au huitième siècle que le culte de ce saint s'étendit sur plusieurs points de l'Europe. Il y a diverses traditions sur l'époque où son corps fut retrouvé. L'an 580, les moines, forcés, pour échapper aux Lombards, de fuir le mont Cassin, y abandonnèrent les reliques de leur auguste fondateur; Aigulfe, moine de Fleuri-sur-Loire, eut le bonheur de les trouver sous les ruines du monastère, ainsi que le corps de sainte Scholastique, sa sœur. Il transporta celui du frère à son abbaye, environ vers l'an 660, et permit, sans que l'on en dise la raison, que la ville du Mans s'emparât des restes précieux de la sainte. Les bénédictins italiens nient cette découverte, et la reculent jusqu'à l'an 1066. Ce fait est d'ailleurs plus intéressant pour les cloîtres que pour l'histoire. Selon la chronique de l'ordre de S.-Benoît, cet ordre a produit 40 papes, 200 cardinaux, 50 patriarches, 1600 archevêques, 4000 évêques, 4 empereurs, 12 impératrices, 41 reines, et 3600 saints. Le docte Mabillon, trouvant cette liste trop enflée, excita le courroux de dom Bastide, en voulant diminuer le nombre des apothéoses. Cette illustre congrégation a produit quelques hommes qui ont étonné le monde par leurs talens, tel que

l'abbé Suger, et Georges Martinusius. Les noms des Calmet, des Mabillon, occupent le rang le plus distingué dans l'érudition. Malgré les sages mesures du législateur, l'opulence introduisit parmi les religieux de l'ordre de Saint-Benoît, le goût excessif de la table et de la profusion. Ceux de Saint-Denis, dit dom Gervaise dans la vie de Suger, étaient tombés dans le huitième siècle, dans un si grand désordre, qu'on n'appercevait plus dans les moines aucune trace d'habit religieux. Benoît d'Aniane, et Arnould de Marmoutier, échouèrent dans leurs plans de réforme. Louis-le-Débonnaire ne fut pas plus heureux. Selon l'historien que nous consultons, l'abbé de Saint-Denis et ses moines avaient plus de bien qu'il n'en fallait pour nourrir cent mille hommes. Ils étaient cent, et demandaient deux mille cinq cents muids de vin par an, quatre-vingt-dix de bierre, deux mille cent muids du meilleur froment; et quoique leur règle leur prescrivît l'abstinence de la viande, ils réclamaient onze cents bœufs, des porcs gras à proportion, et une immense quantité de volailles.

Ces détails prouvent que les fondateurs d'ordres religieux, comme les fondateurs d'empires, ne peuvent assurer à leur ouvrage le sceau d'une incorruptible immortalité.

L. . . e.

HALLEY.

Philippe pinxt *Landon dirext*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

HALLEY.

Cet homme célèbre, un des plus grands noms en astronomie dont l'Angleterre s'honore et que l'on puisse citer, naquit à Londres en 1656. La littérature occupa ses premières années; mais son génie le poussait vers l'étude de l'astronomie. A l'âge de dix-neuf ans, un problème très-difficile qu'il résolut très-facilement détermina le gouvernement à l'envoyer à l'île Sainte-Hélène, l'établissement le plus méridional que les Anglais possédassent alors. Ce voyage fut utile au progrès de la science, et valut à l'auteur la place de professeur de géométrie à Oxford, vacante par la mort de Wallis. Ses travaux et sa réputation le firent choisir pour succéder à Flamsteed dans celle d'astronome du roi. Halley, qui aurait pu s'enrichir par ses ouvrages en faveur de la navigation, ne les fit servir qu'à sa propre gloire. La seule place qu'il voulut accepter fut celle de contrôleur des monnaies de Chester. La société royale de Londres le nomma son secrétaire, et l'académie des sciences de Paris le reçut au nombre de ses associés. Ce grand homme mourut à l'observatoire de Greenwich, le 25 janvier 1742, âgé de quatre-vingt-six ans.

Il joignit aux connaissances les plus étendues le caractère le plus affable, le plus doux et le plus généreux. La science chez lui n'avait pas éteint l'imagination, et l'imagination ne l'emportait pas

sur le jugement. Sa gaieté, son esprit, ses réponses ingénieuses, le firent rechercher par les meilleures compagnies. Un étranger, qui oublia quelque temps la couronne pour s'en montrer plus digne, Pierre-le-Grand, vit, aima et consulta Halley. Il lui demanda des conseils sur l'établissement de ses flottes et sur les sciences et les arts, qu'il voulait introduire dans ses états. Halley, ami et sectateur de Newton, fut juste envers Descartes. Ardent en amitié, indifférent sur la fortune, il connut le prix de la médiocrité, et ne voulut jamais en sortir.

Plusieurs des ouvrages de ce savant ont été traduits en français; tels que son *Catalogue des étoiles de l'hémisphère austral*, Londres, 1678, in-4°, donné la même année à Paris, in-12, avec la traduction; ses *Tables astronomiques*, traduites d'abord par l'abbé Chappe d'Hauteroche, sur l'édition de Londres, de 1749, et publiées à Paris en 1754, in-8°, et ensuite par M. de Lalande, Paris, 1759, in-8°. On a encore de M. Halley une édition et traduction des *Oeuvres géométriques d'Apollonius de Perge*; une édition des *Sphériques de Ménélaüs*; un *Abrégé de l'astronomie des comètes*; un *Mémoire sur un télescope* de son invention, qui fit beaucoup de bruit dans le temps; plusieurs autres excellens traités de géométrie, d'astronomie et de physique, et quelques vers latins. Ph. L. R.

DU CANGE.

P. Giffart del.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

DU CANGE.

Parmi les savans laborieux et utiles qui ont illustré le règne de Louis XIV, du Cange (Charles Dufresne) a laissé un nom distingué. Il naquit à Amiens en 1610, et se livra de bonne heure à l'étude des langues et de l'histoire; et, comme il le disait quelquefois, il embrassa ensuite la partie la plus ingrate et la plus dégoûtante de la littérature. Il se livra à la recherche des vieux mots. En 1668, il quitta la province pour se fixer dans la capitale, où il trouvait tous les secours nécessaires pour ses travaux d'érudition. Son amabilité ne souffrit en rien de ses occupations sérieuses; il portait dans le monde les qualités qui y font chérir, beaucoup de modestie, de politesse et d'obligeance. Sa vie n'offre aucun trait remarquable; c'est celle d'un savant qui fait de son cabinet son séjour habituel, et qui publie plus d'ouvrages qu'il ne fait de visites. Du Cange mourut à soixante-dix-huit ans, le 23 octobre 1688.

Du Cange débuta dans la littérature par l'*Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français*, en 1657, ouvrage qui étonna les érudits par les recherches qu'il avait dû occasionner à l'auteur. Ce qui fixa la réputation de du Cange fut son *Glossaire de la basse latinité*, imprimé d'abord en 3 vol. in-fol., réimprimé en 6 vol. en 1733, et augmenté de quatre nouveaux volumes par l'abbé

Carpentier, de l'ordre de Cluni. Quelques biographes rapportent, à l'occasion de cet ouvrage, une anecdote assez singulière : du Cange, dit-on, fit venir un jour deux libraires dans son cabinet, et leur ayant fait voir un vieux coffre tout rempli de petits morceaux de papiers, il les assura qu'ils y trouveraient de quoi faire un livre. Les libraire crurent d'abord que du Cange plaisantait, mais lorsqu'ils eurent remarqué qu'en tête de chaque morceau de papier était le mot que l'auteur entreprenait d'expliquer, ils virent qu'il s'agissait d'un dictionnaire, et certains de l'érudition de du Cange, ils conclurent le marché. Telle est, dit-on, l'origine du *Glossaire latin.* Cet ouvrage renferme beaucoup de mots sans explication, et lorsqu'on demandait à l'auteur pourquoi il n'en avait pas donné le sens : *C'est*, répondait-il avec modestie, *afin d'exciter quelqu'un à le chercher; si je ne l'ai pas mis, c'est que je ne le sais pas.* Parmi les autres ouvrages de du Cange, on distingue le *Glossaire de langue grecque du moyen âge*, 2 volumes in-fol.; des éditions de *l'Histoire de S. Louis*, par Joinville, in-fol., avec de savantes remarques; des *Annales de Zonare*, 2 vol. in-fol. de la *Chronique paseale d'Alexandrie*, in-fol. On a encore de ce savant, *Historia Bisantina illustrata*, 1680, in-fol; *Illyricum vetus et novum*, 1680, in-fol.; et un *Traité historique du Chef de S. Jean-Baptiste*, ouvrage curieux et rare, 1665, in-4°. Ph. L. R.

LE CARD.^AL DE BERNIS

St Aubin del.^t *Landon direx.^t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

LE CARDINAL DE BERNIS.

Dans un siècle où la protection des jolies femmes valait mieux que du talent, l'abbé de Bernis, depuis cardinal, dut sa fortune politique à ses petits vers, exemple assez rare dans les fastes du Parnasse. Sa conduite pendant ses premières années fut celle d'un jeune homme qui ne s'est fait aucun principe ; qui, livré tout entier à l'intrigue, ne se montre pas difficile sur le choix des moyens qui peuvent le conduire à son but. Entré au conseil, Bernis fit voir plus de maturité et de sagesse. Son esprit lui servit alors à ne point paraître déplacé dans ses nouveaux emplois, où il ne montra jamais la fermeté de caractère et les vues profondes qui font le véritable homme d'état.

François-Joachim-Pierre de Bernis, issu d'une famille noble et ancienne, naquit en 1715, à Saint-Marcel de l'Ardèche. Le peu de fortune de ses parens les engagea à choisir pour le jeune de Bernis un état où sa naissance et son esprit contribuassent à lui faire faire un chemin rapide. On le destina à l'église. L'abbé de Bernis réussit d'abord assez mal au séminaire Saint-Sulpice ; il faisait des vers, et n'aimait ni la théologie, ni les sermons. Sa place était dans le monde, et dans le monde léger. Son abord était tout en sa faveur, et ses vers faisaient les délices des soupers de Paris. On ne l'appelait dans les salons que *Babet*, du nom d'une jolie bouquetière de ce

temps-là. Son talent pour la poésie, et son amabilité, le firent rechercher par la meilleure compagnie, et furent d'abord un obstacle à sa fortune ecclésiastique. Il était alors chanoine et comte de Brioude. Il sollicita inutilement du cardinal de Fleuri une pension sur quelque abbaye ; le ministre, qui n'aimait pas les vers, et sur-tout les vers de boudoir, refusa net, en lui disant qu'il n'avait rien à espérer, tant qu'il vivrait. On connaît la réponse de l'abbé : *Monseigneur, j'attendrai.* Mot qui fit plus de fortune qu'un trait de génie. Il n'attendit pas long-temps. Madame d'Etioles venait de fixer les regards du roi aux rendez-vous de chasse de la forêt de Sénart. Bernis sollicita l'honneur de lui être présenté. Il commença par lui plaire, et bientôt il devint nécessaire à la favorite, qui le fit son confident. Il obtint par elle un petit logement aux Tuileries et une pension de cent louis ; et, comme il était bon gentilhomme, on le fit passer de Brioude au chapitre de Lyon. Bientôt après, la princesse de Rohan en fit son amant en titre ; et, sans qu'il y songeât, Bernis se trouva un beau jour nommé à l'ambassade de Venise. C'est là qu'il reçut honorablement les neveux du pape Ganganelli, ce qui lui valut la faveur de la cour de Rome. Rappelé de Venise pour être des conseils du roi, il conclut avec le comte de Staremberg le traité de Versailles ; traité que dans le fonds il n'approuvait pas, et qu'il fut loin de provoquer pour se venger, comme on l'a dit, de ce vers du roi de Prusse :

Evitez de Bernis la stérile abondance.

Bernis remplaça M. Rouillé dans le ministère des affaires étrangères. Peu de temps après, en 1758, il reçut de Clément XIII le chapeau de cardinal. Il se brouilla bientôt avec madame de Pompadour, en penchant pour la paix; et on l'exila parce qu'il ne sacrifiait point la France à la politique de l'impératrice-reine. Il fut rappelé en 1764, et nommé archevêque d'Albi, puis envoyé cinq ans après à Rome, où, revêtu de la qualité d'ambassadeur, il travailla, par ordre des cours de France et d'Espagne, à la destruction des jésuites. Il fixa alors son séjour dans la capitale du monde chrétien, et ajouta à ses titres celui de protecteur des églises de France. Son ame noble et généreuse, son caractère souple et délié, ses manières polies, l'amabilité de son esprit, et la magnificence dont il s'environnait, le firent chérir des Romains, des Français et des étrangers, qui regardaient sa maison comme l'asyle du bon ton et du bon goût. La révolution vint détruire sa brillante et tranquille existence; et sans une forte pension de la cour d'Espagne, le cardinal de Bernis, après avoir joui de 400,000 liv. de rente, eût connu le besoin, et fût revenu, dans les derniers jours de sa vie, au même point d'où il était parti lorsqu'il commença sa fortune. Le cardinal de Bernis mourut à Rome, le 1er novembre 1794.

Après avoir considéré Bernis, comme chanoine, courtisan, ministre, ambassadeur et cardinal, il reste à l'examiner comme littérateur. Sous ce rap-

port il mérite plus de critiques que d'éloges, sur-tout dans un siècle où le style maniéré compte encore quelques admirateurs. Le talent de Bernis ne fut pas un talent vrai. Ce poète a fait quelques pièces agréables; mais en général ses vers brillans et surchargés de détails mythologiques, ne peuvent pas trouver grace devant un censeur sevère et équitable. Les défauts de ce poète se font sentir dans ses *Quatre parties du jour*, et dans son poëme des *Saisons*. On a retenu quelques-unes de ses chansons, faites, comme on sait, pour Eléonore Guichard. Elles ont de la grace et quelquefois du sentiment. Son poëme de *la Religion* a prouvé son impuissance pour la poésie qui rejette l'esprit, et qui exige un génie vraiment poétique. Sa prose vaut mieux que ses vers. Ses deux correspondances avec son ami Duverney et Voltaire prouvent que Bernis était bon juge des ouvrages d'esprit, qu'il approuvait la bonne philosophie, et qu'il savait garder les convenances de son état. Ph. L. R.

MARGUERITE D'ANJOU

Sergent del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

MARGUERITE D'ANJOU.

Lorsque Henri VI, roi d'Angleterre, prince d'un caractère faible et d'un esprit borné, eut atteint sa vingt-troisième année, le cardinal de Winchester et le duc de Glocester, l'un grand oncle l'autre oncle du jeune monarque, et qui, jusqu'alors, avaient gouverné sous son nom, songèrent à lui choisir une épouse. Le parti du cardinal l'emporta dans cette occasion, et Henri épousa, en 1443, Marguerite d'Anjou, fille de René, roi de Naples et de Sicile, comte de Provence. Cette princesse, d'une rare beauté, joignait un courage mâle à un esprit vif et solide tout-à-la-fois, et l'on espéra que ses bonnes qualités suppléeraient à celles qui manquaient au jeune prince.

La nouvelle reine se lia étroitement avec le parti qui l'avait appelée au trône; elle fut l'ennemie du duc de Glocester, et fut même soupçonnée d'avoir consenti au meurtre de ce prince en 1447.

Une condition secrète du mariage de Marguerite avait été que Charles d'Anjou, son oncle serait remis en possession du comté du Maine, dont les Anglais étaient maîtres. Cette clause fut mise à exécution aussitôt après la mort du duc de Glocester, et, par la facilité qu'elle donna aux Français de pénétrer dans la Normandie, causa deux ans après la perte de cette province. Les officiers et les soldats qui avaient été employés à la défendre refluèrent en

Angleterre, mécontens de n'avoir reçu aucun secours. Ils attribuaient à la faiblesse du roi et à l'empire que Marguerite exerçait sous son nom la perte de la Normandie, et le plus grand nombre de leurs compatriotes partagea cette opinion.

Cette disposition des esprits rappela l'usurpation de la maison de Lancastre, de laquelle descendait Henri VI, et réveilla le souvenir des droits incontestables que Richard, duc d'Yorck, avait à la couronne. Elle porta les communes à accuser de trahison le duc de Suffolk, ministre favori de Marguerite, et qui avait été le négociateur de son mariage. Le roi évoqua la cause à son conseil, et bannit Suffolk pour quelque temps; mais le duc fut assassiné avant d'avoir quitté l'Angleterre, et sa mort resta sans vengeance.

La révolte qui eut lieu en 1450 effraya le conseil, qui gouvernait sous le nom de Henri, et lui inspira quelques soupçons contre le duc d'Yorck, et néanmoins, en 1454, il fut créé lieutenant du royaume, dans un moment où la faiblesse d'esprit du roi se trouvait encore augmentée par l'effet d'une maladie.

L'année suivante, Henri rétabli, révoqua les pouvoirs donnés au duc d'Yorck. Celui-ci prit les armes, défit les troupes du roi, le fit prisonnier lui-même, et l'obligea de remettre l'autorité entre ses mains. Ce fut là le commencement des guerres fameuses de la rose blanche et de la rose rouge; la première était l'enseigne des partisans de la maison

d'Yorck, ceux de la maison de Lancastre avaient adopté la seconde.

En 1456, Marguerite, profitant de l'absence du duc, conduisit le roi à la chambre des pairs. Il y annulla de nouveau les pouvoirs dont le duc d'Yorck était revêtu, et la guerre se ralluma avec des succès divers. Enfin, en 1460, les lancastriens furent battus à Northampton, par le fameux comte de Warwick, et Henri VI fut encore fait prisonnier. Marguerite se réfugia, avec son fils encore enfant, dans le nord de l'Angleterre. Son adresse, l'enthousiasme qu'elle savait inspirer, et la compassion qu'excitaient ses malheurs, lui gagnèrent tous les seigneurs de cette contrée. Elle se vit bientôt à la tête d'une armée de vingt mille hommes. Le duc d'Yorck marcha contre elle avec cinq mille hommes seulement, et se trouva enveloppé à Wakefield. Son armée fut taillée en pièces; il fut tué lui-même dans l'action, et Marguerite fit placer sa tête, couronnée de papier, sur les portes d'Yorck.

En 1461, elle défit le comte de Warwick, à la seconde bataille de Saint-Albans, et délivra Henri VI son époux; mais elle ternit l'éclat de sa victoire en la faisant suivre de sanglantes exécutions. Cependant Edouard, fils aîné du duc d'Yorck, fut proclamé roi à Londres, sous le nom d'Edouard IV, malgré la défaite de son parti; et Marguerite fut contrainte de se retirer dans le nord de l'Angleterre. La licence qu'elle était forcée de laisser régner parmi ses troupes attira sous ses dra-

peaux une foule de soldats : en peu de temps elle se vit à la tête de 60,000 hommes, mais cette armée fut anéantie à la bataille de Towtown. Marguerite et son époux s'étant réfugiés en Ecosse, Edouard convoqua un parlement, y fit reconnaître ses droits à la couronne, et proscrire Henri VI, son épouse, le prince leur fils, et tous les partisans de la maison de Lancastre.

L'infatigable Marguerite, ne pouvant obtenir aucun secours en Ecosse, passa en France. En promettant à Louis XI de lui livrer Calais, elle en obtint un corps de 20,000 hommes, auxquels se réunirent quelques Ecossais, et ceux qui tenaient encore à son parti en Angleterre. Cette armée fut mise en déroute en 1464, à Exham. Marguerite, abandonnée, s'enfonça avec son fils dans une forêt. Elle y fut arrêtée par des voleurs qui lui enlevèrent ses diamans et ce qu'elle pouvait avoir de précieux. Le partage du butin excita entre eux une querelle assez vive; la reine en profita pour s'échapper avec son fils, et s'enfoncer dans la forêt. Elle allait succomber à la faim et à la fatigue, lorsqu'elle vit un autre voleur s'avancer l'épée à la main. Prenant sur-le-champ son parti, elle va au-devant de lui, et lui présente le prince, qu'elle tenait entre ses bras: « Je vous confie, « lui dit-elle, le fils de votre roi ». Le voleur, surpris et touché, se dévoua dès ce moment à son service, lui procura les moyens de se tenir cachée et celui de quitter l'Angleterre pour se réfugier en Flandres. Henri VI, moins heureux, fut livré à

Edouard IV, et renfermé dans la tour de Londres.

Quelque temps après, le mariage d'Edouard avec Elisabeth Gray, et la faveur qu'il accorda aux parens de son épouse, excitèrent le mécontentement du comte de Warwick et du duc de Clarence son gendre, et frère d'Edouard. Ils se révoltèrent en 1470; mais se voyant abandonnés, ils se réfugièrent en France, où ils furent accueillis avec égard par Louis XI. Il ménagea entre eux et Marguerite un traité d'union, par lequel le comte s'engagea à faire tous ses efforts pour rétablir Henri VI sur le trône.

Warwick, accompagné du duc de Clarence, débarqua la même année en Angleterre, et s'en rendit maître en onze jours. Edouard IV se réfugia en Hollande. Henri VI, conformément au traité, fut remis sur le trône, et la régence fut confiée à Warwick et au duc de Clarence; mais six mois après, à l'aide de quelques secours fournis par le duc de Bourgogne Charles le Téméraire, Edouard reparut en Angleterre, rentra dans Londres, et se rendit encore maître du malheureux Henri VI. Le comte de Warwick, jaloux de vaincre avant l'arrivée des secours que Marguerite lui amenait de France, livra bataille à Edouard auprès de Barnet; mais trahi par le duc de Clarence, il fut vaincu, périt dans le mêlée, et son armée fut mise en déroute.

Le même jour, Marguerite et son fils, âgé de dix-huit ans, débarquèrent à Weymouth. La nouvelle de la défaite et de la mort de Warwick abattirent

pour la première fois son courage. Il se ranima cependant lorsqu'elle vit les débris de son parti se rallier autour d'elle ; mais Edouard la poursuivit avec activité, et anéantit son armée à la bataille de Tewkesbury. Marguerite et son fils furent faits prisonniers : le jeune prince fut poignardé presque sous ses yeux par les frères d'Edouard. Sa malheureuse mère fut confinée dans la tour de Londres, où quelques jours après Henri VI son époux fut assassiné.

Marguerite fut mise en liberté quatre ans après, par le traité de Pecquigny. Louis XI paya cinquante mille écus pour sa rançon. Elle passa dans une condition privée le reste d'une vie si agitée, et mourut en 1482.

Quoique l'on puisse reprocher à cette princesse de s'être ressentie de la barbarie et de la férocité du siècle où elle a vécu, et d'avoir manqué de modération dans la prospérité, la fermeté qu'elle fit paraître dans ses malheurs sera toujours un sujet d'admiration. M. M.

LE COMTE D'ESTAING.

Sablet pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

LE COMTE D'ESTAING.

Charles-Henri, comte d'Estaing, d'une famille ancienne et distinguée, né en 1729, servit d'abord dans l'armée de terre, et fut colonel d'un régiment d'infanterie. Il passa dans l'Inde en qualité de brigadier, et fut pris, en 1759, au siége de Madras. Relâché sur sa parole, il se mit à la tête de deux bâtimens, détruisit le comptoir anglais de Gomron, dans le Golphe Persique, et s'empara ensuite des établissemens anglais dans l'île de Sumatra. Pris une seconde fois dans ces parages, il fut conduit en Angleterre.

A la paix de 1763, il fut fait lieutenant-général des armées navales, et chevalier des ordres en 1767. En 1778, lorsque la France résolut de soutenir ouvertement les Anglo-Américains, insurgés contre leur métropole, le comte d'Estaing, alors vice-amiral, fut choisi pour commander une escadre de douze vaisseaux destinée à agir en leur faveur. Il partit de Toulon et arriva à la Nouvelle-Angleterre, où il eut à lutter non-seulement contre les Anglais, mais encore contre les préventions fâcheuses que les peuples de ces contrées avaient conçues contre les Français. Quelque temps après, il fut obligé d'aller au secours des colonies françaises, que les Anglais menaçaient, et tenta en vain de reprendre Sainte-Lucie, dont ils s'étaient emparés. Il fut plus heureux à la Grenade, dont il se rendit maître. A la

suite de cette conquête, il soutint un combat contre l'amiral Byron, et retourna avec sa flotte à la Nouvelle-Angleterre; il y mit le siége devant Savannah; un délai de vingt-quatre heures qu'il accorda à cette ville l'empêcha de la prendre. Blessé deux fois dans un assaut, il fut obligé de lever le siége, et revint en France en 1780. Il eut l'année suivante le commandement d'une flotte qu'il ramena de Cadix à Brest, et il était encore à la tête des flottes combinées à Cadix, lorsque la paix se fit en 1783. En 1789, il fut élu commandant de la garde nationale de Versailles, et en 1794, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire : il périt victime de la révolution, dont il avait défendu les principes.

Le comte d'Estaing était brave, excellent pour un coup de main et une entreprise hardie, mais il n'était et ne pouvait pas être bon officier de marine, parce que la marine est un art, et que comme tous les autres arts, il faut l'avoir appris pour le savoir. On a beaucoup parlé de ses querelles avec le corps de la marine : la révolution a prononcé entre ce corps et lui.

M.

ZAMOYSKI.

E. del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

ANDRÉ COMTE ZAMOYSKI.

Parmi les seigneurs polonais qui vinrent en France, en 1573, offrir la souveraineté de leur pays au duc d'Anjou, depuis Henri III, on remarqua Jean Zamoyski, déja connu parmi les savans comme auteur d'ouvrages estimés. Sous Etienne Battori, successeur d'Henri, il parvint à la dignité de grand-chancelier de la couronne et au commandement des armées, et se montra toujours grand homme d'état, grand général, et sur-tout excellent citoyen. Il traita avec une grandeur d'ame extraordinaire ses ennemis personnels que le sort des armes avait fait tomber entre ses mains, et montra la même modération dans le refus qu'il fit du trône où une faction voulait le porter après la mort d'Etienne Battori. Il fonda la ville de Zamose, à laquelle il donna son nom, et où il établit une université, et mourut en 1605, honoré du titre de *défenseur de la patrie*, et des regrets de ses concitoyens.

De nos jours, mais dans des circonstances moins heureuses, un des descendans de ce grand homme, comme lui grand-chancelier de la couronne, André, comte Zamoyski, s'est montré le digne héritier de ses talens et de ses vertus. Il suivit d'abord pendant quelque temps la carrière militaire, et y parut avec distinction. Député par la suite dans diverses diètes, il y donna des preuves non équivoques de son attachement pour sa patrie.

Il entra dans le sénat vers 1761, sous le règne d'Auguste III, et s'y fit bientôt connaître par l'étendue et la justesse de ses vues politiques. Nommé grand-chancelier de la couronne au commencement du règne de Poniatowski, ni les offres ni les menaces des puissances qui depuis ont partagé la Pologne, ni les cruautés que leurs troupes exercèrent sur ceux qui osaient encore se montrer attachés à leur pays, ne purent l'ébranler et le faire s'écarter de son devoir. Lorsque, par l'effet de leurs violences, il se vit dans l'impossibilité d'être désormais utile à sa patrie, il se rendit au sénat avec la plus grande solémnité, et y déposa les sceaux, après avoir exposé, dans un discours énergique, les motifs qui l'avaient déterminé à une démarche aussi éclatante. Il ne voulut jamais les reprendre, malgré les instances de Poniatowski, qui l'estimait, et qui craignait avec raison que l'éloignement d'un homme aussi généralement considéré ne fût une tache pour son règne. L'amour et le respect des Polonais, l'estime des puissances elles-mêmes auxquelles Zamoyski avait résisté, l'accompagnèrent dans sa retraite.

La diète l'en fit sortir en l'appelant pour rédiger un code de lois constitutionnelles, et la manière dont il remplit cette tâche prouva combien il était digne de la confiance de ses compatriotes. Le code qu'il rédigea réunit les suffrages de tous les citoyens éclairés, et cependant il ne fut pas adopté, en partie par les menées du roi, qui n'était pas fâché d'hu-

milier un homme d'une vertu aussi austère, en partie parce qu'accordant au tiers-état des priviléges plus étendus que ceux dont-il avait joui jusqu'alors, il choquait les préjugés des nobles, qui ne sentaient pas tous encore que l'ancienne constitution de la Pologne, bonne peut-être lorsque ce royaume n'était entouré que de peuples à demi barbares ou de princes peu puissans, renfermait des vices qui laissaient l'état sans défense contre des ennemis aussi redoutables que ceux qui l'attaquaient alors. Zamoyski fut peu sensible à cette espèce de disgrace; mais il fut singulièrement flatté de l'hommage tardif que la nation polonaise rendit à ses lumières, en proclamant la constitution du 3 mai 1791, rédigée d'après les principes qu'il avait exposés vingt ans auparavant. Le malheur avait alors mûri l'esprit des Polonais.

Il mourut peu de temps après, en 1792, heureux de n'avoir pas été témoin de l'oppression et de la ruine entière de sa patrie.

Zamoyski a été le premier Polonais qui ait affranchi ses vassaux de la servitude. Dans cette occasion il ne se laissa point entraîner par l'enthousiasme; mais, toujours conduit par la prudence, il affranchit d'abord, en 1760, les habitans de six villages, et ce ne fut qu'après avoir reconnu les heureux effets de cette expérience, qu'il accorda la même faveur aux habitans de tous ses domaines. Plusieurs autres seigneurs imitèrent son exemple, et par-là acquirent, comme lui, des droits à la reconnaissance de la postérité.

Dans le premier démembrement de la Pologne les domaines de Zamoyski se trouvèrent renfermés dans la partie que s'appropria l'Autriche, la seule des puissances co-partageantes qui ait traité les Polonais comme des sujets qu'elle devait toujours conserver. Ses vertus lui acquirent la faveur de Joseph II, mais il n'employa son crédit que pour obtenir la conservation des priviléges de ses compatriotes, et refusa le titre de prince dont l'Empereur voulut l'honorer.

Le comte de Zamoyski était le conseil et le médiateur de ses voisins. Véritablement philosophe il réunissait les vertus de la vie privée aux qualités d'un homme d'état, et il ne lui mauqua que des circonstances plus heureuses paur figurer parmi les plus grands hommes que la Pologne ait produits.

M.

HENAULT.

Cochin del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable ;
Les gens en *us* pour un savant ;
Et le dieu joufflu de la table
Pour un connaisseur si gourmand.....

Tel est le portrait que trace Voltaire du président Hénault, un des plus aimables savans du 18e siècle.

Il naquit à Paris le 8 février 1685, et sortait d'une famille honnête, que son mérite et ses alliances ont illustrée. Son père était fermier-général.

Le naturel du jeune Hénault ne fut pas long-temps à éclore : une douce gaieté, une vivacité aimable, une ame bienfaisante, amie de la société et de la vertu, toutes ses bonnes qualités se déclarèrent en lui dès ses premières années. Il se distingua par le succès de ses études.

Au sortir du collége il entra à l'Oratoire, et fréquentait, comme il le répétait dans sa vieillesse, les spectacles, sans abandonner les sermons. Racine et le père Massillon le charmaient tour-à-tour. Il sortit de l'Oratoire en 1703. Rentré dans le monde avec une imagination vive, il n'eut d'abord d'autre ambition que celle du bel esprit. Il chanta, il fit des vers, cultiva des amis puissans, leur plut par l'aimabilité de son caractère, et n'employa jamais le crédit qu'il avait sur eux que pour obliger ses

amis dans l'infortune. Son petit poëme de *l'Homme inutile*, qui remporta le prix de l'académie en 1707, annonça que l'auteur ne jouerait pas le rôle de son héros dans la littérature. L'étude des belles-lettres ne l'occupa cependant pas tout entier, des travaux plus sérieux et plus solides se partagèrent sa vie. En 1710 il fut reçu président aux enquêtes : il était digne de cette place honorable par la profondeur de de ses connaissances ; il avait employé plusieurs années à s'instruire à fond dans le droit romain, à méditer sur notre droit public et sur les ordonnances de nos rois.

L'histoire devint alors sa passion dominante, il conçut l'idée d'un ouvrage sans modèle, et en 1744 parut la première édition de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France*. L'auteur ne le donnait que sous le titre modeste d'*Essai ;* le succès l'étonna : neuf éditions se succèdèrent rapidement. Les Anglais, les Italiens et les Allemands le firent passer dans leurs langues ; et les Chinois, qui daignaient à peine autrefois assigner à l'Europe un point sur le globe, le lisent aujourd'hui dans la leur. Négliger les faits isolés, ne s'arrêter qu'à ceux qui forment la chaîne des événemens, qui perfectionnent ou altèrent le gouvernement et le caractère des peuples, ne développer que les ressorts qui élèvent ou abaissent les états, voilà ce que M. le président Hénault a exécuté dans son immortel ouvrage : plus on le lit plus on reconnaît la justesse de son discernement et la sagesse de son style.

Les portraits ne sont pas dessinés de fantaisie, ils tiennent à l'histoire autant que les faits mêmes. La critique la plus sévère peut à peine trouver quelques erreurs dans un livre où elles eussent été bien excusables ; et l'on est sur-tout étonné que, dans un volume si conois, l'historien présente une notion si précise, si exacte, de tout ce que les annales françaises offrent de plus intéressant.

L'Académie française et celle des Inscriptions avaient admis M. Hénault au nombre de leurs membres ; ces compagnies savantes trouvèrent en lui un excellent confrère.

La reine, qui aimait sa société et les graces de son esprit, le nomma à la place de surintendant de sa maison, et l'honora de toute sa confiance. M. Hénault eut été parfaitement heureux, si la délicatesse de sa complexion ne lui avait fait essuyer plusieurs maladies dangereuses. *Je sais ce que c'est que la mort*, disait-il quelquefois ; *ce ne sera plus pour moi une nouvelle.* C'est sûrement après avoir craint pour ses jours qu'il se détermina à quitter les plaisirs et à n'être plus que studieux et dévot. Il vécut longtemps depuis cette espèce de conversion, et mourut à quatre-vingt-cinq ans, le 24 novembre 1770.

Les travaux sérieux du président Hénault ne l'empêchèrent pas de se livrer à la littérature légère ; il a fait pour le théâtre trois comédies charmantes : *la Petite Maison, le Jaloux de soi-même*, et *le Réveil d'Epiménide.* Il composa aussi un espèce de drame historique, intitulé *François II.* M. le

chancelier Daguesseau ne cessait de vanter l'utilité de cet ouvrage, où tous les faits sont vrais, et où l'ordre des temps est soigneusement observé. C'est le tableau fidèle d'un règne où commençait à germer la semence des maux qui peu de temps après pesèrent sur la France.

« Le président Hénault, dit M. d'Argenson, fut « juge, sans avoir une parfaite connaissance des « lois ; il n'eut jamais ni la morgue de la magis- « trature ni le mauvais ton des robins. Il sut « nuancer les politesses. Son caractère plein de « grace et de délicatesse le fit réussir auprès des « femmes, et il y a d'assez grandes dames qui lui « ont pardonné le défaut de noblesse, de beauté « et même de vigueur ». Sa conversation réussissait dans les cercles les plus frivoles et les plus ingénieux, et dans les assemblées les plus graves; les premiers le citaient comme un homme aimable, et les secondes comme un savant distingué. La bonté de son cœur fut toujours au niveau de ses talens.

Ph. L. R.

BAUDOUIN.

Landon direx.t

NAPOLI

BAUDOUIN COMTE DE FLANDRES.

Ce prince, plus connu par ses infortunes et sa fin tragique, que par ses talens militaires et les vertus qui le distinguaient, était fils de Baudouin, comte de Flandres, dit le Courageux, et de Marguerite d'Alsace. Il fit la faute d'abandonner les peuples qu'il gouvernait, et dont il pouvait faire le bonheur, pour aller tenter en Asie des conquêtes incertaines et ruineuses pour les vainqueurs. Ce fut en 1200 qu'il partit pour la Terre-Sainte. Les Vénitiens, dans cette expédition, étaient alliés des croisés. Avec eux, Baudouin prit Zara, remit sur le trône le jeune Alexis, et s'empara en 1204 de Constantinople. L'armée victorieuse étant assemblée dans l'église des Saints-Apôtres, l'élut empereur le 9 mai de la même année. L'année suivante, pour affermir sa nouvelle domination, il assiégea Andrinople, d'où il fut contraint de lever le siége, pour aller au-devant de Joannitze ou Jean, roi des Bulgares, qui, à la tête d'une armée formidable, avait déja conquis une partie de l'empire. Cette guerre fut fatale à l'infortuné Baudouin. Attiré dans une embuscade par son ennemi, il fut battu et fait prisonnier, le 15 avril 1205. Depuis ce moment, son sort fut un mystère. Quelques historiens ont écrit, et c'est l'opinion la plus vraisemblable, que son vainqueur barbare lui

avait fait couper les jambes, et l'avait jeté, ainsi mutilé, dans une basse fosse, où il était mort ; d'autres ont pensé qu'il s'était sauvé de sa prison, destiné à une plus horrible catastrophe. On le croyait mort depuis vingt ans, et Jeanne sa fille réguait paisiblement en Flandres, lorsque, dans quelques villes de ses états, parut un homme qui ressemblait à Baudouin, et qui se faisait passer pour ce prince. Déja le peuple voulait le mettre en possession de quelques villes. Jeanne s'adresse à Louis VIII, qui fait venir le prétendu Baudouin, l'interroge, et déclare que ce n'est point le père de la comtesse. Alors, celle-ci le fait chercher : on le trouve déguisé, en Bourgogne. Il est mis à la question, et pendu. Tant d'empressement à se défaire de cet homme jeta une couleur défavorable sur la conduite de Jeanne, et le peuple, qui est toujours prêt à condamner son souverain, se persuada qu'elle avait fait pendre son père pour se dispenser de lui rendre ses états.

Ph. L. R.

M.lle DE MONTPENSIER

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Mlle DE MONTPENSIER.

On a dit souvent que le bonheur ne dépendait pas de la fortune, et personne peut-être n'offre un exemple plus frappant de cette vérité, qu'Anne-Marie-Louise d'Orléans, née en 1627, et connue, comme le dit madame de Sévigné dans une lettre qui est citée par-tout, sous le nom de Mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle, la Grande Mademoiselle, fille de feu Monsieur; Mademoiselle, petite-fille d'Henri IV; Mademoiselle d'Eu, Mademoiselle de Dombes, Mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine-germaine du Roi; Mademoiselle, destinée au trône. A tant de grandeur, cette princesse joignit du courage et de la beauté; mais tous ces dons lui furent inutiles. La politique défendit de faire passer à un prince étranger les biens immenses qu'elle possédait en France. Son humeur fière et entreprenante fit craindre à Mazarin de la mettre sur le trône; l'activité de son imagination l'entraîna dans les factions. Mal vue du roi, elle conserva toujours à la cour ou dans l'exil un esprit mécontent et remuant. Arrêtée dans le projet insensé qu'elle avait formé de donner publiquement sa main à un simple gentilhomme, M. de Lauzun, elle la lui donna, dit-on, en secret, et ne put obtenir, par la suite, la liberté de cet époux et le retour des bonnes graces du roi, qu'en faisant au duc du Maine une donation de la principauté de Dombes et du comté d'Eu.

Mademoiselle de Montpensier a laissé des mémoires, dont le style diffus et incorrect est compensé par la naïveté et la franchise avec laquelle elle expose les faits, et se peint elle-même. Mise en jeu par le duc d'Orléans, son père, elle se livra à la faction de la Fronde avec la vivacité de son âge et de son caractère. On la voit suivie de deux dames, qu'elle nomme plaisamment ses aides-de-camp, entrer dans Orléans par la brèche, et en faire fermer les portes à l'armée du roi. Plus hardie, elle osa faire tirer le canon de la Bastille sur cette même armée, au combat du faubourg S.-Antoine. Mazarin dit à cette occasion, *Ce canon-là a tué son mari.* Mademoiselle croyait au contraire travailler par là à sa fortune, et forcer le roi à partager sa couronne avec elle. Frustrée dans cette espérance, on la voit porter successivement ses vues sur tous les souverains de l'Europe. Elle-même avoue ingénuement qu'elle espéra long-temps que la mort de l'épouse du grand Condé rendrait la liberté à ce héros, qu'elle jugeait digne d'elle. Enfin cette héroïne de roman, passionnée jusque dans la vieillesse, fut, dit-on, maltraitée par l'époux auquel elle avait tout sacrifié, et mourut oubliée, en 1693, à soixante-six ans. Mademoiselle est la seule personne de la cour de Louis XIV qui n'ait point porté le deuil de Cromwel.

M.

VAN HUYSUM.

Fiquet del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

VAN HUYSUM.

On ne peut citer un plus grand peintre de fleurs et de fruits que van Huysum. Avant lui on ne se faisait pas une idée du degré de perfection où l'art peut porter l'imitation de ces objets gracieux, délicats, les plus séduisans de la nature inanimée. Ce n'est pas que l'on n'ait vu avant cet artiste de fort habiles peintres dans son genre, tels que Breugel de Velours, Minjon, dit Mignon; Mario di Fiori, André Belvedere, Michel Campidoglio, David Zeghers, Jean-David de Heem, Baptiste Monnoyer, etc.; mais les uns lui cèdent pour la suavité et le naturel, les autres pour la vigueur du coloris, la délicatesse du pinceau, la finesse des détails et l'accord harmonieux de toutes les parties, si difficile à obtenir dans les tableaux de fleurs. Van Huysum réunit en lui seul ce qui fait la célébrité de chacun de ses prédécesseurs, et les a tous surpassés; aucun de ceux qui sont venus après lui ne l'a égalé; aucun n'est parvenu à rendre avec la même vérité ce velouté des fruits, cette fraîcheur cette transparence de teintes qu'on admire dans les fleurs, cette agréable variété d'insectes qui viennent y puiser un suc nourricier, enfin cette rosée du matin qui donne une nouvelle vie aux productions végétales.

Fils d'un marchand de tableaux qui peignait dans divers genres et était médiocre en tous, Jean van Huysum naquit à Amsterdam, en 1682. Il suivi

quelque temps l'exemple de son père, mais prévoyant qu'il lui serait difficile d'exceller dans plusieurs genres à-la-fois, il s'appliqua au paysage, qu'il quitta bientôt pour s'adonner à peindre les fleurs et les fruits. Un jardin qu'il cultivait lui fournissait ses modèles, et chacun s'empressait encore de lui en procurer. Tout entier à ses occupations, van Huysum était si jaloux de son art, qu'il ne voulut former aucun élève, et n'admettait pas même les personnes de sa famille à le voir travailler. Il donna cependant des leçons à sa fille, mais elle ne resta pas long-temps avec lui.

La mauvaise éducation qu'il avait reçue chez son père lui rendait le caractère peu traitable. L'humeur acariâtre de sa femme, et les chagrins que lui donna son fils, lui dérangèrent le jugement. Né jaloux et mélancolique, il tomba dans une frénésie qui ne le quitta que vers la fin de son existence, mais n'influa jamais sur son talent : ses derniers tableaux ne sont pas les moins admirables. A mesure que ses forces diminuèrent, son esprit parut devenir plus tranquille; et peu de temps avant sa mort, arrivée en 1749, il avait recouvré sa raison. Il laissa une veuve et trois enfans.

Ses tableaux furent toujours payés des sommes considérables : les moindres étaient de 1000 ou 1200 florins. Il aurait amassé une grande fortune s'il avait eu une meilleure conduite et une femme économe. L.

BRUNEHAULT.

Sergent del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

BRUNEHAUT.

Cette femme implacable dans ses haines, terrible dans ses vengeances, impétueuse dans ses passions, s'est rendue coupable de toute les atrocités et de tous les attentats; elle a même étonné son siècle barbare, et son nom n'est passé à la postérité que chargé de l'exécration publique.

Cette autre Jézabel (Ainsi l'ont appelée les historiens de son temps) était fille d'Athanagilde, roi des Visigoths. Elle épousa Sigebert, l'un des fils de Clotaire, et fut d'abord un modèle de vertu. D'arienne elle était devenue catholique; mais l'ambition qui la dévorait, et les germes de méchanceté qu'elle cachait sous un extérieur séduisant, ne tardèrent pas à se développer, dit Grégoire de Tours. Gogon, maire du palais d'Austrasie, fut sa première victime. Après ce début dans la carrière du crime, rien ne put l'arrêter, et tous les forfaits lui semblèrent naturels lorsqu'ils lui furent nécessaires.

Etant devenue régente d'Austrasie après la mort de son second mari Mérouée, Brunehaut prit, contre ses propres fils, le parti de Gombaud, qui se disait fils de Clotaire, et fut même accusée de l'avoir empoisonné. Elle fit périr de la même manière Wintrion, duc de Champagne, parce qu'il osait se plaindre de sa tyraunie. Cependant ses sujets en furent tellement fatigués, qu'ils la chassèrent de l'Austrasie. Un pauvre paysan la reconnut, et la

conduisit à son petit-fils Théodoric, qui lui confia toute l'autorité. On dit que pour éloigner ce jeune prince du gouvernement, Brunehaut, qui deux fois grand' mère conservait les mœurs les plus dissolues, lui cherchait des maîtresses, et le plongeait dans la débauche. L'évêque de Vienne lui fit à ce sujet de justes observations, mais il fut arrêté, et quelque temps après lapidé, par les ordres de la reine. Enfin, ayant empoisonné Théodoric, et après quelques jours d'une guerre malheureuse, étant tombée entre les mains de Clotaire, cette odieuse princesse reçut le châtiment de tous ses crimes. Les Français, assemblés militairement, s'écrièrent d'une voix unanime que Brunehaut méritait les plus rigoureux tourmens; elle fut livrée pendant trois jours aux tortures, et enfin attachée à la queue d'un cheval indompté, l'an 613, ou, selon quelques auteurs, l'an 614. Son supplice fut affreux si l'on considère son rang, son sexe et son âge; il fut juste si l'on considère ses crimes.

Quelques auteurs espagnols et français ont fait de vains efforts pour justifier Brunehaut, d'après un conte de Bocace. Bocace, très-ignorant en histoire, est postérieur de sept à huit siècles à Brunehaut, et pendant ce temps il ne s'est pas élevé une voix en faveur de cette princesse, ni un doute sur la justice de son arrêt.

De L.

GIBBON.

Reynolds pinxt. *Landon dirext.*

NAPOLI

GIBBON.

Edouard Gibbon, né à Putney dans le comté de Surrey, en 1737, éprouva pendant son enfance tous les maux qu'entraîne une constitution valétudinaire, et ses premières études se ressentirent de cette faiblesse physique. Son tempérament s'étant fortifié vers l'âge de seize ans, il employa une année à des recherches théologiques qui, en le déterminant à un changement de religion, lui attirèrent la colère de ses parens; ceux-ci l'envoyèrent à Lausanne chez un curé protestant, et le jeune Gibbon ne tarda pas à être ramené à la religion réformée. Aussi n'eussions-nous même pas parlé de ce qu'il nommait *ses erreurs religieuses*, s'il ne leur eut attribué tous les fruits de son éducation. Ce n'est que pendant son séjour en Suisse qu'il sortit de cette longue enfance dans laquelle sa mauvaise santé l'avait forcé de languir; de ce moment, ces progrès furent rapides et surprenans. Gibbon, rappelé par son père, en 1758, après cinq années d'un exil si favorable, rapporta en Angleterre, la plus vive ardeur pour le travail : l'étude avait embelli, pour lui, la retraite de Lausanne; c'est encore à l'étude qu'il dut ses plus grands plaisirs au milieu même du tumulte de Londres.

En 1761, Gibbon publia un petit volume intitulé : *Essai sur l'étude de la littérature.* Cet ouvrage, écrit en français, d'un style correct et

même élégant, obtint un grand succès dans notre patrie, et valut à l'auteur l'accueil le plus distingué pendant le séjour qu'il fit à Paris, à deux époques différentes. Mais les Anglais eussent difficilement pardonné à Gibbon un pareil hommage rendu à une langue étrangère, s'il n'eut bientôt réparé, à leurs yeux, ce tort momentané, en composant dans sa propre langue un ouvrage qui, par le mérite et l'étendue, surpasse de beaucoup celui-ci.

Déterminé à consacrer sa plume à l'histoire, Gibbon hésitait entre diverses époques également intéressantes, lorsqu'un voyage qu'il fit en Italie, en 1764, le tira tout-à-coup de son irrésolution. « C'est à Rome, dit-il, que, rêvant assis au « milieu des ruines du Capitole, pendant que les « moines chantaient vêpres dans le temple de « Jupiter, l'idée de tracer le déclin et la chute de « cette ville vint, pour la première fois, se saisir « de mon esprit ». Ce plan, borné d'abord à la décadence de la capitale, s'étendit bientôt à celle de tout l'empire, et exigea, de la part de Gibbon, le travail le plus assidu et souvent le plus pénible. Obligé, pour remplir la tâche qu'il s'était imposée, d'abandonner les auteurs classiques qui avaient fait le charme de sa jeunesse, il lui fallut dès-lors parcourir le dédale obscur de l'histoire du Bas Empire. Critique judicieux et profond, Gibbon scrute tous les faits et surmonte tous les obstacles. Parvenu jusqu'à la vérité, il la dépouille des voiles dont

l'ignorance et les préjugés l'avaient enveloppée, et nous la présente dans tout son jour. Rappeler que l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* valut à Gibbon les éloges les plus flatteurs de la part de Hume et de Robertson, et qu'elle lui assigna près d'eux une place dans les fastes de la littérature anglaise, c'est dire assez combien cet ouvrage mérite d'être admiré.

Les travaux de Gibbon, lors même que leur résultat n'eut pas été aussi important, auraient encore quelques droits à notre estime. Plus d'un érudit, sans doute, consacre sa vie entière à de savantes recherches, mais il en est bien peu qui rendent à l'étude un culte aussi désintéressé que Gibbon. Pendant vingt-cinq années de sa vie, il ne travailla point pour augmenter sa fortune, qui suffisait à ses goûts; et nous oserions presque ajouter qu'il ne travailla point pour la gloire. Mais cette passion pour l'étude ne rendit point Gibbon étranger aux distractions d'un cercle choisi; il portait même, dans la société une amabilité et une gaieté extrême; cependant sa timidité, autant que ses travaux, le tint toujours éloigné du grand monde; et cette même timidité ne lui permit point de prendre une part active aux débats du parlement, dont il fut nommé membre en 1771.

C'est à Lausanne, séjour vers lequel le rappelaient les plus doux souvenirs de sa jeunesse, que Gibbon termina son ouvrage, et qu'il passa les dix dernières années de sa vie: sa mauvaise santé et

les troubles qui agitaient alors l'Europe l'eussent probablement empêché de jamais revoir sa patrie si les devoirs de l'amitié ne l'y avaient rappelé. Ayant appris que lord Sheffield, son ami intime, venait de perdre une épouse chérie, Gibbon n'envisagea plus aucun obstacle à son retour en Angleterre, il partit sur-le-champ, arriva près de son ami au mois de juin 1793, et mourut au mois de janvier suivant, victime, peut-être, de ce dévouement généreux.

Gibbon, ami zélé et fils respectueux, eut probablement joint à ces titres celui de bon époux, si son père ne se fût opposé à son union avec mademoiselle Suzanne Curchod (depuis madame Necker), pour laquelle il avait conçu en Suisse un attachement sincère. Gibbon fut traité toute sa vie en ami par M. et madame Necker, et l'on aurait peine à dire auquel des trois cette noble confiance fait le plus d'honneur.

Les mémoires que Gibbon a laissés peuvent être vraiment utile aux jeunes gens qui se destinent aux lettres, par les détails que l'auteur y donne sur sa manière d'étudier: on y trouve également des extraits raisonnés de ses lectures.

C. B.

SHAFTESBURY.

C. del.t Landon direxit

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

SHAFTESBURY.

Antoine Ashley Cooper, comte de Shaftesbury, né à Londres en 1671, et mort à Naples en 1713, est un des philosophes les plus vertueux et les plus profonds du siècle dernier.

Il y a deux Shaftesbury célèbres (l'aïeul et le petit-fils), qu'il faut distinguer, non-seulement parce que leurs noms et prénoms sont les mêmes, mais parce que leur célébrité a des principes bien différens. Le premier, qui fut grand-chancelier d'Angleterre sous Charles II, et que ce prince créa comte de Shaftesbury en 1672, fut un de ces hommes nés pour des temps de factions politiques et de dissentions civiles. Dans des temps ordinaires, il eût été orateur distingué, homme d'état, excellent ministre; sous Fairfax et Cromwel, il se montra ennemi de la royauté; sous Charles II, il fut courtisan, et l'un des plus débauchés de cette cour dissolue: puis il conspira contre le même sceptre qu'il avait encensé. L'histoire le signale comme ayant changé de partis cinq à six fois, mais avec tant d'habileté et d'à-propos, qu'il obtenait toujours la première considération dans le parti nouveau où il passait. Plein de vices, sur-tout d'audace et de violence, il ne montra que de la modération, de l'équité, de la sagesse dans l'éminente fonction de grand-chancelier. Raynal l'a caractérisé en peu de mots: « Il serait « possible, dit-il, de tracer deux portraits de cet

« homme singulier, tous deux beaux, tous deux « ressemblans, tous deux opposés. »

Le chancelier Shaftesbury eut une grande influence sur son petit-fils, et c'est sur-tout pour cette raison qu'on ne peut pas peindre l'un sans l'autre. L'aïeul prétendait avoir reconnu dans l'enfant nouveau-né, à des signes physionomiques, qu'il deviendrait un homme extraordinaire, et peut-être le rendit-il supérieur, en croyant développer ces germes prophétiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que le plan d'éducation tracé par le chancelier fut suivi fidèlement, même après son expatriation en Hollande. C'est le seul trait par lequel le père du philosophe Shaftesbury soit recommandable.

A l'âge de onze ans, le jeune comte entendait les classiques grecs et latins; il avait appris ces deux langues comme Montaigne, en les parlant continuellement avec ses maîtres. A seize ans, il voyagea pour son instruction, en France, en Italie et en Allemagne. A Paris, il se fit remarquer par l'aménité de ses mœurs et sa facilité à s'exprimer en français. En Italie, le charme des arts le séduisit pour toute sa vie. Par-tout il fut observateur profond de ce qui paraissait ne devoir intéresser que la raison de l'homme mûr. A son retour en Angleterre, on voulut le nommer membre du parlement, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans. Il refusa par modestie, et par respect pour des fonctions aussi importantes. Il ne les accepta qu'après avoir consacré cinq années aux études qui mettent en état de les remplir convena-

blement. Il s'y fit estimer par son éloquence et sa fermeté, qu'il n'employa jamais que pour la conservation des droits de sa nation, et pour la faire prospérer davantage. Guillaume III lui offrit une place de secrétaire d'état, en récompense de ses services: il la refusa; et la reine Anne lui ayant fait éprouver plusieurs injustices, entre autres l'ayant privé de la vice-amirauté de Dorset, qui était dans sa famille depuis trois générations, il ne chercha de dédommagement que dans l'étude et le commerce de ses amis, parmi lesquels on compte Locke, Bayle et Leclerc. Il prit des leçons du premier, et vécut long-temps dans l'intimité des deux autres, en Hollande.

Rien de plus élevé, de plus pur, que la doctrine philosophique de Shaftesbury; c'est la science de la vertu: sa vie en fut la pratique. On peut le regarder comme le premier de cette série estimable de philosophes qui composent l'école écossaise. Ses principaux ouvrages sont: *Les Mœurs* ou *Caractères*, 3 vol. in-8°; l'*Essai sur l'usage de la Raillerie dans les matières importantes*, 1 vol. in-8°; *Lettre sur l'Enthousiasme*, 1 vol. in-8°; *Conseils à un Auteur*, 1 vol. in-8°. Ces ouvrages ont été traduits en Français, par différentes mains et à des époques diverses. Ils sont peu susceptibles d'analyse: ce n'est pour ainsi dire qu'une suite de sentimens vertueux et de préceptes de goût exprimés avec chaleur, souvent avec enthousiasme. Aucun écrivain moderne n'a mieux saisi la manière des Socrate, des

Platon, des Xénophon, des Marc-Aurèle, dont il avait fait une étude profonde.

Le comte de Shaftesbury mourut à Naples, où l'on avait espéré qu'il pourrait prolonger sa frêle existence : il y languit dix-huit mois. Ne pouvant plus supporter d'études sérieuses, il s'y livra entièrement à la passion qu'il avait toujours eue pour les beaux-arts. Ce fut à cette dernière époque de sa vie qu'il écrivit son *Jugement sur l'Hercule*, et sa *Lettre sur le Dessin*. J.

ABAILARD.

Landon direx.t

NAPOLI

ABAILARD.

Pierre Abailard, ou Abélard, né près de Nantes, en 1079, renonça, pour se consacrer entièrement à l'étude, aux avantages que donnait en Bretagne le droit d'aînesse parmi les nobles. Après avoir appris tout ce qui pouvait s'apprendre dans sa province, il vint à Paris suivre les leçons de l'archidiacre Guillaume de Champeaux, le plus célèbre des professeurs du temps. Toute la science consistait alors dans l'art d'argumenter; car de même que les peuples n'ont su que guerroyer pendant les siècles de barbarie, les savans barbares ne surent aussi que disputer.

Abailard fut le plus subtil, le plus brillant dialecticien du douzième siècle, nous dirions le plus ardent disputeur, si S. Bernard n'avait pas été son contemporain. De disciple éminent des maîtres les plus renommés, il devint presqu'ausitôt leur rival, et les vainquit, lorsque la lutte fut établie entre eux. Il ne fallait pas long-temps pour en venir là, quand toute la gloire de l'esprit consitait à argumenter d'après les formules d'Aristote sur les universaux et la Trinité.

Abailard éleva une école qui fit déserter les autres. Forcé de quitter Paris par l'envie et les ressentimens qu'il excitait, il transporta son école à Melun, puis à Corbeil, où ses disciples le suivirent. On dit qu'il en eût jusqu'à trois mille. L'engouement,

ou l'admiration de ceux-ci et la voix publique le ramenaient à Paris, d'où les mêmes causes le faisaient sortir de nouveau. De ces nuages orageux, aujourd'hui fort obscurs, jaillit sa véritable illustration, celle qui a traversé huit siècles, et qui lui assure pour toujours une portion du tendre intérêt attaché au nom d'Héloïse; car il ne faut pas dissimuler que c'est l'amour de cette femme extraordinaire qui fait la plus grande gloire d'Abailard.

Cette jeune et belle personne, aimait aussi passionnément l'étude. Elle savait le grec, le latin, l'hébreu. Les succès d'Abailard commencèrent la séduction d'Héloïse. Il était beau, brillant et célèbre: il fut tendre et aimable; il plût même au chanoine Fulbert, oncle d'Héloïse, et obtint de vivre et loger chez lui, pour être plus à portée de donner des leçons à la savante nièce: toutes ces circonstances produisirent la passion la plus célèbre dont on ait transmis le souvenir.

Héloïse étant enceinte, Abailard la fit disparaître et conduire en Bretagne, déguisée en religieuse. Elle y accoucha, chez une sœur de son amant, d'un fils qui reçut le nom singulier d'*Astralabius*.

Pour calmer la fureur de l'oncle, Abailard promit d'épouser Héloïse, mais secrètement, pour ne pas renoncer aux avantages de la carrière qu'il parcourait avec tant d'éclat, et qui, vraisemblablement, était alors incompatible avec le mariage. La condition fut acceptée et bientôt violée par Fulbert, sans doute dans le dessein de réhabiliter la réputation de

sa nièce. Celle-ci, au contraire, niait qu'elle fût mariée, préférant les intérêts de son amant à tout. Pour la soustraire de nouveau aux mauvais traitemens du chanoine, Abailard mit Héloïse chez les religieuses d'Argenteuil, où il allait la visiter déguisé en ecclésiastique.

Ce fut alors que la rage de Fulbert le porta à ce cruel outrage par lequel Abailard perdit la dignité et la puissance dont la nature a doué l'homme. L'amour éteint dans sa source, Abailard n'intéresse plus que par son malheur, et sur-tout par celui d'Héloïse, plus victime que lui. Il se fit moine à Saint-Denis, et les persécutions monastiques, les tracasseries scholastiques, les censures des conciles devant lesquels ses envieux et ses ennemis le traînèrent, ont rempli le reste de sa vie d'amertume et d'agitations. On le voit dénoncé, banni, emprisonné, prêt à périr par le poison ou sous le fer d'assassins. Soit qu'il enseigne ou qu'il écrive, qu'il veuille rétablir l'ordre et la règle parmi les moines, la haine le poursuit avec fureur. Ces détails sont épouvantables, et quoique rien ne les infirme, qu'au contraire ils soient incontestables, malgré la commisération qu'on éprouve pour ses malheurs, on a de la peine à ne pas douter que le caractère d'Abailard fut aussi bon que son esprit était brillant.

Son histoire n'offre plus que quelques traits qui soient de nature à être recueillis dans cette notice. De ce nombre est la fondation de la petite abbaye

du Paraclet, près de Nogent et Pont-sur-Seine. Un comte de Champagne lui offrit cette retraite comme un abri contre ses ennemis. Elle devint ensuite l'asyle d'Héloïse, qui en fut la première abbesse, y recueillit les cendres de son amant, et pleura sur elles pendant vingt et une années, avant que les siennes y fussent réunies.

Pierre, abbé de Clugny, forme dans l'histoire d'Abailard un épisode inséparable. Cet homme, l'un des premiers personnages du temps, et si bien surnommé *le vénérable*, apparaît comme un rayon de soleil dans les ténèbres des cachots : il soulage les cœurs, révoltés de tant de barbarie. S. Bernard traitait, dans ses véhémentes déclamations, Abailard de *monstre*, d'*antechrist*, etc.; au contraire, le pieux abbé de Clugny accueille Abailard, verse du baume sur toutes ses douleurs, le protège, le défend, de la manière qu'il faut employer pour calmer les haines, le réconcilie avec le pape, et même avec S. Bernard; tâche de réparer une santé délabrée par les chagrins et les souffrances; recueille avec sensibilité le dernier soupir de cet infortuné, et fidèle aux volontés dernières qu'il avait exprimées, autant que sensible au vœu d'Héloïse, transfère lui-même, furtivement, de crainte d'oppositions, les restes d'Abailard au Paraclet, où il prononce, en présence d'Héloïse et des religieuses dont elle était chérie, celle de toutes les oraisons funèbres qui a dû faire verser le plus de larmes. Quelle ame angélique, quel bon esprit, montre ce vénérable homme, sous l'habit de

moine, au douzième siècle, et en comparaison du grand Bernard !

Ce digne abbé de Clugny avait composé lui-même une épitaphe qui fut gravée sur la tombe d'Abailard, et dans laquelle il le qualifiait de *Socrate*, de *Platon*, d'*Aristote des Gaules*.

Après la mort d'Abailard, il écrivit des lettres consolantes à Héloïse, dans lesquelles il parle de son époux comme d'un grand homme malheureux et digne d'admiration, genre de consolation sans doute le plus puissant sur le cœur de cette tendre femme. Il lui avoua qu'un des premiers sentimens que lui-même a éprouvé fut d'aimer et d'admirer la célébrité dont elle jouissait dès sa première jeunesse. Enfin, il faut le rappeler encore ici, il déroba à son abbaye, à ses moines, qui étaient jaloux de ce dépôt, le corps d'Abailard, pour le conduire au Paraclet, et y prononcer son éloge funèbre. Il donna un bénéfice pour augmenter le revenu de l'abbaye d'Héloïse, et il promit à celle-ci de s'intéresser auprès de plusieurs évêques pour en obtenir un canonicat en faveur du fils qu'elle avait eu d'Abailard. C'est la seule fois qu'il soit parlé d'*Astralabius* depuis sa naissance, et ce n'est pas sans regret qu'on trouve tout-à-fait perdu, dans l'obscurité du douzième siècle, l'enfant d'amours et de personnages si célèbres.

Un dame de la Rochefoucauld, abbesse du Paraclet, demanda en 1766, à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une épitaphe, qu'elle fit

graver sur la tombe d'Abailard et d'Héloïse : en voici la traduction, car elle est en latin:

« Ici gisent, sous le même marbre funéraire, « Pierre Abailard, fondateur de cette abbaye, et « Héloïse qui en fut la première abbesse. Unis autre- « fois par leurs études, par leur génie, par leur « amour, par un hymen malheureux et par la péni- « tence, ils le sont maintenant, nous l'espérons, « dans un bonheur qui ne finira plus. Pierre « Abailard mourut le 20 avril 1142, Héloïse le « 17 mai 1163. »

Abailard avait vécu soixante-trois ans, dont vingt-neuf après l'attentat de Fulbert

J.

SOUFFLOT.

Cochin del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA REALE MUSEO BORBONICO NAPOLI

SOUFFLOT (Jacques-Germain).

Germain Soufflot naquit en 1714, à Irancy, près d'Auxerre, d'une famille estimée dans la robe. Son père voulait qu'il embrassât cette noble profession. Il l'avait envoyé très-jeune à Paris, pour y suivre les études du barreau; le jeune Soufflot se sentit un penchant décidé pour l'architecture, et s'y adonna. Une brillante éducation lui fournit les moyens d'envisager cet art dans toutes ses parties et dans tous ses rapports avec les sciences et avec les autres arts.

Soufflot fut toujours appuyé de puissans protecteurs, et l'on sait combien cet avantage est utile au développement du talent. Nommé pensionnaire à Rome, par le crédit de l'ambassadeur de France, il obtint bientôt la préférence pour l'exécution de nombreux édifices dans la ville de Lyon, et y fut chargé en 1754, de la construction de la Bourse, de l'Hôtel-Dieu et du Théâtre. Il ne faut pas croire que ces monumens soient encore aujourd'hui regardés comme des chefs-d'œuvre, mais au moment où ils parurent, on reconnut que Soufflot cherchait à s'écarter de la route battue, et à produire quelques effets nouveaux.

Un second voyage en Italie, fait avec M. de Marigny, directeur des arts, le fortifia dans son système, et assura sa réputation et sa fortune.

Nommé par le directeur, devenu son ami, à des places importantes, il fut reçu dans les académies de Rome et dans celle de Paris, en 1749. La construction de l'Eglise Sainte-Geneviève étant arrêtée en 1756, Soufflot profita en habile homme d'une si grande occasion, et produisit un plan neuf et une décoration noble et hardie. Il fit pour cette construction des études de tout genre, s'associa d'habiles colaborateurs, et cependant négligea, par un entêtement ridicule, plusieurs bons avis qu'on ne lui présentait qu'en tremblant, parce que l'habitude de commander sur l'atelier lui avait donné un ton brusque et suffisant qui repoussait les gens timides ou ceux qui lui étaient subordonnés. Il se fâcha de la critique au lieu d'en profiter, et crut qu'il fallait répondre au lieu de se réformer.

Le chagrin que lui causèrent les contrariétés qu'il éprouva avança ses jours, et il mourut le 30 août 1780, âgé seulement de soixante-six ans, décoré de l'ordre de Saint-Michel, et jouissant d'une grande fortune, que sa bienfaisance naturelle lui faisait partager avec les malheureux. Tous les artistes et plusieurs personnes considérables se firent un honneur d'assister à ses funérailles, et l'on obtint que son corps fût inhumé dans le monument qui devait attester son génie à la postérité.

L. G.

MARIE - THÉRÉSE.

Meitens pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

MARIE-THÉRÈSE.

Marie-Thérèse d'Autriche, fille de l'empereur Charles VI, naquit en 1717. Elle fut le dernier rejeton de la célèbre maison d'Autriche, dont elle porta le nom et les états dans la maison de Lorraine, en épousant, en 1736, François-Etienne, duc de Lorraine, devenu grand-duc de Toscane par le traité de paix de 1734.

A la mort de Charles VI, en 1740, plusieurs souverains prétendirent à son héritage, au préjudice de sa fille : l'électeur de Bavière, l'électeur de Saxe, roi de Pologne, le roi d'Espagne Philippe V, alléguèrent des titres plus ou moins spécieux. Le roi de France avait autant de droit qu'aucun d'eux à cette succession, mais les circonstances le désignaient pour servir d'arbitre entre ces puissances, et l'on ne devait point attendre de lui une impartialité parfaite envers l'unique héritière d'une maison depuis si long-temps ennemie de la sienne. Tandis que les concurrens établissaient leurs droits, et les faisaient valoir dans des mémoires répandus dans le public, Marie-Thérèse, sans perdre de temps, se mettait en possession des états héréditaires, recevait le serment de la Bohême et de l'Italie, prêtait elle-même celui qu'avaient autrefois prononcé les anciens rois de Hongrie, et par cette prudente condescendance se conciliant à jamais le cœur des Hongrois, elle devenait un objet d'adoration pour ce peuple,

qui n'avait vu jusque-là dans les princes de la maison d'Autriche que des tyrans et des oppresseurs. En même temps, et sans rien perdre de son autorité, elle assurait à son époux le partage de toutes ses couronnes, sous le nom de co-régent.

Charles VI, en mourant, avait laissé toutes les parties de l'administration dans le plus grand désordre; les troupes étaient très-diminuées, et dispersées dans ses vastes provinces; les finances sur-tout étaient dans le plus mauvais état. Ces circonstances parurent favorables au grand Frédéric, qui venait de monter sur le trône de Prusse, pour renouveler les prétentions de ses ancêtres sur une partie de la Silésie. Il la réclama, et offrit en échange à Marie-Thérèse son alliance, ses secours dans les dangers qui la menaçaient et une somme considérable. Sur son refus, auquel il s'était attendu, il entra dans la Silésie à la fin de 1740. Cette invasion fut le signal d'une guerre générale.

L'électeur de Bavière, que la France soutenait en qualité d'auxiliaire, pénétra sans peine en Autriche, poussa des partis jusqu'aux portes de Vienne, et fit même sommer le gouverneur de cette ville. Marie-Thérèse, forcée de la quitter, se réfugia en Hongrie, et y convoqua les ordres de l'état. Tenant entre ses bras son fils aîné, depuis Joseph II, elle parut dans l'assemblée, et dit en latin : « Abandonnée de mes amis, persécutée par « mes ennemis, attaquée par mes plus proches « parens, je n'ai de ressource que dans votre

« fidélité, dans votre courage et dans ma constance ; « je mets en vos mains la fille et le fils de vos rois, « qui attendent de vous leur salut ». Tous les assistans attendris tirèrent leurs sabres en s'écriant : *Moriamur pro rege nostro Maria-Theresia*, Mourons pour notre *roi* Marie-Thérèse. (*Précis du siècle de Louis XV.*)

Cependant le roi de Prusse s'était rendu maître de la Moravie : l'électeur de Bavière, déja couronné archiduc d'Autriche à Lintz, s'emparait de la ville de Prague et du royaume de Bohême ; il était élu et couronné empereur à Francfort sous le nom de Charles VII, et Marie-Thérèse paraissait accablée de tous côtés. Elle était alors enceinte, et elle écrivait : « J'ignore s'il me restera une ville « pour y faire mes couches ». Mais, soutenue de sa fermeté, de l'argent de l'Angleterre, de celui de la Hollande et de Venise, d'emprunts faits en Flandres, et sur-tout de l'ardeur désespérée de ses troupes, rassemblées enfin de toutes parts, cette princesse fit tête à l'orage avec un courage digne d'admiration ; elle sut profiter avec habileté des fautes que firent ses ennemis, et de la mésintelligence qui se glissa parmi eux. Dès 1742 ils avaient abandonné leurs conquêtes, et la guerre était reportée du Danube au Rhin. Moins de deux ans après, la Bavière et le Palatinat étaient en sa puissance ; et Charles VII, chassé de ses états, était errant en Allemagne. Le roi de Prusse, satisfait de la cession de la Silésie, avait fait la paix avec

Marie-Thérèse; l'Angleterre, la Sardaigne, la Hollande, la Saxe elle-même s'étaient déclarées en faveur de cette princesse. Ses armées, victorieuses en Italie, étaient sur le point de faire la conquête du royaume de Naples et d'un autre côté elles avaient pénétré en Alsace, et menaçaient la Lorraine, lorsque le roi de Prusse, en se déclarant de nouveau contre l'Autriche, obligea Marie-Thérèse de rappeler ses troupes et de concentrer ses forces pour défendre la Bohême et la Moravie, contre lesquelles il s'avançait avec une puissante armée.

Au commencement de 1745, Charles VII, devenu le jouet de la fortune depuis qu'il avait été élu empereur, succomba sous le poids des infirmités et des chagrins dont il était accablé. Son fils fut forcé à renoncer à l'alliance de la France, et Marie-Thérèse fit élire à Francfort son époux empereur, sous le nom de François Ier. Elle vint elle-même dans cette ville jouir du spectacle du couronnement de ce prince, et de son triomphe. Enfin le roi de Prusse ayant fait, en décembre 1746, une paix plus durable que la première; le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, également honorable et avantageux pour Marie-Thérèse, assura à cette princesse la tranquille possession des états de son père, et lui donna la faculté de s'occuper du bonheur de ses sujets, et de travailler à réparer les maux causés par une aussi longue guerre. Le traité d'alliance avec la France, et le desir de rentrer en possession de la Silésie, la détournèrent de cette occupation, et lui

firent prendre une part active à la guerre de 1756. Elle se livra de nouveau, après la paix de 1763, à des soins si chers à son cœur, et rien ne put l'en distraire par la suite.

La mort de l'empereur son époux, en 1765, la plongea dans la plus profonde douleur. Elle en porta le deuil, et le pleura jusqu'à la fin de sa vie; mais quoique son affliction eût été assez vive pour qu'elle eût pensé à abandonner les rênes du gouvernement, quoiqu'elle eût associé à son pouvoir son fils Joseph second, élu empereur en 1765, six mois après la mort de son père, elle crut devoir conserver l'autorité suprême, et surveiller l'administration de ses états jusqu'à son dernier moment. Elle mourut en 1780, regrettée de ses sujets, qui lui avaient donné l'honorable nom de *Mère de la Patrie*. Jamais elle ne se montrait à eux qu'avec un front riant et serein; elle ne leur parlait qu'avec une affabilité, une bonté maternelle, et ils n'ignoraient pas qu'elle n'avait été occupée pendant les dix-sept dernières années de son règne que des moyens d'éviter de nouvelles guerres, non par crainte de l'ennemi, mais par amour pour ses peuples.

« Les défauts de cette princesse, dit Rulhière « dans son Histoire de l'Anarchie de la Pologne, ne « furent, pour la plupart, que des excès de vertu. « Une bienfaisance trop prodigue, un trop facile « abandon de sa confiance à ceux dont l'attache- « ment ne pouvait lui être suspect, quelque penchant « à l'indiscrétion; parce qu'elle n'avait rien dans

« le cœur qu'elle eût à dissimuler ; enfin *un attachement scrupuleux aux règles de la justice* « *en politique même* ». Elle surmonta apparemment ce dernier *défaut* lors du premier partage de la Pologne en 1772, et cette occasion fit voir que sa piété même, quoique sincère, pouvait quelquefois céder à *la raison d'état*. Le traité d'alliance fait en 1756 avec la France est un des événemens les plus marquans du règne de Marie-Thérèse. M.

METASTASE.

Steiner pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

MÉTASTASE.

S'il est vrai que le talent qui surmonte les obstacles et perce les nuages dont l'environnent l'obscurité de la naissance et le manque d'éducation porte ordinairement avec lui un caractère de bizarrerie et même une certaine rudesse, suite naturelle de la grossièreté des premières relations, combien doit-on s'étonner de reconnaître dans l'abbé Métastase des qualités absolument opposées à ces défauts ! Ce poète, dont les compositions offrent une égale noblesse de pensée et d'expression, qui réunit tant de délicatesse dans les tours et dans les sentimens, tant d'harmonie, de douceur et de beautés lyriques, dont les écrits ne présentent que des pensées élevées, et ne sont souillés d'aucun terme trivial, est-il bien ce même enfant sans famille et presque sans nom, qui implorait les secours du public, en improvisant dans les rues d'Assise sa patrie ? Gravina, poète et littérateur célèbre, se trouva par hasard mêlé parmi les nombreux auditeurs du jeune improvisateur : il fut frappé du talent qu'il annonçait, et, le regardant dès ce moment comme une *plante digne d'être cultivée*, il se chargea de suppléer à ce que la fortune avait refusé à cet enfant, d'ailleurs si favorablement traité par la nature. Le nom de *Métastase*, qui en grec est la traduction de celui de *Trapassi* que portait l'enfant, fut peut-être choisi par son protecteur pour exprimer le

changement qu'allait éprouver l'existence de celui dont il voulait faire son élève et son héritier. Métastase n'avait pas vingt ans lorsqu'il perdit Gravina, en 1718; mais déja son talent était connu, et, peu d'années après, l'opéra de Didon fut représenté à Naples avec le plus grand succès. Celui de ses autres drames ajoutant chaque jour à l'éclat de sa réputation, il fut, en 1729, appelé à Vienne par l'empereur Charles VI, et nommé poète impérial. La plupart des nombreux ouvrages de Métastase furent composés pour les divertissemens de cette cour, où il fut comblé de bienfaits, où on lui offrit des titres et des distinctions honorables qu'il eut la sagesse de refuser. Il mourut en 1782, après une vie longue et heureuse. Les mœurs de ce poète furent aussi pures que ses ouvrages. Ami de l'ordre presque jusqu'au scrupule, toute sa vie l'emploi de ses journées fut déterminé avec la plus exacte précision, et peut-être ce penchant à une régularité un peu minutieuse doit-il être regardé comme la cause d'une certaine monotonie que l'on remarque dans ses ouvrages, et sur-tout dans sa manière de traiter l'amour. Cette passion, principal sujet de toutes ses compositions, se complique trop uniformément d'une double intrigue, dont les personnages se présentent presque par-tout sous les mêmes traits.

M.

PIC CINI.

C. del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

PICCINI.

Nicolas Piccini naquit à Bari, dans le royaume de Naples en 1728, et montra dès sa plus tendre enfance un goût décidé pour la musique. Son génie le dominait, il ne pouvait voir un clavecin sans tressaillir, et cependant, son père, qui était lui-même musicien, s'obstinait à le détourner d'une carrière où il devait acquérir tant de gloire. Le jeune Piccini étudiait pour entrer dans l'état ecclésiastique, lorsque son père le conduisit un jour chez l'évêque de Bari. Se croyant seul, il s'amusa sur le clavecin du prélat. Celui-ci l'entendit de l'appartement voisin, et se plut à lui faire répéter plusieurs airs. La justesse et la précision du chant et de l'accompagnement le surprirent tellement, qu'il fit entrer sur-le-champ le jeune homme au conservatoire de S.-Onofrio, à la tête duquel était alors le fameux Leo. Cette époque est brillante dans l'histoire de la musique italienne, pendant le dix-septième siècle; elle avait dû beaucoup, sans doute, aux travaux des Gasparini, des Franceschini, des Draghi, des Giov. Legrenzi, des Pollarolo, des Foggia, des Nicolo Fonte, des Colonna; mais il était réservé à Leonard Leo de lui donner cette richesse d'harmonie, cette élévation intéressante et cette touchante majesté qui font le caractère principal de son style. Ce fut de ce maître, célèbre par le goût, l'expression, la grace, le naturel, et sur-tout par la pro-

fonde connaissance de son art, que Piccini reçut les premières leçons. Il ne jouit pas long-temps de ce rare bonheur, Leo mourut subitement peu de temps après l'entrée de Piccini au Conservatoire; mais heureusement pour ce dernier, à Leo succéda un homme digne de le remplacer, le célèbre Durante, l'un des plus savans compositeurs dont l'Italie s'honore, et qui a eu l'avantage de former les Pergolese, les Sacchini, les Terradeglias, les Guglielmi et les Trajetta. Durante eut bientôt distingué Piccini au milieu de ses camarades: il le prit dans une affection particulière, et se plût à lui révéler les secrets de son art. Après douze ans d'études, Piccini sortit, en 1754, du Conservatoire, sachant tout ce qu'il est permis de savoir en musique, et plein d'un feu, d'une chaleur d'imagination, qui peut-être jusqu'alors n'avait point eu d'exemple. Le théâtre pouvait seul le faire arriver à une réputation prompte et brillante; ce fût pour celui des Florentins, à Naples, qu'il composa d'abord. Il débuta dans la carrière par l'opéra intitulé *Le Donne Dispettose*. Niccolo Logroscino régnait alors sur la scène, et jouissait seul d'une grande réputation dans le genre comique; tous ses partisans formèrent contre Piccini une cabale si puissante, que sans la fermeté du prince de Vintimille, son protecteur, l'opéra n'eût pas été donné. Il fut applaudi avec transport, et Piccini, encouragé par ce premier succès, se livra tout entier aux compositions dramatiques: *le Gelosie*, où se trouve le charmant duo

Vado à vota la rota, *Il curioso del suo proprio danno*; enfin *Zenobie*, qu'il composa en 1756 pour le grand théâtre de Naples, furent accueillis par des applaudissemens unanimes. Après les belles compositions de Vinci, de Leo, de Hasse, de Buranello, les connaisseurs étaient enchantés de trouver dans un jeune homme, avec le même savoir, le même ordre et la même sagesse, une vigueur, une variété, une grace nouvelle, et surtout un style brillant et animé; enfin, l'assemblage si rare de toutes les qualités que peuvent donner la nature et l'art réunis au plus haut degré.

La réputation de Piccini était assurée. Les grands théâtres d'Italie lui demandaient à l'envi de faire leur fortune en composant pour eux. Rome eut la préférence; ce fut dans cette ville qu'il fit jouer *l'Alessandre nell' Indie*, dans lequel on trouve cette admirable ouverture qui fait encore les délices des amis de la bonne musique. Mais, de tous ses ouvrages, celui qui excita dans Rome une admiration portée jusqu'au fanatisme fut la fameuse *Cecchina* ou la *Bonne Fille*; le plus parfait peut-être de tous les opéras bouffons; celui du moins où l'on trouve réuni la vérité de couleur, l'originalité des motifs, et sur-tout la variété de style. Chaque air, chaque morceau, est un vrai chef-d'œuvre dans son genre, et l'ensemble est lié avec tant d'art, qu'aucune partie ne peut en être détachée ou déplacée sans que l'ouvrage y perde.

Il serait trop long de donner ici seulement le

titre des opéras italiens de Piccini ; sa fécondité fut égale à son talent. Il eut le rare avantage de produire beaucoup et de produire toujours d'excellentes choses, il semblait se multiplier lui-même ; Rome, Venise, Turin, Naples, Bologne, Modene, toute l'Italie l'applaudissait en même temps. Enfin il composa, dans l'espace de vingt-cinq années, cent-trente-trois ouvrages dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre, et dont il n'y en a aucun qui ne renferme quelques morceaux capables seuls de faire la réputation d'un compositeur.

Piccini, autant admiré par les étrangers que par ses compatriotes, était vivement desiré dans toutes les capitales de l'Europe. Paris eut le bonheur de le posséder ; des amateurs français l'y attirèrent en lui assurant de brillans avantages, et Piccini sacrifia les douceurs et le beau climat de sa patrie à l'espoir de faire un heureux sort à sa nombreuse famille. Ses premiers ouvrages lui suscitèrent des ennemis acharnés, et lui valurent des éloges peut-être exagérés. Les amateurs se partagèrent entre Gluck et lui. On sait avec quel acharnement les deux partis soutinrent leur opinion. A la tête des partisans du compositeur allemand, on distinguait l'abbé Arnaud, surnommé *le grand pontife des gluckistes* : Marmontel était le chef des *piccinistes*. Cette guerre fut toute en épigrammes. Mais ce qu'elle eut de plus fâcheux pour Piccini, c'est qu'elle lui suscita des tracasseries impardonnables On le critiqua de la manière la plus odieuse, on

lui fit haïr enfin le séjour de la France. Il résolut de retourner dans son pays. C'était à l'époque de la révolution ; il passait à Naples pour en avoir adopté les principes, il fut persécuté, et se vit contraint de revenir à Paris. Les inquiétudes que ses différens voyages lui avaient fait éprouver dérangèrent sa santé. Après avoir prodigieusement travaillé, sa fortune était loin d'être brillante ; ses peines morales augmentèrent ses maux physiques ; infirme et presque toujours malade il ne tarda pas à succomber à ses chagrins, et mourut à Passy le 7 mai 1800, à l'âge de soixante-douze ans, laissant une famille et des amis inconsolables de sa perte.

Presque aussi fécond à Paris qu'en Italie, Piccini a enrichi le répertoire français d'un grand nombre d'opéras. *Roland*, qui fut un de ses premiers ouvrages, serait son chef-d'œuvre s'il n'avait pas fait *Didon*. La cavatine d'Angélique ; le récit de Médor ; l'air *Je renonce à ce que j'aime ;* la belle scène de *Roland*, suivie de l'air *Tu sais ce que j'ai fait pour elle ;* le duo de Roland et d'Angélique ; enfin cet air terrible, *Que me veux-tu, monstre effroyable*, seront toujours entendus avec transport par ceux qui sont digne d'entendre la musique. Une expression pure distingue *Iphigénie en Tauride*. *Atys* charme par le naturel du style, par la grace de la mélodie ; mais *Didon* enlève tous les suffrages. Cette belle composition, le chef-d'œuvre de Piccini, a prouvé à ses détracteurs qu'ils étaient injustes lorsqu'ils lui refusaient le talent de

peindre les sentimens profonds et les passions fortes. On dirait qu'il n'a fait Didon que pour confondre ses ennemis, et se montrer le rival de Gluck dans les parties où ce grand-maître excelle.

Piccini ne travailla point seulement pour le grand opéra, son génie souple et facile savait se prêter à tous les tons. Il a composé pour l'Opéra-Comique plusieurs pièces charmantes, *Lucette*, *le Faux Lord*, *le Dormeur Eveillé*, *le Mensonge officieux*, sont pleins de jolis airs et de détails enchanteurs.

On reconnaît dans toutes les productions de Piccini une variété prodigieuse, et sur-tout une grande richesse d'invention. Sa mélodie est en général aussi facile que savante, aussi douce qu'expressive. Son chant n'est jamais déparé par l'affectation et le pédantisme; simple et pur, il est analogue au sujet et à la situation, et a toujours l'air d'être composé sur les paroles au lieu d'être ajusté sur les accompagnemens.

Ph. L. R.

CHEVERT.

Sergent del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CHEVERT.

Le plus simple et le plus bel éloge qu'on ait fait de Chevert se trouve dans son épitaphe, placée autrefois sur le portail de l'Eglise Saint-Eustache. Cette épitaphe était ainsi conçue : « Sans aïeux, « sans fortune, sans appui, orphelin dès l'enfance, « il entra au service à l'âge de onze ans; il s'éleva « malgré l'envie, à force de mérite, et chaque grade « qu'il obtint fut le prix d'une action d'éclat. Le « seul titre de maréchal de France a manqué, non « pas à sa gloire, mais à l'exemple de ceux qui le « prendront pour modèle. »

Chevert naquit à Verdun-sur-Meuse, le 21 février 1695, d'une famille obscure et sans fortune. Entré par goût dans la carrière militaire, il eut le bonheur de faire ses premières armes à une époque où le préjugé, qui n'admettait au grade d'officiers que des hommes nés dans une caste privilégiée, n'était pas encore dans toute sa force. Si Chevert eût commencé à servir cinquante ans plus tard, il est à craindre qu'avec son mérite, son amour extrême de ses devoirs, et ses études profondes de la tactique, il n'eût pû sortir des derniers rangs de l'armée, qui sont les plus difficiles à franchir. Il était déja dans les grades qui mettent en vue, lorsqu'éclata la guerre de 1741.

C'est dans cette guerre et dans celle de 1756 que Chevert s'est le plus illustré; la défense de

Prague, en 1742, après la retraite nécessaire de M. de Belle-Isle, la prise d'Asti en 1745, et la journée d'Hastembeck, le couvrirent de gloire. C'est dans cette affaire, qu'au moment d'enlever à l'ennemi un poste important, Chevert se retourne vers le marquis de Brehant, qui l'accompagnait, et lui dit avec cet enthousiasme qu'il mettait dans ses discours: « Jurez-moi foi de chevalier, que vous et « votre régiment vous vous ferez tuer jusqu'au der- « nier, plutôt que de vous rendre ou de reculer. »

Chevert était adoré de ses soldats; avec lui ils croyaient tout possible. Il savait mettre dans ses ordres ce ton d'assurance qui ne permet pas à celui qui les reçoit de douter du succès de ce qu'il doit entreprendre. On se rappellera éternellement de cet ordre singulier donné par ce général à un grenadier de l'armée, dans une occasion où il s'agissait de s'emparer d'une redoute. « Va droit à ce fort sans « t'arrêter, lui dit-il; on te dira Qui va là? tu ne « répondras rien; on te le dira encore, tu avanceras « toujours sans rien répondre; à la troisième fois on « tirera sur toi, on te manquera, tu fondras sur la « garde, et je suis là pour te soutenir ». Le grenadier obéit, et tout arriva comme Chevert l'avait prédit.

Ce héros plébéien, qui de simple soldat s'était élevé au grade de lieutenant-général, mourut à Paris, le 24 janvier 1769.

De L.

HÉLOISE.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI
BIBLIOTECA REALE

HÉLOÏSE.

Les événemens qui ont fait la destinée d'Héloïse et rempli sa vie sont compris dans la notice sur Abailard. Que pourrait-on ajouter à l'opinion universelle sur les dons qu'elle avait reçus de la nature, sur son esprit, et principalement sur la tendresse incomparable de son cœur, sur la noblesse, le dévouement, la constance de son amour?

L'antiquité n'a aucune femme qu'elle puisse mettre en parallèle avec cette Française, née dans un de nos siècles les plus barbares. Mais comme sa mémoire est chérie des cœurs aimans, et que leur sympathie, ce bel apanage de la nature humaine, doit se plaire à compatir aux maux qu'éprouva Héloïse, je vais parler d'elle encore avec assez d'étendue.

Dès l'âge de dix-sept ans, elle était célèbre, pour son esprit, son instruction, sa beauté. Ce fut vers cet âge qu'elle connut Abailard. Elle savait les langues savantes, et se livrait alors à l'étude des philosophes du portique et de l'école péripatéticienne. Pierre le vénérable la loue d'avoir substitué dans la suite l'Evangile à la logique, S. Paul à la physique, et Jésus à Platon. Or, Héloïse n'eût pas le temps d'apprendre beaucoup de philosophie d'Abailard; ils avouent l'un et l'autre que les heures destinées à l'étude étaient données à l'amour. Jusqu'à sa fuite en Bretagne, le bonheur remplit son ame tout entière; il ne restait point de vide pour

philosopher. Les orages causés par le chanoine Fulbert, oncle d'Héloïse, avant et après le mariage, ne lui permirent guère d'étudier encore : enfin, l'intervalle du mariage à la catastrophe d'Abailard dût être court, et de ce moment, Héloïse appartint toute au malheur : l'ambition de s'instruire dut cesser d'être une passion. Ainsi elle avait acquis, vers dix-sept ans, toutes les connaissances qui ont fait la brillante renommée de son esprit.

Elle devint mère à dix-huit ans environ, et l'on peut conjecturer qu'elle était religieuse à-peu-près à vingt. Abailard ayant vécu vingt-neuf ans après l'attentat commis sur lui, et Héloïse ayant survécu vingt-un ans, il en résulte qu'elle parvint à une vieillesse très-avancée. Voilà pour les faits. L'authenticité des principaux événemens qui concernent ces deux personnages est hors de tout doute. Ils sont consignés dans les monumens historiques de cette époque, mais sur-tout dans les lettres originales qu'ils s'écrivirent après leur séparation, et qui ont été publiées au commencement du dix-septième siècle. Elles sont en latin ; et quoique Pope et Colardeau aient employé leurs beaux talens à les embellir, c'est encore dans le texte original qu'on sent mieux l'âme d'Héloïse. On en pourra juger par quelques citations que nous avons cru devoir faire, pour donner à cette notice le caractère de la vérité.

C'est par la noblesse, le courage de son dévouement, l'abandon absolu d'elle-même, qu'Hé-

loïse est plus extraordinaire. Son amant fut son univers. Elle ne s'appartint plus, du moment où elle aima jusqu'à son dernier soupir. Amante, elle refusait d'épouser celui qu'elle adorait, pour qu'il ne dût qu'à lui-même, et non à des devoirs, tout l'amour qu'elle voulait lui offrir sans cesse. Les intérêts d'Abailard semblant d'accord avec cet idéal d'amour, non-seulement il en coûtait peu à Héloïse de sacrifier sa réputation, son honneur, mais elle trouvait une jouissance de plus à s'immoler sans réserve à son amant. On eut beaucoup de peine à lui faire accepter le titre et les droits d'épouse. Colardeau n'a fait que traduire en beaux vers les motifs qu'elle employa pour repousser le mariage. On peut comparer les expressions simples, touchantes et énergiques d'Héloïse elle-même, avec celles du poète heureux imitateur: celui-ci s'adresse à Abailard, et dit:

Tu le sais, quand ton ame, à la mienne enchaînée,
Me pressait de serrer les nœuds de l'hyménée,
Je t'ai dit, Cher amant, hélas! qu'exiges-tu?
L'amour n'est point un crime, il est une vertu:
Pourquoi donc l'asservir à des lois tyranniques?
Pourquoi le captiver par des nœuds politiques?
L'amour n'est point esclave, et ce pur sentiment
Dans le cœur des humains naît libre, indépendant.
. . . . . .
. . . . . .
Crois moi, l'hymen est fait pour des ames communes,
Pour des amans livrés à l'infidélité:
Je trouve dans l'amour mes biens, ma volupté;

Le véritable amour ne craint point le parjure.
Ne cherchons, en un mot, que l'amour dans l'amour.

. . . . . .

. . . . . .

Que le plus grand des rois descendu de son trône,
Vienne mettre à mes pieds son sceptre et sa couronne,
Et que, m'offrant sa main pour prix de mes attraits,
Son amour fastueux me place sous le dais;
Alors on me verra préférer ce que j'aime
A l'éclat des grandeurs, au monarque, à moi-même.
Abailard, tu le sais, ton trône est dans mon cœur.
Ton cœur fait tous mes biens, mes titres, ma grandeur:
Méprisant tous ces noms, que la fortune invente,
Je porte avec orgueil le nom de ton amante.

Voici la traduction littérale du texte d'Héloïse.

« Jamais, Dieu le sait, je n'ai cherché autre « chose en vous que vous-même. C'est pour vous « seul que j'ai brûlé, et non pour ce qui peut me « revenir de vous. Je n'ai rien espéré des droits du « mariage, ni de ses contrats. Ni ma volonté, ni « mes plaisirs même n'ont été comptés pour rien: « je n'ai cherché, vous le savez, qu'à vous plaire, « qu'à vous obéir. Si le titre d'épouse paraît plus « grand et plus saint, celui d'amie, de maîtresse, « et même, si vous le voulez encore, le mot hon- « teux qui ne signifierait qu'une femme vouée à vos « plaisirs, m'aurait toujours semblé plus doux. (*)

(*) Et si uxoris nomen sanctius ac validius videtur, dulcius mihi semper extitit amicæ vocabulum; aut si non indigneris concubinæ vel scorti. Ut quò me videlicet prote amplius humiliarem, ampliorem apud te consequerer gratiam, et sic etiàm excellentiæ tuæ gloriam minùs læderem.

« Car plus je me serais humiliée pour vous, plus « j'aurais espéré que vous m'en eussiez tenu compte, « et moins j'aurais porté d'atteinte à votre gloire..... « Je prends Dieu à témoin que si Auguste, souve- « rain du monde entier, m'eût offert pour toujours « son trône et son empire, je serais plus heureuse, « plus fière d'être votre maîtresse et d'en porter le « nom, que du titre d'impératrice; car ce ne sont ni « des richesses ni la puissance qui rendent meilleurs: « ils sont des dons de la fortune; on est meilleur « par l'effet de la vertu. Une femme qui épouse plus « volontiers un homme parce qu'il est plus riche, « et qui desire ce que possède son époux plus que « sa personne, a l'ame vénale. Ce n'est pas du sen- « timent qu'on doit à cette femme, mais le prix d'un « marché : elle se prostituerait à un plus riche en- « core, si elle le pouvait. »

Toutes les expressions passionnées qu'a si bien saisies Colardeau ont été inspirées par l'original, et l'on n'est même jamais parvenu à les bien rendre toutes. Par exemple, cette phrase si précise où Héloïse dit : « qu'au lieu de gémir aux pieds des « autels sur ses fautes passées, elle y soupire la « perte de ses plaisirs ». *Quæ cùm ingemiscere debeam de commissis, suspiro potiùs de amissis,* sera préférée à ces deux vers de Colardeau :

« Cependant Abailard dans cet affreux séjour,
« Mon cœur s'enivre encore des poisons de l'amour. »

Mais que ceux qui suivent expriment bien les sentimens d'Héloïse !

« Je te quittais.... Dieu même avait peine à le croire!
« Hélas ! qu'à juste titre il soupçonnait ma foi !
« Je me donnais à lui, quand j'étais toute à toi. »

Ce que ces lettres si tendres ont de plus étonnant, c'est d'avoir été écrites bien des années après la séparation des deux amans. Pour obéir à Abailard, Héloïse s'était d'abord retirée chez les religieuses d'Argenteuil ; par son ordre encore elle s'y fit religieuse, avant que lui-même se fît moine à Saint-Denis. Cet extrême sacrifice qu'on reproche à Abailard ne coûta pas plus à Héloïse que les autres. « C'est votre volonté, lui écrit-elle, et non « ma dévotion qui m'a forcée de soumettre ma jeu- « nesse à la règle d'un monastère. Si vous ne m'en « tenez aucun compte, c'est donc en vain que je « me suis sacrifiée, car quelle récompense puis-je « attendre de Dieu, pour lequel je n'ai rien fait » ? Ces reproches, qui pourraient avoir l'accent de l'indignation, ou du moins quelque amertume, puisqu'Abailard avait laissé Héloïse comme en oubli aussitôt après qu'elle se fut immolée, ne sont que pathétiques et tendres (*).

(*) « Je vous ai précédé dans les vœux monastiques que vous « avez faits. Vous avez craint sans doute que je ne suivisse « l'exemple de la femme de Loth, et vous avez fait précéder « mon sacrifice au vôtre. Je n'ai gémi, je n'ai rougi que du peu « de confiance que vous aviez en moi, qui, Dieu le sait, n'au- « rais pas balancé à vous suivre, à vous précéder même, aux « enfers, si vous l'aviez ordonné ; car mon esprit m'avait « abandonné pour être avec vous. Et s'il n'est pas avec vous « actuellement, il n'est nulle part ; car il ne peut absolument

Plusieurs années s'étaient donc écoulées depuis qu'Héloïse avait fait ses vœux, sans avoir reçu aucune lettre d'Abailard, lorsque le hasard lui mit sous les yeux celle que l'ingrat écrivait à son ami Foulques, prieur de Deuil, près de Montmorency, pour le consoler de quelques chagrins, par le récit de tout ce que lui, Abailard, avait souffert. Il y parlait avec sensibilité d'Héloïse et de leurs amours. A ce langage, et aussi à l'exposé des maux qu'avait supportés et qu'éprouvait encore son amant, le cœur d'Héloïse se rouvrit et tout ce qu'il avait senti, ce qu'il n'avait pas cessé de sentir, s'exhala dans une première lettre qui renoua leur correspondance. Dans le petit nombre de lettres qui subsistent, Héloïse est toujours elle-même : mais Abailard n'est plus que l'ombre de ce qu'il avait été : c'est un directeur de conscience.

« exister sans vous. Mais faites en sorte qu'il soit bien avec « vous, je vous en conjure ; et il le sera si vous en avez pitié, « si vous lui rendez amour pour amour, de petits sacrifices « pour de très-grands, et des mots pour des choses. »

« Properantem te ad Deum secuta sum habitu, imo præcessi. Quasi enim memor uxoris Loth retro conversæ prius me sacris vestibus et professione monasticâ quam te ipsum Deo mancipasti, in quo fateor uno minùs de te me confidere vehementer dolui atque erubui. Ego autem, Deus scit, ad vulcania loca te properantem præcedere vel sequi pro jussu tuo minimè dubitarem. Non enim mecum animus meus, sed tecum erat. Sed et nunc maximè si tecum non est, nusquàm est ; esse verò sine te nequaquam potest. Sed ut tecum benè sit age, obsecro. Benè autem tecum fuerit, si te propitium invenerit, si gratiam referas pro gratiâ, modicâ pro magnis, verba pro rebus. »

On a déjà dit qu'Héloïse aima toujours Abailard, et qu'elle le pleura pendant les vingt ans qu'elle lui survécut.

Leurs restes sont maintenant au Musée des Monumens Français, ou des Petits-Augustins.

On a mesuré et dessiné l'ossification de la tête d'Héloïse, et d'après les règles de l'art, on a fait sur ces données un buste qui représente cette illustre et adorable femme.

Les ossemens d'Héloïse et d'Abailard sont réunis dans un monument placé dans le jardin.

Parmi tant de débris des grandeurs et des célébrités, il en est peu qui parlent à l'ame; mais à l'approche du tombeau d'Héloïse, le cœur s'émeut; des sensations d'un autre ordre succèdent à la froide tristesse qu'inspirent des marbres voués au seul orgueil du rang.

J.

THÉODOSE LE GRAND

Landon direx.t

NAPOLI

THÉODOSE-LE-GRAND.

L'Empire romain, parvenu à sa décadence, ne voyait plus que de loin en loin quelques hommes supérieurs tenter de lui rendre de l'éclat. Le fruit de leurs efforts s'anéantissait avec eux, parce que trop de causes de destruction se présentaient à-la-fois, pour que le plus vaste génie et le plus long règne pussent rendre à ce corps, ébranlé dans ses fondemens, une espèce de solidité.

Pendant long-temps on n'avait vu sur le trône que des princes foibles ou féroces, que des esclaves décorés par la pourpre, ou des tigres souillés du sang des peuples. Il était réservé à Théodose de rendre à la couronne impériale l'éclat dont elle avait brillé. Son père, le comte Théodose, auquel Valentinien avait confié la défense de la Grande-Bretagne, en avait réduit les belliqueux habitans à l'obéissance. Ses succès n'avaient pas été moins heureux en Afrique: il avait arraché la Mauritanie des mains d'un usurpateur, et rétabli, par la sagesse de sa conduite, l'honneur du nom romain. Valens récompensa ses services en le faisant décapiter; mais la mort de Valens permit à Gratien de réparer, deux ans après, cette injustice. Il appela le jeune Théodose à sa cour, et l'associa à l'empire dans l'an 379, en lui donnant en partage les provinces d'orient, telles que Valentinien les avait possédées. A l'époque où Théodose monta sur le trône d'orient, les Goths dé-

solaient la Macédoine et la Dacie. Théodose eut l'art de faire des diversions, et les avantages partiels qu'il obtint rétablirent la confiance parmi les soldats. Les barbares perdirent le plus hardi de leurs chefs. L'esprit de discorde et la corruption se glissaient parmi eux : un de leurs plus vaillans généraux, issu du sang des rois, se laissa séduire par les émissaires du prince d'orient, et tourna ses armes contre ses compatriotes. Les Goths privés de chefs capables de les diriger, se réunirent sous Athanaric ; mais ce guerrier, dont l'âge avait affaibli la valeur et dégradé le génie, consentit à traiter avec Théodose. Celui-ci le fit venir à Constantinople. La magnificence de cette ville l'éblouit. Le Monarque qui commandait à cette riche métropole ne lui parut plus un homme, mais un dieu auquel on pouvait obéir sans honte, et qu'on ne pouvait combattre sans impiété. Les délices que lui offrait Bizance tranchèrent en peu de jours l'existence de ce barbare ; un monument lui fut érigé, il le dût à son déshonneur. S'il était mort en brave, la cour de Théodose s'en fût ressouvenue comme d'un objet d'effroi, l'eût respecté en le haïssant ; elle parut l'honorer lorsqu'il n'était plus qu'un objet de mépris.

Si Athanaric flétrit ses derniers jours par la lâcheté, Théodose, en habile politique, tira le parti le plus heureux de sa faiblesse. Il réunit toute son armée sous les étendards de l'Empire. Les autres chefs des barbares, frappés de terreur, firent des traités séparés.

Les Ostrogoths, qui étaient restés quatre ans dans une espèce d'inaction, reprirent les armes en 386; mais ils furent complètement battus sur les rives du Danube, et forcés de s'abandonner à la discrétion du vainqueur. Ces succès semblaient préparer à Théodose une domination tranquille et universelle. L'Empereur d'occident établit les Visigots dans la Thrace, les Ostrogoths dans la Phrygie et la Lydie. Il crut en faire des sujets fidèles, il se trompa; ces barbares n'eurent que du mépris pour leurs nouveaux maîtres; ils conservèrent leur langue, et leur aversion pour les arts. Des décorations militaires, des priviléges incompatibles avec la discipline, une paie plus considérable, les distinguaient des autres soldats, et provoquaient le ressentiment et la jalousie de ces derniers. Le titre d'alliés, qu'ils s'étaient fait donner, les dispensait d'une soumission aveugle. Si une partie de ces dangereux confédérés servait de bonne foi, une partie plus considérable épiait tous les mouvemens, s'attachait aux étendards de tous les factieux et de tous les usurpateurs. Gratien éprouva les funestes effets de cette politique timide lors de la révolte de Maxime; il fut mal servi par les barbares, et trahi par ses anciens soldats. Un général de cavalerie de son adversaire, nommé Andragathius, le fit assassiner sur les bords du Rhône, le 25 août 383.

Théodose fit alliance avec l'usurpateur, la difficulté de sa position pouvait seule justifier une semblable conduite. Le meurtrier de Gratien avait sous

sa puissance les peuples les plus belliqueux de l'empire. L'orient était sans cesse alarmé par les barbares; il exigea que Maxime laissât au frère de Gratien la souveraineté de l'Afrique, de l'Illyrie et de l'Italie; mais il trouva bientôt l'occasion de se défaire de ce dangereux rival. Enrichi des dépouilles de la Gaule, de l'Espagne, de la Grande-Bretagne, l'usurpateur voulut dépouiller le jeune Valentinien, qui était sous la tutelle de Justine sa mère, que l'ambitieux évêque Ambroise s'était efforcé de rendre odieuse, à cause de la protection qu'elle accordait à l'arianisme. La mère et le fils furent implorer le secours de Théodose. Il fut sensible à des supplications que les charmes de Galla, sœur de Valentinien rendaient bien éloquentes. Une armée pénétra dans la Gaule; une flotte puissante menaça l'Epire et l'Italie et Théodose lui-même, à la tête de ses meilleures troupes, battit le frère du tyran. Ce dernier eut à peine le tems de fermer au vainqueur les portes d'Aquilée; mais la garnison le conduisit dans le camp de Théodose, où il fut décapité. Théodose ennoblit sa victoire par la clémence et la générosité: il pourvut magnifiquement à l'entretien de la mère et des enfans de Maxime; il rétablit le jeune Valentinien dans ses états, et à l'exception de quelques grands coupables, il fit grace à tous ses ennemis. Mais Arbogaste, Gaulois, dont la valeur avait été récompensée par les postes les plus éminens, fit périr le jeune Valentinien dont il devait être l'appui; et pour en imposer au monde sur son

crime, il décora de la pourpre un rhéteur nommé Eugène. Théodose parut recevoir la nouvelle de cet événement avec une vive indignation. Il fut deux ans à préparer la vengeance de son malheureux allié. Bien que la fortune qui avait toujours accompagné ses armes, et la justice de la guerre qu'il allait entreprendre, dussent lui donner de la confiance, il consulta un hermite nommé Jean, retiré près de Licopolis, qui lui promit une victoire infaillible.

Cependant son triomphe n'eut point été facile, car Arbogaste avait de grands talens militaires, sans la défection de la plupart de ses officiers, et sans une violente tempête où la superstition des Gaulois crut voir que le ciel se déclarait contre eux. Le rhéteur Eugène fut tué, malgré la honteuse soumission qu'il fit pour obtenir sa grace ; et Arbogaste se donna la mort, pour prévenir le sort humiliant qui lui était réservé.

Théodose ne jouit point long-temps de l'immense domination que lui assurait cette dernière victoire, des symptômes d'hydropisie lui annoncèrent le terme de sa carrière ; il partagea l'empire entre ses deux fils, et expira dans son palais de Milan, en 395, dans sa cinquantième année, après un règne de seize ans, constamment prospère.

Nous avons considéré Théodose comme guerrier, comme conquérant ; il nous reste à l'envisager comme politique et comme homme. Toutes ses lois portèrent l'empreinte de l'esprit religieux. Il abolit les derniers vestiges du paganisme, mal-

gré les réclamations que fit le sénat de Rome, qui retrouvait dans ses temples, dans ses autels, dans ses vestales, des restes consolans de son ancienne grandeur. Il terrassa l'arianisme que quelques princes avaient toléré, comme l'on doit tolérer de simples opinions si on ne veut point qu'elles deviennent dangereuses. Il fut déterminé à cette mesure de rigueur contre les ariens par Amphiloque, évêque d'Iconium. Ce prélat se présenta devant l'empereur avec le respect qui lui était dû, et traita son fils, qu'il avait décoré de la pourpre, avec une outrageante familiarité. Théodose ordonne qu'on punît son insolence. « Pourquoi, s'écria l'adroit théolo-« gien, voudriez-vous me punir de n'avoir point « rendu à votre fils les mêmes hommages qu'à vous, « lorsque vous souffrez que des impies refusent de « rendre au Fils de l'Eternel, l'adoration qui lui est « due ». Ce raisonnement était sans réplique pour Théodose. Les évêques ariens furent chassés de leur siége, et le concile de Constantinople, qui compléta le système théologique préparé par celui de Nicée, concourut, avec les édits de Théodose, à rétablir une persécution religieuse qui dépouilla les hérétiques, si elle ne les convertit point, et mit la conscience aux prises avec l'ambition et l'intérêt. Comme homme d'état, Constantin fit des fautes très-graves, il laissa sentir aux barbares combien ils étaient redoutables : il crut s'en faire de fidèles alliés et prépara une partie des désastres qui affligèrent le règne de ses fils. Il permit que ses soldats

se dépouillassent des armes défensives dont les Romains s'étaient servis depuis la fondation de leur cité, et qu'ils exposassent leurs corps presque nus aux coups des barbares. La mollesse de troupes dégénérées réclamait cette innovation, mais un prince guerrier ne devait point la souffrir. Il donna sa confiance à Rufin, Gaulois, d'un talent distingué, mais d'une cupidité sans bornes, ministre habile et sujet dangereux, à qui l'histoire reproche toutes les fautes qui ternirent la réputation de son maître. Théodose fut chaste, tempérant, il eut de l'estime pour les talens, et du goût pour les lettres; mais la colère flétrit ses belles qualités. Il se disposait à punir de la manière la plus barbare l'outrage que les habitans d'Antioche, soulevés contre de nouveaux impôts, avaient fait aux statues de Flacille. Des ministres de terreur menacèrent cette ville, l'orgueil de l'Asie; ses principaux habitans devaient périr, ses plus beaux monumens disparaître; l'évêque Flavien eut la gloire de faire révoquer l'arrêt d'extermination: ce fut un des plus beaux triomphes que l'éloquence ait jamais remportés.

La ville de Thessalonique fut moins heureuse. La passion infâme d'un des conducteurs des chariots du cirque pour un des esclaves de Bothéricus, commandant les troupes de l'Illyrie, causa la ruine de cette cité. Le général avait voulu punir cet outrage à la nature; la populace prit la défense de l'homme qui contribuait à des amusemens dont elle était idolâtre. Bothéricus et ses principaux offi-

ciers périrent victimes de ses fureurs. Un tel crime devait être sévèrement puni ; mais il ne fallait point confondre les innocens avec les coupables, et se venger d'une boucherie par une boucherie plus exécrable encore. L'évêque Ambroise fit entrer le repentir dans le cœur du monarque, le soumit à une pénitence publique, dont le fruit le plus salutaire fut sans doute l'édit qui ordonnait de mettre un délai de trente jours entre une sentence et son exécution.

Le règne de Théodose fut la dernière époque brillante de l'empire romain, il fut illustré par de grands guerriers, de grands événemens, et par des hommes célèbres dans les lettres et l'éloquence, tels que les Chrysostôme, les Basile, les Grégoire de Naziance, les Ambroise, etc.

Quarante jours après la mort de Théodose, S. Ambroise prononça son oraison funèbre; et de nos jours Fléchier a écrit sa vie, mais plutôt en panégyriste qu'en historien.

L.....e.

MARMONTEL.

Gaucher del.t *Landon direxit*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Digitized by Google

MARMONTEL.

Jean-François Marmontel naquit à Bort, petite ville du Limousin, en 1723, de parens peu aisés et d'un état obscur. Le goût qu'il montra pour l'étude dès sa plus tendre enfance, engagea son père à le mettre au collège de Mauriac. Il le quitta après avoir terminé sa rhétorique pour aller étudier en philosophie au collège de Clermont. Sans fortune, mais plein d'ardeur et de courage, il résolut alors de se suffire à lui-même, et d'aider sa famille. Plein de ces nobles sentimens, il part pour Toulouse, s'y fait répétiteur de philosophie, et entre en même temps dans la carrière littéraire en composant pour les jeux floraux. L'ode qu'il avait mise au concours n'eut pas le prix; mais une lettre qu'il écrivit à Voltaire lui valut une réponse de ce grand homme, qui ne manquait jamais d'accuser la réception des éloges qu'on lui adressait, et sur-tout d'encourager les jeunes gens qui annonçaient du talent. Marmontel lui parut mériter toute sa bienveillance, il l'appela sur un plus grand théâtre, le fit venir à Paris, et l'aida de ses conseils et quelquefois de sa bourse. Marmontel, dans ses *Mémoires*, fait d'une manière bien piquante le tableau de sa vie, pendant la première année de son séjour à Paris. Retiré dans une espèce de grenier, rue des Maçons-Sorbonne, sans feu, sans chandelle, mais aussi sans soucis, sans chagrins, il allait ainsi de jour en jour, tâchant de

gagner l'époque des prix de l'académie française. Il en avait déja remporté deux, lorsque le succès de *Denis le Tyran* l'engagea à composer quelques tragédies qui n'eurent pas l'heureux destin de la première. *Egyptus*, sur-tout, tomba entièrement, et sa chute détermina enfin Marmontel à renoncer à la scène tragique, qui ne pouvait le conduire à la réputation qu'il ambitionnait. Il avait fait alors des connaissances utiles, madame de Pompadour lui accordait sa protection; il se vit bientôt porté pour 1500 liv. sur la liste des pensions, et quelque temps après, il obtint la rédaction du *Mercure*. Marmontel était alors recherché par les sociétés les plus distinguées et les plus spirituelles. Les contes qu'il insérait dans le *Mercure*, et qu'il lisait quelquefois dans des cercles choisis, en faisaient les délices; il tenait d'ailleurs à un parti qui distribuait alors les réputations littéraires, et qui ne s'oubliait pas. Marmontel travaillait à l'*Encyclopédie*, et était lié d'amitié avec tous les chefs de cette entreprise célèbre. Leur crédit cependant ne put l'empêcher d'aller à la Bastille pour une parodie satyrique d'une scène de *Cinna*, dont il n'était pas l'auteur. Pressé de le nommer ou de perdre la rédaction du *Mercure*, Marmontel fit alors une action qui l'honora plus que son meilleur ouvrage, il garda le secret de sa société, et se vit enlever sans regret 15 à 20,000 livres de rente.

La perte du *Mercure* ne découragea pas Marmontel; et recourant aux ressources que lui fournissait

son talent, il donna bientôt après deux ouvrages qui contribuèrent à étendre sa réputation littéraire, *Bélisaire* et *les Incas*. On sait que le premier valut à l'auteur une censure de la Sorbonne, et lui attira des lettres flatteuses de plusieurs souverains. On sait encore que ce fut à cette occasion que Voltaire fit pleuvoir ce torrent de brochures piquantes qui éteignaient la foudre jusque dans les mains qui la lançaient. Vingt mille exemplaires de *Bélisaire* étaient répandus dans toute l'Europe avant que la censure parût.

Depuis ce moment, la vie de Marmontel n'offre aucun événement remarquable jusqu'à l'époque de sa querelle avec l'abbé Arnaud, au sujet de Piccini et de la musique italienne. Dans cette guerre d'esprit, Marmontel fut en butte aux pamphlets satyriques les plus grossiers et les plus virulens, sans avoir eu d'autre tort que d'énoncer son avis avec modération, et de travailler pour Piccini; aussi le sage Turgot, disait-il à cette occasion : *Je conçois qu'on aime la musique de Gluck, mais il me paraît difficile d'aimer les Gluckistes.*

Depuis la mort de d'Alembert, Marmontel était secrétaire de l'académie française. Il se livrait aux travaux de sa place avec un zèle digne des plus grands éloges, et ne s'occupait absolument que de littérature lorsque la révolution éclata. Il en prévit dès le principe les funestes effets. Nommé membre de l'assemblée électorale en 1789, il combattit avec courage les violences de l'esprit de parti qui

allait devenir l'esprit dominant. Ce ne fut qu'en 1792 qu'il quitta Paris pour aller habiter, loin du théâtre des troubles et des proscriptions, une petite ferme qu'il avait achetée en Normandie. Il y vécut jusqu'en l'an 5, qu'il fut nommé membre du conseil des anciens, par le département de l'Eure. Marmontel se montra dans cette assemblée le défenseur le plus zélé des bons principes et des hommes vertueux : il plaida pour les infortunés, il éleva la voix en faveur de la religion catholique et de ses ministres, et réclama pour cette religion la même tolérance qu'il avait jadis invoquée dans *Bélisaire* pour les religions dissidentes? A la révolution de fructidor, les élections de son département ayant été cassées, Marmontel retourna dans sa retraite, au milieu de sa famille et de ses voisins, dont il était chéri et respecté, et s'y livra tout entier à l'éducation de ses enfans et au plaisir de l'étude, qui fut toujours chez lui une véritable passion. Il y mourut d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Pendant sa vie, Marmontel fut loué avec exagération et critiqué avec injustice. Cela devait être : il appartenait à un parti dont il était lui-même un des chefs. Ce parti avait des ennemis puissans et nombreux : de là les divers sentimens qu'on a portés sur cet écrivain, que nous allons tâcher d'apprécier avec impartialité.

Marmontel eut beaucoup de talent, un talent souple, une vaste littérature, et cependant il ne

s'est placé au premier rang dans aucun genre, parce qu'il manquait de génie, qui seul peut mettre hors de page. Dans ses tragédies il est resté bien loin des modèles. Il eut assez de goût pour s'en apercevoir ; il s'est condamné lui-même avec une sévérité qui ne trouve pas beaucoup d'imitateurs. La Harpe, qui l'a critiqué assez durement, assure cependant que *les Héraclides*, tels qu'ils sont d'après les dernières corrections, peuvent passer pour une bonne tragédie parmi celles du second ordre. Marmontel fut plus heureux dans ses grands opéras. *Céphale et Procris*, *Didon*, et *Démophon*, offrent de véritables beautés. L'auteur paraît avoir étudié avec soin ce qui a rapport au dialogue musical : ces pièces sont bien versifiées ; enfin, on peut assurer que sans égaler Quinaut, Marmontel est l'auteur qui paraît s'être le plus approché de ce poète célèbre, dont il a imité quelquefois la manière avec beaucoup de bonheur. Je ne parlerai point ici de ses opéras-comiques : tout le monde est d'accord sur le mérite de *la Bergère des Alpes*, de *Lucile*, du *Sylvain*, de *l'Ami de la maison*, de *Zémire et Azor*, et de *la Fausse Magie*. On revoit toujours avec plaisir ces jolies pièces, dont le dialogue est facile, dont l'intrigue est bien conduite, et dont les situations sont presque toujours intéressantes. L'auteur paraît avoir excellé particulièrement dans la coupe des airs, et a soutenu mieux que personne le ton de l'ariette noble. Mais si l'on compare Marmontel à Favart, beaucoup de per-

sonnes, avec M. de la Harpe, donneront la préférence à ce dernier. Favart a plus de gaieté, de naturel et d'esprit que l'académicien, c'est un mérite qui plaît par-tout. Parmi les ouvrages poétiques de Marmontel, qui sont en grand nombre, on remarque un poëme sur le duc de Brunswick; c'est, selon moi, ce qu'il a fait de mieux. L'ouvrage est bien conduit, fort de pensées et plein d'heureuses expressions. Les discours en vers sur *l'incendie de l'Hôtel-Dieu*, sur *l'Eloquence*, sur *l'Histoire*, sur *l'Espérance de se survivre*, offrent sans doute des beautés de détails; mais ils sont froids, et fourmillent de vers et de tournures prosaïques : s'ils furent si souvent applaudis aux séances de l'académie, c'est que l'auteur avait l'esprit de les remplir de tableaux et de pensées de circonstances.

Comme poète, on voit que Marmontel ne s'élève pas beaucoup au-dessus de la médiocrité; mais comme prosateur, il occupe un rang distingué parmi les écrivains français du dix-huitième siècle. Dans *Bélisaire*, dit M. de la Harpe, on trouve ce que l'auteur a fait de plus réellement beau. Je le pense de même; mais j'observerai cependant que ce roman est un peu long, que la marche en est pénible, et que l'auteur y répète quelquefois ce qu'on avait dit tout aussi bien avant lui: le quinzième chapitre sur-tout mérite ce reproche. *Les Incas* eurent un succès prodigieux dans la nouveauté; et cependant le public ne savait quel nom donner à cet ouvrage, et ne s'aveuglait pas sur ses défauts,

qui sont un style ampoulé, beaucoup de pensées fausses et recherchées, et des sentimens peu naturels; mais les situations des personnages, l'intérêt du sujet, l'éloquence de certains passages, concoururent à le faire lire : le beau tableau du fanatisme enleva tous les suffrages. Je ne parlerai pas *des Contes moraux*, tout le monde les connaît. Un style délicat et léger, une morale plus légère encore, un dialogue naturel et rapide, les rendent propres à amuser les têtes frivoles, et à distraire agréablement les personnes sensées. Mais ce qui doit, plus que tous les ouvrages dont nous venons de parler, recommander Marmontel à la postérité, ce sont ses *Élémens de littérature* dans lesquels on ne trouve point les jugemens scandaleux qui deshonorent sa poétique. Marmontel avait eu d'abord le malheur d'être insensible aux charmes de Racine et au mérite de Boileau; il avait en outre le ridicule de publier ses opinions, ce qui l'avait mis pendant long-temps en butte aux épigrammes de ses ennemis et aux plaisanteries de ses confrères. Il a fait disparaître une grande partie de ses erreurs dans les *Élémens* dont je parle. On y trouve bien encore, à la vérité, quelques opinions hasardées, quelques aperçus plus ingénieux que solides; mais en total cet ouvrage renferme une savante théorie de l'art, et l'on y peut apprendre, pour me servir de l'expression de M. l'abbé Morellet, à juger soi-même.

On a publié dernièrement quelques ouvrages

posthumes de Marmontel, une *Logique*, une *Grammaire*, un *Traité de Morale*, une *Histoire de la Régence*, et des *Mémoires* de cet auteur. Ceux qui voudront le connaître très en détail, pourront l'apprécier dans ce dernier ouvrage, où il s'est peint d'une manière aussi fidèle que piquante.

Ph. L. R.

WALPOLE.

Cochin del.t *London direx.t*

REGIA BIBLIOTECA BORBONICA VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

ROBERT WALPOLE.

Robert Walpole naquit à Houghton, dans le comté de Norfolk, en 1674. Devenu secrétaire de la guerre et trésorier de la marine, les communes l'accusèrent de corruption. Il fut néanmoins soutenu par les wighs, et réélu membre du parlement. Son crédit parvint au plus haut degré sous Georges Ier, et il réunit alors la charge de grand-chancelier à celle de premier lord de la trésorerie. En 1742, la guerre, qu'il avait toujours évitée, et qui était alors résolue, fut la cause de sa perte. La nation était irritée contre lui. Pour le dérober au ressentiment des communes, le roi le fit pair d'Angleterre, sous le nom de comte d'Oxford. On joignit à cette grace une forte pension, et trois jours après il se démit de tous ses emplois. On le poursuivit alors juridiquement. On lui demanda compte de trente millions de notre monnaie dépensés pour ce qu'on appelait le service secret, dans lesquels entrait, disait-on, environ douze cent mille livres données à des gazetiers et à d'autres écrivains vendus au ministre et voués à l'éloge du ministère.

Le roi d'Angleterre regarda comme une insulte personnelle cette discussion rigoureuse des dépenses secrètes. Pour l'éluder, il prorogea le parlement, ce qui mit Walpole à l'abri de l'orage. Il passa en paix les derniers temps de sa vie, jouissant d'une grande considération, et attendant tranquillement

la fin de sa carrière dans une retraite honorable. Il mourut en mars 1745.

Il n'y a peut-être pas eu de ministre dont le caractère et les actions aient été plus sévèrement discutés, soit dans les conversations, soit dans les papiers publics. Il me semble qu'on l'a assez mal jugé lorsqu'en le comparant au cardinal de Fleuri on a prétendu que ce dernier avait toujours conservé une supériorité marquée dans les négociations; Walpole, plus fin, plus rusé que le cardinal, avait toujours le grand art de lui faire faire ce qu'il voulait, lorsqu'il paraissait lui céder. Tous deux redoutaient la guerre; mais malgré que Walpole la craignît peut-être plus que le cardinal, il paraît qu'il eut l'art de tirer du ministre français des sommes assez fortes, sous prétexte d'empêcher l'Angleterre de se déclarer. J'ai recueilli à ce sujet un passage d'une lettre de Walpole au cardinal, qui prouvera ce que j'avance. C'est une pièce historique assez curieuse, qui n'a point été traduite.

« J'ai bien de la peine, dit Walpole dans cette « lettre, a détourner des combats les membres du « parlement, non pas qu'ils soient entièrement « portés à la guerre, mais par cela seul que je de- « sire la paix. Il faut que nos Anglais escarmou- « chent dans les champs de Mars ou sur les bancs « de Westminster.

« Je pensionne la moitié du parlement, pour le « retenir dans des bornes pacifiques; mais comme « le trésor royal ne peut subvenir plus long-temps

« à cette dépense, et que les membres qui n'ont « rien reçu se déclarent ouvertement pour la guerre. « Il serait, je crois, fort à propos que votre émi- « nence me fît passer trois millions d'argent de « France, afin de réduire au silence ceux qui crient « le plus haut. L'or est ici un métal qui a la pro- « priété de rafraîchir le sang enflammé, et de mo- « dérer les esprits exaltés. Il n'y a aucun guerrier « fougueux dans le parlement qu'une pension de « 200 livres sterling ne rende pacifique et très- « accommodant. D'ailleurs, si l'Angleterre se dé- « clarait contre vous, ne seriez-vous pas obligé de « payer des subsides à quelques puissances du conti- « nent, pour faire la balance. Dans ce cas, le suc- « cès de la guerre peut être incertain; tandis qu'en « m'envoyant votre argent, vous achéterez la paix « de la première main. »

Cette lettre fait assez connaître la politique du ministre anglais: elle montre en lui l'homme rusé et l'ami dangereux; Walpole était l'un et l'autre, même avec ses compatriotes. On sait qu'il entendait parfaitement l'art de diviser, et que nul ministre ne se servit mieux que lui de l'argent de la nation pour corrompre le parlement: la lettre que j'ai rapportée le prouve. Il ne s'en cachait pas, d'ailleurs; et lorsqu'un jour on dit devant lui, comme pour l'attaquer, que les voix du parlement étaient vénales, il répondit, sans étonnement et sans pudeur, « Je le sais bien, j'en ai le tarif. »

Il faut avouer que Walpole fut en butte à des

ennemis injustes, et qu'on critiqua plusieurs de ses opérations sans motifs et sans raison. S'il se déclara toujours contre la guerre, parce qu'il la craignait pour lui même, il est juste d'observer qu'il tira de la paix tout le parti possible, et qu'il la fit toujours servir à augmenter la prospérité de l'Angleterre. C'est par le commerce et non par les combats qu'il prétendait enrichir sa nation; celui des Anglais fut très-florissant sous son ministère.

De L.

CERVANTES.

Joseph del Castillo del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

MICHEL CERVANTES.

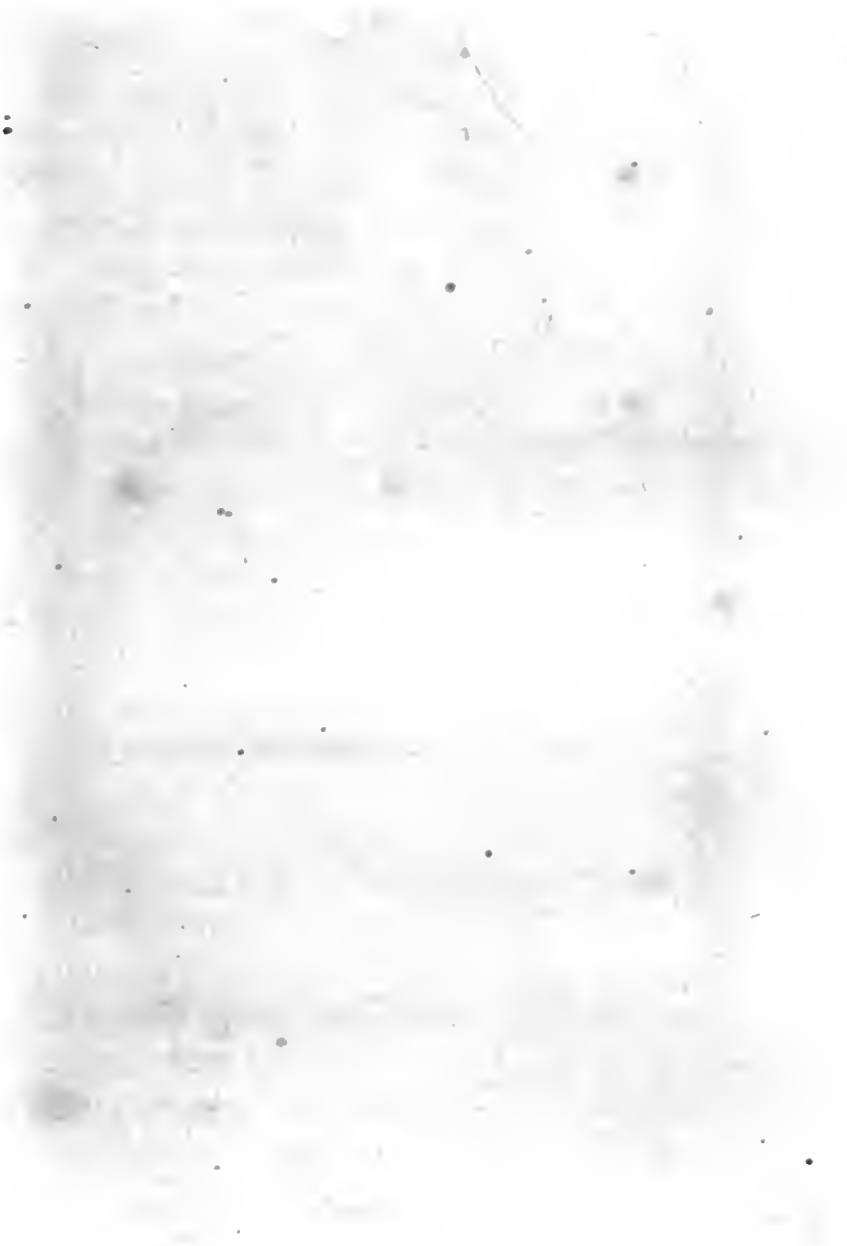
Miguel Cervantes Saavedra, ou tout simplement Michel Cervantes, a fait des poëmes, des comédies, des nouvelles, le roman intitulé *les Travaux de Persilis et de Sigismonde*, le roman pastoral de *Galatée*, et le roman immortel de *Don Quichotte*. Plusieurs de ses nouvelles sont piquantes; la *Galatée*, telle que l'a arrangée Florian, est agréable; le reste ne se lit plus. Mais quand un auteur a produit un livre comme le *Don Quichotte*, il n'a pas besoin d'autre titre de gloire. Ce roman a été traduit dans toutes les langues. C'est le plus ingénieux, le plus original, le plus profond, le plus vrai, le plus gai des romans. Il est justement apprécié par une saillie d'esprit dont on fait honneur au roi d'Espagne Philippe III, et par S.-Evremont. Le roi apercevant à une fenêtre de son palais un jeune homme qui donnait des signes de grand plaisir en lisant, dit: *Ce jeune homme est fou, ou bien il lit Don Quichotte.* Philippe III disait mieux qu'il n'agissait, car il laissa l'auteur mourir de faim, et permit que son ministre le persécutât pour ce livre même.

Quant à S.-Evremont, *Don Quichotte* était le seul livre qu'il pût toujours lire, c'était son antidote le plus puissant contre l'ennui et le chagrin: en conséquence, il le conseille aux ministres

éloignés de la cour, aux amans absens, etc.

Nous l'avons déja annoncé, Michel Cervantes n'eut pas autant de bonheur que son nom a recueilli de gloire. Il déplut à un ministre vain et illibéral, au duc de Lerme, qui vit, ou auquel on fit voir, dans *Don Quichotte*, comme l'on vit plus tard dans le *Télémaque*, une satyre de la cour, une insulte faite à l'honneur national, que le ministre espagnol plaçait dans les manies chevaleresques. Malheureusement Cervantes n'eut pas, comme Fénélon, un exil opulent et honorable: on se contenta de le livrer à la misère. Il en éprouva les extrêmes rigueurs jusqu'en 1616, qu'il mourut à Madrid, âgé de soixante-neuf ans. Il était né dans la nouvelle Castille. Sa vie avait été fort agitée. Ses parens voulaient qu'il ne fît point de vers, et qu'il fût ecclésiastique. Il s'enfuit à Rome, où il fut réduit à être valet-de-chambre d'un cardinal. Ayant changé cette condition contre celle de soldat, il se fit remarquer comme brave, sur-tout à la bataille de Lépante, où il perdit la main gauche. Voulant rentrer en Espagne, après six ans de service, il fut pris par des pirates, et passa six autres années en servitude à Alger. Il faillit même y perdre la vie; car ayant échoué à s'évader avec d'autres Espagnols, il se déclara l'auteur du complot, pour sauver ses compagnons. Ce trait, ainsi que la lettre pleine de reconnaissance et de fermeté qu'il écrivit au duc de Lemos après avoir reçu l'extrême-onction, atteste un caractère généreux et élevé.

J.



GOLDSMITH.

C. del.t *Landon dirext.*

NAPOLI

GOLDSMITH.

Olivier Goldsmith fut toute sa vie une énigme inexplicable. Il était à-la-fois pauvre et prodigue, joueur et moraliste ; il avait la simplicité d'un enfant et l'orgueil d'un grand seigneur ; enfin, il était bon, généreux, sensible ; sombre, chagrin et quelquefois jaloux : c'était un contraste perpétuel.

Sa vie fut aussi agitée que son caractère était indéfinissable. Né à Elphin, dans le comté de Roscommon en Irlande, en 1729. Il étudiait en médecine lorsqu'il eut l'imprudence de cautionner un de ses amis aussi pauvre que lui. Ne pouvant payer ni l'un ni l'autre, Goldsmith fut arrêté : mais délivré quelque temps après, il s'embarque, arrive à Rotterdam, et parcourt la Hollande, les Pays-Bas et l'Alsace.

De retour à Londres, sans amis, sans protecteurs, il écrivait pour vivre, et les libraires lui donnaient tout juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim ; lorsque Johnson, qui était déjà l'oracle littéraire de son pays, lut quelques-uns de ses écrits, en devina tout le mérite, alla le trouver dans son grenier, et devint en un instant son bienfaiteur et son ami.

Depuis ce moment Goldsmith aurait pu vivre dans l'aisance, s'il eût eu autant de conduite que de talent ; mais sa funeste passion pour le jeu, et son

excessive prodigalité, l'empêchèrent de sortir de la misère.

Deux pièces qu'il fit jouer à Covent-Garden lui rapportèrent cependant plus de 27,000 fr. dans une seule année ; mais le jeu absorbait tout ; et le poète était alors obligé de travailler pour les libraires, et de compiler divers abrégés qui sont estimables, mais qui n'ont pas fait sa réputation.

Goldsmith mourut à quarante-cinq ans, le 4 avril 1774.

Comme poète, comme prosateur, cet écrivain s'est acquis une gloire immortelle. *Le Vicaire de Wakefield* fut mis, du vivant de l'auteur, au rang des ouvrages classiques. On lit, relit cent fois cet excellent traité de morale, qui, sous la forme d'un roman, développe d'une manière admirable cette belle pensée : « Craignez heureux, espérez infor- « tunés » ; il porte dans l'ame une douce consolation, il fait du bien aux cœurs souffrans, c'est le bréviaire des malheureux. Ses poésies, dont le style est un modèle de grace, de douceur, d'élégance et de force, sont dans la mémoire de tous les amis de beaux vers. *Le Voyageur* fut regardé par Johnson comme le meilleur poëme qui eût paru depuis la mort de Pope. Goldsmith prouva quelque temps après qu'il pouvait faire mieux encore, en publiant *le Village abandonné*, le chef-d'œuvre des tableaux descriptifs ; et *la Romance de l'Hermite*, la meilleure des romances anglaises.

De L.

CHAPPE D'AUTEROCHE.

Fredou pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CHAPPE D'AUTEROCHE.

Jean Chappe d'Auteroche naquit à Mauriac, dans la haute-Auvergne, en 1722. Il fit d'excellentes études au collége Louis-le-Grand. A huit ans on le nommait le mathématicien ; toutes ses idées étaient des calculs, et ses amusemens des combinaisons. Au sortir du collége il embrassa l'état ecclésiastique et se livra exclusivement aux sciences. Son penchant pour l'astronomie le fit connaître du célèbre Cassini dans lequel il trouva un maître, un protecteur et un ami. La traduction des *Tables astronomiques* d'Halley, qui parut en 1752, avec des augmentations qui les rendaient plus précieuses, fit connaître l'abbé Chappe à l'Europe savante. Le gouvernement employa ses talens en l'envoyant lever plusieurs plans dans le comté de Bitche, en Lorraine. Le jeune astronome s'acquitta de cette mission comme un homme qui est supérieur à son travail, c'est-à-dire qu'il fit plus qu'on ne lui avait demandé. Il rendit d'importans services à la géographie en déterminant la véritable position de plusieurs points mal connus jusqu'alors. Une place d'adjoint-astronome à l'académie des sciences récompensa ses services. Depuis ce moment, le goût de l'abbé Chappe pour l'astronomie se changea en une véritable passion. Le passage de Vénus sur le disque du soleil était attendu depuis plus d'un siècle ; c'était le 6 du mois de juin qu'il devait

avoir lieu. Tobolsk et l'île de Rodrigue furent désignés comme lieux d'observation. Pingré partit pour la dernière, et l'abbé Chappe fut envoyé à Tobolsk. Il fit ce voyage au milieu des dangers de toute espèce. Il pensa vingt fois être englouti dans des neiges profondes ; il eut à essuyer les piquures cruelles des insectes ailés ; mais il fut récompensé de son zèle astronomique par le succès de son observation. Le 6 juin fut un jour magnifique. L'abbé Chappe, auprès du gouverneur et de l'évêque de Tobolsk, et au milieu d'une garde nombreuse, put à son aise examiner, calculer et écrire. Pendant cette opération, les pauvres habitans, qui prenaient l'astronome pour un sorcier, s'étaient réfugiés dans les églises ou cachés dans leurs maisons, priant Dieu en attendant la fin du monde.

A peine de retour en France, ce savant infatigable s'élance jusqu'en Californie pour y observer un second passage de Vénus. Arrivé à Cadix, il s'aperçoit que la flotte s'armait lentement ; le temps pressait : il sollicite alors et obtient la permission de s'embarquer sur un petit brigantin, avec son monde et ses instrumens. *Plus il est léger, plus il ira vîte,* disait-il à ses amis, qui, sur le rivage, frémissaient de le voir franchir l'océan sur un bâtiment si frêle.

Ce ne fut que pour traverser l'Amérique qu'il fut obligé de suivre le pas lent des mules, pendant trois cent lieues, dans des chemins qui manquaient d'eau,

à travers des sauvages indomptés. Dans sa route près de Molino, un phénomène fixe ses regards; il voit clairement la vapeur de la foudre s'élever de la terre pour éclater vers le haut des nuages. Ce fut une source de remarques utiles.

Sur une mer également dangereuse par ses calmes et ses orages, il arriva en Californie, dévastée par une maladie contagieuse. Les officiers espagnols, auxquels le vice-roi du Mexique l'avait recommandé, l'engagent à s'éloigner; *Le temps presse*, leur répondit-il, *il ne s'agit pas de vivre, mais d'observer.* Personne n'osa l'abandonner; le ciel couronna son courage par une sérénité qui lui permit l'observation la plus complète.

Mais bientôt l'abbé Chappe fut atteint de la maladie épidémique, dont il eut peut-être guéri si, trop emporté par son zéle, une médecine dans l'estomac; il ne se fût appliqué à observer une éclipse de lune. Son goût pour l'astronomie lui coûta la vie; il expira le 1er août 1769, au milieu de ses compagnons fondant en larmes, souffrant encore le même mal, et incertains s'ils lui échapperaient. Cette fin ne dut ni effrayer ni surprendre l'abbé Chappe, il avait dit en quittant sa patrie et sa famille, *Si j'étais sûr de mourir le lendemain de mon observation, ce ne serait point un motif pour me détourner de ce voyage.*

Ses travaux ne furent pas perdus pour l'Europe savante; son ingénieur-géographe M. Pauly, qui avait partagé toutes ses fatigues, rapporta ses pa-

piers, et les remit à M. de Cassini, qui les publia en 1772, sous le titre de *Voyages en Californie*, 1 vol. in-4°. Un an avant son départ pour l'Amérique, l'abbé Chappe avait donné son *Voyage en Sibérie*, 3 vol. in-4° et atlas in-folio. Cet ouvrage, qui fut vivement critiqué dans le temps, et qui méritait à bien des égards les reproches qu'on lui faisait, n'est plus recherché aujourd'hui que pour la beauté de son exécution.

De L.

TOURNEFORT.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

TOURNEFORT.

Joseph Pitton de Tournefort, l'un des plus célèbres botanistes français, naquit à Aix en Provence, le 5 juin 1656, d'une famille noble. Il prit du goût pour les plantes dès sa première jeunesse, et fit au sortir du collége un grand nombre de voyages pour s'en procurer, parcourant non-seulement la Provence, mais encore le Dauphiné, le Languedoc et la Catalogne; et s'élevant jusqu'aux crêtes les plus escarpées des Alpes et des Pyrénées. Il fut attiré à Paris en 1683, par Fagon, premier médecin de Louis XIV, qui lui procura la place de professeur de botanique au Jardin des Plantes, et lui fouruit les moyens d'étendre ses voyages dans les divers états de l'Europe. Le roi l'envoya en 1700 en Turquie et dans le Levant, accompagné d'un peintre, et pourvu des moyens de faire tous les genres d'observations utiles à la science et à l'érudition. Peu de temps après être revenu à Paris, il mourut à l'âge de cinquante-qnatre ans, pour avoir été froissé par une voiture. La relation du voyage de Tournefort dans le Levant, dont le second volume ne fût publié qu'après sa mort, est un des plus précieux recueils de ce genre; elle réunit les détails les plus exacts de l'histoire naturelle aux observations les plus piquantes sur les mœurs, et aux remarques les plus savantes sur les antiquités; mais son principal titre à la gloire consiste dans ses ouvrages de

botanique, dont le plus considérable est intitulé *Institutiones rei herbariæ*, en 3 vol. in-4°. Il y dispose les plantes d'après une méthode qui a joui de la prééminence en Europe, pendant plus d'un demi-siècle, et jusqu'à l'époque où elle a été renversée par celle de Linnéus. La méthode de Tournefort fondée sur la figure et la composition de la corolle, et sur la nature et la position du fruit, est plus agréable, plus facile à appliquer, et tout aussi naturelle que celle de Linnéus. Si celle-ci l'a emportée sur elle, ce n'est point par son mérite intrinséque ; mais parce que Linnéus a employé une nomenclature plus commode, parcequ'il a donné à ses plantes des caractères plus précis, exprimés dans un langage mieux défini, et sur-tout parcequ'il a toujours eu soin d'insérer dans les nouvelles éditions de son livre, les plantes que l'on découvrait. Tournefort est le premier qui ait donné aux genres des plantes des caractères bien circonscrits, et les figures où il les a fait représenter les rendant extrêmement sensibles, ont beaucoup contribué au succès de son ouvrage et à répandre le goût de la botanique.

L'histoire de cette science, qui précéde son premier volume, est pleine d'érudition, et son *Traité de physique végétale* aussi bon qu'il était possible de le faire alors. On peut cependant reprocher à Tournefort de n'avoir jamais voulu adopter les sexes des plantes, démontrés par son contemporain Vaillant.

C. V.

PHILIDOR.

St. Aubin del.t *London direx.t*

NAPOLI

PHILIDOR.

André Philidor, né à Dreux, d'une famille de musiciens distingués, fut d'abord page de la musique sous Campra, et se soutint ensuite à Paris en donnant quelques leçons. Il parcourut en 1745 la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne. A son retour en France, il essaya de composer un opéra, qui fut refusé en 1757, par le directeur Rebel, sous prétexte qu'il ne voulait point introduire d'air dans les scènes. L'année suivante, Corbi, directeur de l'opéra comique, ayant appris que Philidor avait fait quelques airs pour *les Pélerins de la Mecque*, lui proposa d'entreprendre un ouvrage : on lui donna *Blaise le Savetier*, qui fut joué avec le plus grand succès sur le théâtre de la foire S.-Laurent. Depuis ce moment, Philidor contribua avec Monsigny à assurer le succès d'un genre agréable, l'opéra mêlé d'ariettes, nouvellement établi par MM. d'Auvergne et Duni, et ne cessa d'accroître sa réputation par des succès toujours mérités.

Il mourut à Londres en 1795, à l'âge de quatre-vingts ans.

Philidor est justement regardé comme un des meilleurs compositeurs français, et comme un des calculateurs les plus profonds du dix-huitième siècle : il doit cette double réputation à ses jolis opéras et à son *Analyse des Echecs*. Il parvint à un tel degré de force dans ce jeu savant, que ses rivaux

eux-mêmes le reconnurent pour leur maître; et placèrent au premier rang celui qui avait vaincu le fameux Légal, et triomphé de l'automate de Kempell. Comme musicien, Philidor a droit aux éloges des véritables connaisseurs, sa facture est riche et savante, son harmonie a beaucoup de force et d'expression, et son chant, naturel, pur et facile, est toujours bien approprié au sujet. Philidor est un des plus heureux imitateurs de la musique italienne, qu'il a souvent transportée dans ses opéras. Les beautés nouvelles qu'il répandit sur le drame d'*Ernelinde* lui ont fait beaucoup d'honneur; le chœur *Jurons sur ces glaives sanglans* est admirable; et l'air *Né dans un camp, parmi les armes*, est je crois le premier des airs dramatiques, des airs de caractère et d'expression tragique, qu'on ait chantés sur le théâtre de l'Opéra avant Gluck.

Philidor a donné au grand Opéra *Belisaire*, *Thémistocle* et *Persée*; mais c'est sur-tout le répertoire de l'Opéra-Comique qu'il a enrichi d'une foule de jolies pièces, parmi lesquelles on remarque *le Maréchal ferrant*, *Tom Jones*, *le Bûcheron*, *le Sorcier*, *Sancho Pança*, *les Femmes Vengées*, *le Soldat Magicien*, *Blaise le Savetier*, *le Quiproquo*, *l'Amitié au Village*, et *le Jardinier et son Seigneur*.

Ph. L. R.

MARC-ANTOINE.

Marc-Antoine del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

MARC-ANTOINE.

Marc-Antoine Raimondi, plus connu sous le nom de *Marc-Antoine*, l'un des premiers graveurs d'Italie, naquit à Bologne, vers la fin du quinzième siècle. On ne sait pas précisément en quelle année, mais d'après la date d'une de ses estampes, qu'il grava à l'âge de dix-neuf ans; on peut fixer l'époque de sa naissance à 1487 ou 1488. Contemporain de Raphaël, il travailla encore vingt ans après la mort de ce grand peintre, arrivée en 1520; mais Vasari, le seul qui ait donné des notions sur Marc-Antoine, ne désigne pas plus l'époque de sa mort que celle de sa naissance, et le nom du graveur qui lui apprit à manier le burin n'est pas connu.

Curieux de voyager pour se perfectionner dans son art, Marc-Antoine alla à Venise, où se rendaient de temps en temps des artistes étrangers. Il y vit par hasard exposées en vente plusieurs estampes de graveurs allemands, entre autres les trente-six pièces de la passion, gravées en bois par Albert Durer. Il fut si charmé de la correction du dessin et de la belle exécution de ces estampes, qu'il employa à les acheter tout l'argent qu'il avait apporté de Bologne, et entreprit sur-le-champ de les imiter au burin. Il y plaça même le chiffre d'Albert Durer, ce qui les fit passer pour des productions originales. On dit qu'Albert, irrité contre Marc-Antoine, se plaignit au sénat, qui défendit à ce

dernier d'employer à l'avenir dans ses ouvrages la marque d'Albert. Au reste l'arrêt du sénat fut éludé. Nombre de pièces imitées au burin, d'après les planches en bois d'Albert Durer, et accompagnées de son chiffre, trompèrent souvent les amateurs. De Venise, Marc-Antoine se rendit à Rome, où il connut Raphaël, dont les conseils lui furent d'un grand secours, et qui lui donna à graver plusieurs de ses dessins. Alors la réputation de Marc-Antoine se répandit de plus en plus : un grand nombre de jeunes gens, non-seulement de l'Italie mais encore de l'Allemagne, vinrent prendre ses leçons. On distingue parmi eux Marc de Ravenne, Augustin Vénitien, Julien Bonazone, Enea Vico, Nicolas Béatricet. Ils ont fait honneur au maître, mais aucun d'eux ne l'a égalé.

Jules Romain, avec lequel il était intimement lié, et d'après lequel il grava plusieurs pièces après la mort de Raphaël (car, du vivant de son maître, Jules s'y était constamment refusé, par délicatesse), avait composé des sujets très-licencieux, auxquels l'Aretin avait joint des vers obscènes, Marc-Antoine eut l'imprudence de les graver, et s'attira l'indignation du pape Clément VII. Il fut mis en prison, et aurait subi un châtiment plus rigoureux, si le cardinal Jules de Médicis, et Baccio Bandinelli, qui peignait alors pour le pape, n'eussent sollicité sa grace et obtenu sa liberté. Il commençait enfin à jouir d'une existence heureuse, lorsque les Espagnols ayant pris d'assaut et pillé Rome, en

1527, il fut dépouillé de tout ce qu'il possédait, et obligé de retourner à Bologne. Il y travailla jusqu'en 1539, selon la date d'une de ses pièces. Du reste on ignore ce qu'il devint.

Les estampes de Marc-Antoine, beaucoup moins finies que la plupart des gravures médiocres, sont néanmoins très-recherchées des amateurs, et d'un plus haut prix que les estampes les plus soigneusement exécutées. Le mérite des premières consiste dans le grandiose et la correction du trait, dans la justesse des caractères. Marc-Antoine paraît avoir ignoré le clair-obscur ainsi que les ressources de la variété et des travaux du burin; peut-être aussi a-t-il pensé que quel que fût l'effort de l'art, qui n'a d'autres moyens que le noir et le blanc, il lutterait vainement contre les effets du coloris: du moins plusieurs auteurs modernes l'ont tenté, sans recueillir d'autre fruit de leur système, que des productions lourdes, froides et peinées. Chaque art a ses limites, et le graveur le plus sage est celui qui se borne à rappeler la pensée de l'artiste; à mettre en évidence la pureté et l'élégance des formes; à saisir l'expression, indiquer largement les ombres, et sur-tout ménager les lumières.

L'œuvre de Marc-Antoine se monte à trois cent vingt pièces ou environ, dont cent soixante-quinze avec sa marque, cent quarante-six sans marque, et quatre-vingt-quatre douteuse. On joint ordinairement à son œuvre une centaine de planches gravées dans sa manière, soit dans son école, soit par ses

contemporains. La bibliothèque impériale possède l'œuvre de Marc-Antoine presque complet : recueil d'autant plus précieux, qu'il est fort difficile de se le procurer, par la rareté de certaines pièces.

L.

ALDE.

St. Aubin del.t

London direx.t

NAPOLI

ALDE.

Aldo Manuzio, chef de cette maison célèbre dans les fastes de l'imprimerie, naquit en 1446 ou 1447, à Bassano, petite ville située dans le duché de Sermonetta, assez près de Velletri et des Marais Pontins, et non à Rome comme l'ont crû quelques personnes. Manuzio vint au monde dans un temps où l'art typographique était encore au berceau, de sorte que cet art merveilleux et l'un des hommes qui ont le plus contribué à son perfectionnement, naquirent et se développèrent pendant les mêmes années.

Alde eut d'abord le malheur de tomber dans les mains d'un triste pédagogue, qui le fatigua inutilement en lui faisant apprendre la grammaire dans le *Doctrinale Alexandri de Villa Dei*, ouvrage inepte et obscur. Alde n'oublia point combien ce malheureux livre l'avait tourmenté; aussi l'un de ses premiers travaux littéraires fût la composition d'une grammaire latine, qu'il imprima d'abord en 1501 et qui a été plusieurs fois réimprimée depuis. Alde quitta ce maître ignare, et vint à Rome, où il se livra avec ardeur à l'étude des belles-lettres. En 1482, il abandonna Ferrare, serrée de près par l'armée vénitienne, et conçut avec le fameux Pic de la Mirandole, le projet de l'établissement d'une belle imprimerie. Venise lui parut le lieu convenable à son entreprise. Il s'y rendit en 1488,

un peu plutôt que ne le croit Orlandi, et débuta par le petit poëme de Musée grec et latin, sans date, mais indubitablement de 1494. Ses premiers essais n'annoncèrent pas tout son talent, on ne voyait point encore celui qui devait porter un jour l'art typographique à un si haut point de perfection. Le recueil des Traités de Grammaire de Théodorus, Appolonius et Herodianus fut beaucoup mieux imprimé; et depuis ce moment, chaque pas que fit Alde dans la carrière en fut un vers la perfection. De toutes ses entreprises, celle qui lui fait le plus d'honneur, est sans doute l'édition des Œuvres d'Aristote. Des difficultés sans nombre s'opposaient à l'impression de cet ouvrage; Alde les surmonta en conférant, réunissant et corrigeant les écrits du philosophe, non encore publiés en grec. Ce beau monument de l'art typographique, commencé en 1495 et terminé en 1498, fit alors regarder Alde Manuce comme le premier imprimeur, et comme un des savans les plus recommandables de son siècle.

Mais il lui était réservé de donner une nouvelle impulsion à l'imprimerie. Jusque-là on n'avait travaillé que pour les savans de profession : le format in-folio était le seul que l'on connût; Alde conçut l'idée de faire lire les auteurs de la bonne antiquité ailleurs que sur le pupitre. Il résolut de les publier in-8°. Pour y parvenir, il imagina d'abord un caractère dont on assure que l'écriture de Pétrarque lui donna la première idée, et qui

fut nommé *Aldino*. Ce caractère, moins beau sans doute, que les lettres rondes employées par Vindelin de Spire, Jenson etc., était bien supérieur au lourd gothique. En 1501 parut le *Virgile* imprimé de cette manière. Le prince des poètes latins fut bientôt suivi de tout ce que la littérature avait de meilleur, Démosthènes, Lucien, Dante, Horace, Petrarque, Juvénal, Lucain, Homère, Sophocle, et les épîtres familières de Cicéron furent successivement publiés dans le même format. Cette grande entreprise fit plus pour la réputation que pour la fortune de son auteur. Mais Alde aimait la gloire, et il fut assez récompensé par tous les témoignages d'estime et d'admiration que lui prodigua le monde savant.

Alde était infatigable. Les travaux de l'imprimerie ne l'empêchèrent pas de se livrer à ceux de l'érudition. Il faut avouer, cependant, qu'il ne se montrait point aussi supérieur dans cette dernière partie que dans la première. On accusa ses éditions grecques de manquer de correction, et ce n'était pas toujours sans fondement qu'on leur faisait ce reproche. Alde n'a pas toujours été assez difficile sur le choix des leçons à adopter, et il n'a pas toujours porté dans leur examen une critique assez sévère. Son goût était pur, et son style ne manquait ni d'élégance, ni de naturel, ni de force : on peut s'en convaincre en parcourant les préfaces et les notes qu'il a jointes à ses éditions grecques et latines, et à sa traduction latine de la grammaire

grecque de Lascaris qui parut en 1494. Il préparait et promettait un travail sur Oppien et sur Virgile, lorsque la mort le surprit en 1516, à Venise, dans un âge très-avancé, laissant après lui un fils, Paul Manuce, qui soutint l'honneur de sa réputation, et qui fut remplacé lui-même par son fils Alde le jeune, digne en tout de son père et de son aïeul.

Ph. L. R.

HUME.

Cochin del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

HUME.

David Hume, né à Edimbourg le 26 avril 1711, appartenait à une famille noble, mais peu fortunée. Il perdit son père dans son enfance, et fut élevé sous les yeux de sa mère, qui, jeune encore, et belle, négligea les avantages que pouvait lui présenter un second mariage, pour se vouer entièrement à l'éducation de ses enfans. Hume, doué d'une intelligence précoce, fit des progrès rapides, et contracta de bonne heure un goût si vif pour les lettres et pour la philosophie, qu'il lui devint bientôt impossible de se livrer à d'autres travaux. En vain les conseils de sa famille et le besoin de pourvoir à sa fortune l'engagèrent à essayer successivement la carrière du barreau et celle du commerce : un dégoût insurmontable rendit ses tentatives infructueuses, et le ramena à ses études chéries. Pour s'y livrer sans obstacle, il ne songea plus qu'à assurer son indépendance, en suppléant par une rigoureuse économie à la modicité de son revenu. Il vint en France, s'établit d'abord à Reims, puis à la Flèche, y vécut dans la retraite, se prescrivit un plan d'études assidues, variées et profondes, les suivit avec constance, et composa ses premiers ouvrages de philosophie. De retour dans sa patrie, il publia à Edimbourg, en 1738, un *Traité de la nature humaine.* Jamais production littéraire n'eut un plus triste sort : le livre, selon l'expression de Hume lui-même, fut

frappé de mort en sortant de la presse. Mécontent, mais non découragé, l'auteur préparait de nouveaux ouvrages, lorsque des emplois qu'il n'avait point recherchés le tirèrent de l'obscurité, et en améliorant sa fortune, contribuèrent à sa réputation. Après avoir été attaché au marquis d'Annandale, Hume accompagna à Venise et à Turin le général Sinclair. Il fut ensuite nommé à Londres bibliothécaire des avocats; place qui lui suggéra l'idée, et lui fournit les moyens d'écrire l'*Histoire d'Angleterre*. Envoyé à Paris en 1763, en qualité de secrétaire d'ambassade, il y resta trois ans, et après le départ de lord Hertford, reçut le titre et remplit les fonctions de chargé d'affaires. Enfin, en 1767, il fut nommé sous-secrétaire d'état. Après avoir occupé cette place pendant près d'un an, Hume renonça aux affaires publiques, et en 1769 il revint à Edimbourg, au sein de sa famille et de ses nombreux amis, jouir de l'aisance qu'il devait à ses travaux, et de la considération qu'il avait attachée à son nom par ses vertus et par ses talens. Il y est mort, en 1776, universellement regretté.

Hume a avoué naïvement que le desir de la gloire littéraire fut sa passion dominante. On peut remarquer que cette gloire, qu'il avait si bien méritée, et qui est aujourd'hui si solidement établie, ne vint que bien tard couronner ses travaux : il entrevit, pour ainsi dire, sa célébrité plutôt qu'il n'en jouit réellement. Son début avait été complètement malheureux : la publication de ses *Essais*

obtint quelque succès; mais celle du *Traité sur l'Entendement humain* fut à peine remarquée. Ses *Recherches sur les principes de la morale*, celle de ses productions qu'il estimait le plus, commencèrent à exciter l'attention. Je m'aperçus, dit-il, aux railleries que m'adressaient Warburton et son école, que mes ouvrages devenaient enfin le sujet des entretiens de la bonne compagnie. Il y a lieu de croire que le plaisir que lui causa cette découverte adoucit beaucoup à ses yeux la malignité des critiques. Il se fit la loi de n'y jamais répondre, et il l'observa fidèlement, même à l'époque la plus orageuse de sa carrière littéraire, à celle où parut le premier volume de son *Histoire d'Angleterre*. N'osant point d'abord entreprendre de conduire une narration historique à travers la longue période de dix-huit siècles, Hume avait commencé la sienne à l'avénement de la maison de *Stuart*. Indépendant de l'autorité, dédaignant les préjugés populaires, et n'ambitionnant ni les honneurs ni la fortune, il espérait qu'un plein succès serait le prix de ses nobles efforts pour faire enfin triompher la vérité des préventions de l'esprit de parti. Combien il fut trompé dans son attente ! Un cri universel de blâme et même d'indignation s'éleva contre lui. Anglais, Irlandais et Ecossais, whigs et torys, anglicans et non-conformistes, dévots et esprits-forts, patriotes et courtisans, unirent leur rage contre celui qui avait osé répandre une larme généreuse sur le sort de Charles Ier et de Strafford. Ce qu'il

y eut encore de plus fâcheux pour l'auteur, c'est que les transports de la fureur une fois calmés, son livre parut condamné à l'oubli. Il n'y avait pas d'homme un peu considérable par son rang ou par sa réputatiou littéraire qui en pût supporter la lecture ; le libraire en vendit à peine quarante-cinq exemplaires dans un an. Hume, découragé, allait quitter l'Angleterre pour venir s'établir en France : les apparences d'une guerre prochaine l'en empêchèrent ; il resta, et continua son ouvrage. Le second volume, publié en 1756, deux ans après le premier, fut mieux reçu, et contribua même à faire vendre son aîné. En 1759 parut l'*Histoire de la maison de Tudor*, et elle n'excita pas moins de clameurs que celle des deux premiers *Stuarts*. Le parti whig, qui distribuait alors les dignités, les richesses, et même la célébrité, ne pouvait pardonner à Hume d'avoir attribué à Elisabeth un pouvoir absolu, et de ne pas croire que la liberté constitutionnelle datât en Angleterre de plus d'un siècle. Enfin, en 1761, il donna au public la première partie de son *Histoire*, celle des *Plantagenets*, qui n'obtint, ce sont les termes de l'auteur lui-même, qu'un succès très-ordinaire.

On peut se consoler de ses revers dans une carrière où un si beau talent fut si long-temps méconnu. Au surplus, les suffrages unanimes de l'étranger dédommagèrent Hume de ceux qu'on lui refusait alors dans sa patrie. Avant que l'Angleterre eût abjuré ses injustes préventions envers cet homme illustre, la France et l'Europe entière le plaçaient déja au pre-

mier rang des historiens. Aujourd'hui l'on pense généralement qu'il n'en est aucun, sans excepter les anciens, qui réunisse à un plus haut degré toutes les qualités essentielles à cette classe d'écrivain, qui présente un intérêt plus soutenu, uni à une instruction plus solide. Ce fut, après l'exemple tracé par Voltaire, la première fois que la philosophie tint la plume de l'histoire; et Hume, sous plusieurs rapports, pourrait être regardé comme appartenant à l'école du grand maître dont l'ouvrage précéda le sien de quatorze ans. Sans doute, c'est par cette raison que Mabli a traité avec autant d'injustice que d'indécence le meilleur des historiens d'une nation qui en compte tant de bons. Poussé par le même esprit de haine, il n'a été ni plus juste ni plus poli envers Robertson, dont les ouvrages n'en sont pas moins entre les mains de tout le monde.

Ceux que Hume a composés sur la métaphysique, la morale, la politique et la littérature, lui assignent encore un rang très-distingué parmi les écrivains modernes. Il a répandu des lumières nouvelles sur presque tous les sujets qu'il a traités; et il sera toujours lu avec fruit par ceux qui veulent donner à leur esprit une culture un peu profonde. Comme philosophe, il appartient sans doute à l'école de Bacon et de Locke; mais il se distingue, parmi leurs disciples, par une aversion marquée pour tout ce qu'on nomme théories métaphysiques. Nul n'a combattu avec plus de vivacité et de succès ces méthodes *à priori*, ces principes abstraits, au moyen

desquels on prouve si facilement tout ce qu'on veut. Son éloignement pour les suppositions arbitraires, sa disposition à juger de la vérité par l'utilité, sa finesse à apercevoir les difficultés, et sa bonne foi à les avouer, le conduisirent souvent à un scepticisme relatif, de prudence plutôt que de système, qui consiste à se défier de sa raison et non à la récuser, et que la raison de chacun peut restreindre par le légitime emploi qu'elle fait de ses facultés.

A ses talens naturels, à des connaissances profondes, fruit d'une vaste lecture et d'une méditation habituelle, Hume joignit le rare assemblage des belles qualités qui concilient toujours à l'homme de lettres l'estime et la considération du public. Son caractère était doux, bienveillant et généreux; son humeur indulgente, égale et franche; son commerce facile, agréable et sûr. Il aimait la société, et y était très-aimable. Toujours indépendant dans ses opinions, mais toujours modéré dans ses passions et conséquent dans sa conduite, il abandonna ses ouvrages à la critique, et sut garantir sa personne des traits de la calomnie. Sa fin fut celle du sage. Attaqué d'une maladie lente, mais mortelle, il vit sans effroi le déclin de ses forces, et conserva jusque dans ses derniers momens son ardeur pour l'étude, sa sérénité habituelle, et même sa gaieté. Peu de jours avant de mourir, il disait à son médecin, « Je « m'en vais aussi vîte que mes ennemis, si j'en ai, « peuvent l'attendre, et aussi doucement que mes « meilleurs amis peuvent le desirer. » F.

PERRONET.

St Aubin del.t Landon direx.t

NAPOLI

PERRONET.

Jean-Rodolphe Perronet, né à Surênes, près Paris, le 8 octobre 1708, perdit, très-jeune encore, son père, ancien officier suisse au service de France, et développa de bonne heure ses heureuses dispositions pour les sciences et les arts.

Dès l'âge de quinze ans, il était fort avancé dans la géométrie. Il se proposait d'entrer dans le génie militaire, pour lequel il avait subi un examen honorable ; la médiocrité de sa fortune ne lui permit pas de suivre cette carrière, et il se détermina à étudier l'architecture. Il ne tarda pas à obtenir une place dans les bureaux de l'architecte de la ville de Paris. Ayant gagné, par son aptitude et ses talens, la confiance et l'amitié de son supérieur, il fut chargé des projets et de la conduite de plusieurs travaux publics assez importans. En 1745, appelé au corps des ponts et chaussés, il fut d'abord nommé inspecteur ; l'année suivante, ingénieur en chef. En 1747, il obtint le grade de premier ingénieur des ponts et chaussées, garde des plans et modèles, et le titre d'inspecteur-général et directeur de cette école. Ce fut alors que commença la réputation de cet homme célèbre. Comme directeur de l'école des ponts et chaussées, il donna tous ses soins à l'instruction et à l'avancement des élèves, qu'il chérissait comme ses enfans, et se plut à leur inspirer ces idées libérales qui élèvent l'ame et en-

noblissent l'étude des sciences. Perronet avait des parens pauvres, il fut leur soutien. Né sensible et obligeant, il conserva toujours cette bonté de cœur, cette aménité de caractère qui distinguent le vrai sage, et lui acquèrent des amis sincères. Ardent au travail, auquel il sacrifiait souvent les heures du sommeil, mais sobre et régulier dans sa conduite, il eut l'avantage de conserver jusqu'au terme de sa longue carrière toutes les forces de son esprit, et la faculté de s'occuper utilement pour son art. Perronet a vécu quatre-vingt-six ans. Seize ans avant sa mort, arrivée le 27 février 1794, les ingénieurs des ponts et chaussées firent exécuter son buste en marbre; ils lui en firent hommage, avec une inscription qui atteste leur reconnaissance et leur attachement. La faculté des arts de Londres a marqué le degré de considération dont Perronet jouit chez l'étranger, en plaçant son buste dans le lieu de ses séances, à côté de celui de Francklin.

La seule indication des grands ouvrages que Perronet a projetés et fait exécuter suffit pour donner une idée de ses connaissances physiques et mathématiques. Tels sont les ponts de Nogent-sur-Seine, de Château-Thierry, de Mantes; de Neuilli, dont le décintrement offrit un coup-d'œil admirable; de Saint-Maxence, remarquable par l'élégance de l'architecture et la hardiesse de la construction; celui de la Concorde à Paris, le projet de celui de Nemours, le canal de Bourgogne par Tonnerre, et le projet du canal de l'Yvette. L.

TABLE

de la dix-neuvième livraison.

Avis au Relieur.

Ce feuillet doit être supprimé, en faisant brocher ou relier le volume.

---

1. Epaminondas.
2. Fermat.
3. Aristippe.
4. S. Benoît.
5. Halley.
6. Du Cange.
7. Le Cardinal de Bernis.
8. Marguerite d'Anjou.
9. Le comte d'Estaing.
10. André comte Zamoyski.
11. Le président Hénault.
12. Baudouin comte de Flandres.
13. Mademoiselle de Montpensier.
14. Van Huysum.
15. Brunehaut.
16. Gibbon.
17. Shaftesbury.

18. Abailard.
19. Soufflot (Jacques-Germain).
20. Marie-Thérèse.
21. Métastase.
22. Piccini.
23. Chevert.
24. Héloïse
25. Théodose le Grand.
26. Marmontel.
27. Robert Walpole.
28. Michel Cervantes.
29. Goldsmith.
30. Chappe d'Auteroche.
31. Tournefort.
32. Philidor.
33. Marc-Antoine (graveur).
34. Alde.
35. Hume.
36. Perronet.

CÉSAR.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CÉSAR.

Fier d'une origine que l'on faisait remonter jusqu'aux dieux, et poussé par le sentiment de ses forces, Caïus-Julius-César aspira dès ses premières années à l'autorité à laquelle il parvint. Ambitieux au sortir de l'enfance, il ne sut cependant pas tellement cacher ses projets sous les apparences de la mollesse, qu'ils ne fussent pénétrés par Sylla. Sans pitié pour sa tendre jeunesse, le dictateur l'avait compris dans la proscription. Il accorda néanmoins sa grace aux instantes prières de ses amis ; mais en leur disant qu'ils sauvaient celui qui détruirait un jour leur parti, *et que cet enfant valait à lui seul plusieurs Marius.* Il disait aussi : « Méfiez-vous de cet enfant dont la ceinture lâche semble annoncer la mollesse ; il n'est « rien moins que ce qu'il paraît ». En effet, César, dans le temps même où sa vie était le plus en danger, avait constamment refusé de répudier sa femme Cornélie, fille de Cinna. Cette fermeté parut encore lorsqu'étant tombé au pouvoir de quelques pirates, il ne les traita jamais que comme ses esclaves ; qu'il doubla la rançon qu'ils lui avaient demandée, et que faisant usage sur-le-champ de sa liberté, qu'il venait de racheter, il les prit et leur fit subir le genre de mort dont il les avait menacés lorsqu'il était leur prisonnier. La mort de Sylla ouvrit la carrière à son ambition. Il acquit, dit

Salluste, une réputation éclatante par ses largesses, en protégeant ceux qui avaient recours à lui, en se montrant toujours prêt à pardonner. Occupé des intérêts des autres, il négligeait les siens, et jamais il ne manquait l'occasion d'obliger qui que ce pût être.

La mort de Julie sa tante, veuve de Marius, fut pour lui un moyen de ranimer une faction depuis long-temps comprimée. Il osa produire les images de Marius, et lorsque les fêtes somptueuses qu'il donna pendaut son édilité eurent disposé les esprits en sa faveur, il exposa au capitole les statues de Marius ornées de victoires et de trophées, défendit lui-même à la tribune cette action hardie, et força le sénat à garder le silence. L'année suivaute il disputa et ravit, pour ainsi dire la dignité de souverain pontife à deux personnages consulaires, et dans lo temps même où, à force debrigues et de largesses, il l'emportait sur eux, il employait dans le sénat toutes les ressources de son éloquence en faveur des complices de Catilina. L'adresse du discours que Salluste met dans sa bouche n'empêche point de reconnaître dans ses efforts en faveur des conjurés les liaisons secrètes qui l'unissaient à ces hommes couverts de crimes.

Le crédit dont il jouissait dans le peuple était le prix de profusions telles, que sans le cautionnement de Crassus, ses créanciers l'eussent empêché de partir lorsqu'il fut nommé préteur en Espagne. C'est dans cette province, qu'à la vue d'une statue

d'Alexandre, quelques années auparavant, César, alors questeur, avait versé des larmes, en pensant qu'il n'avait encore rien fait de mémorable à l'âge où ce prince avait déja conquis l'univers. A son retour, pouvant prétendre aux honneurs du triomphe, il y renonça sans hésiter, pour avoir la liberté d'entrer dans Rome afin d'y briguer le consulat.

César consul, se fortifia de l'alliance de Pompée auquel il donna sa fille en mariage, et sut encore accroître l'amour du peuple par de nouveaux partages des terres, qu'il ordonna en dépit de Caton et malgré le sénat, après avoir forcé son collègue Bibulus à une retraite absolue, qui laissa dans une seule main toute la puissance consulaire.

En sortant du consulat, César se fit donner le gouvernement de la Gaule. Ce fut alors qu'il déploya, les grandes qualités qui, du consentement de tous les siècles, l'ont fait mettre au premier rang entre les plus grands hommes de guerre. Intrépide au milieu du danger, toujours habile à saisir ses avantages, et prompt à réparer ses pertes, il savait animer ses troupes par son exemple, et se les attacher par ses largesses. Il employa neuf années à soumettre la Gaule et à dompter ces peuples féroces et belliqueux, si fortement attachés à leur liberté, et qui, sans cesse vaincus, faisaient sans cesse de nouveaux efforts pour se soustraire à un joug odieux. Cependant leur vainqueur suivait d'un œil attentif les mouvemens des factions qui

agitaient Rome, et profitait du temps où ses troupes étaient en quartier d'hiver pour se rapprocher de l'Italie.

La mort de Julie, fille de César et femme de Pompée, avait rompu le lien qui jusqu'alors avait uni deux hommes que tout concourait à rendre rivaux. La Gaule étant soumise et pacifiée, le sénat, dirigé par Pompée, après avoir rappelé deux des légions de César, rendit un décret qui lui enjoignait de licencier les troupes qu'il avait auprès de lui, et le déclarait ennemi de la république, dans le cas où il refuserait d'obéir. César, sûr de sa perte s'il se livrait sans défense entre les mains de ses ennemis, marcha vers l'Italie avec une seule légion. Il sembla balancer un instant sur les bords du Rubicon, qui faisait la limite de son gouvernement : « Le sort en est jeté », dit-il à ses amis. Il passa cette rivière, et la guerre civile fut déclarée.

Pompée, surpris sans défense par cet événement, qu'il aurait dû prévoir, abandonna Rome, et, suivi du sénat, se retira d abord à Brindes, puis s'y embarqua pour réunir dans la Grèce toutes les forces de son parti.

Cependant César, attentif à ménager l'opinion, renouvelait sans cesse des propositions d'accommodement ; il évitait avec soin la dévastation qui suit le passage des troupes, s'emparait des villes, joignait les garnisons à son armée, et laissait aux chefs la liberté d'aller rejoindre Pompée. Il ne s'é-

carta de cette modération que lorsqu'il se saisit du trésor public, malgré la courageuse opposition de Métellus. Ses lieutenans s'emparèrent de la Sicile et de la Sardaigne, si nécessaires pour la subsistance de Rome. Sûr de l'Italie, sans perdre de temps, César marcha vers l'Espagne, où les lieutenans de Pompée commandaient une armée nombreuse. L'avantage qu'ils parurent avoir d'abord sur lui ne servit qu'à augmenter la gloire de cette campagne, qui dans tous les temps a fait l'admiration des gens de guerre, et qui seule eût suffi pour assurer la réputation d'un général. Soigneux de ménager le sang des citoyens, César évita toujours d'en venir à une bataille ; par d'habiles manœuvres, il sut deux fois se rendre maître du camp ennemi, et donna la vie à toute cette armée, dont le sort était entre ses mains. En revenant à Rome, il prit Marseille, qui à son passage avait refusé de lui ouvrir ses portes, et borna sa vengeance à s'emparer du trésor de cette ville et de ses vaisseaux. Il avait été créé dictateur pendant son absence, à son retour il se fit nommer consul, rappela les exilés, et rétablit dans leurs droits les enfans des proscrits.

Pompée avait eu le temps de réunir ses partisans et ses forces ; César partit pour aller dans la Grèce disputer l'empire du monde à son rival. Nayant pu, faute de bâtimens, embarquer qu'une partie de ses troupes, l'autre fut long-temps retenue à Brindes par la flotte ennemie. Ce fut pour hâter son passage

que César, seul et déguisé, se hasarda dans une petite barque sur une mer orageuse. On a répété partout la manière dont il se découvrit au pilote découragé, en lui disant : « *Que crains-tu? tu portes César et sa fortune.* »

Ce fut l'an 704 de Rome, 48 ans avant J. C., que César remporta à Pharsale cette victoire si mémorable par la renommée des chefs et l'importance de ses suites. Pompée, vaincu, prit la fuite, et les restes de son parti se soumirent. César n'imita ni Marius, ni Sylla; il fut humain dans sa victoire, et contemplant avec douleur ce champ de bataille couvert de Romains, il s'écria : « Ils l'ont voulu ». Impatient de suivre Pompée, il passe l'Hellespont dans une barque, et tout cède à la terreur de son nom. A son arrivée à Alexandrie, on lui présente la tête de Pompée, et il verse des larmes sur le sort de son ennemi. Cléopatre le séduit par ses charmes : une nouvelle guerre l'expose à de nouveaux dangers, et fait encore briller ses talens. Vainqueur de l'Egypte, il s'arrache aux délices de cette cour, et n'a besoin que de paraître pour [illegible]uire Pharnace, roi de Pont, et soumettre [illegible]ie.

L'Afrique était la dernière retraite du parti de Pompée : César y vole, est vainqueur à Tapsus, et maître d'Utique après la mort de Caton, il se plaint de ce que celui-ci lui a envié la gloire de lui donner la vie. Scipion et Juba sont forcés de se tuer eux-mêmes, et la Numidie devient une pro-

vince romaine. César, de retour à Rome, y triomphe de la Gaule, de l'Egypte, de Pharnace et de Juba. Mais l'année suivante, il s'écarta de la modération qu'il avait montrée dans cette occasion, en triomphant du jeune Pompée, qui avait soulevé l'Espagne, et par-là il excita le mécontentement de ceux des Romains qui tenaient encore à la république.

Maître de Rome et de l'univers, César formait encore de vastes desseins; mais, ni l'éclat de ses grandes qualités, ni ses libéralités, ni sa générosité et sa clémence, ne purent lui concilier le cœur de ceux qu'il avait vaincus. Aveuglé par la prospérité, séduit par les flatteries outrées du sénat, le titre d'*imperator*, de dictateur perpétuel, le droit de porter une couronne de laurier, ne suffisaient point à ses desirs. Les tentatives qu'il fit pour obtenir la royauté réveillèrent dans les cœurs l'amour de la liberté. Cassius, le premier, forme le projet d'assassiner le tyran. Brutus, que les liaisons de sa mère avec César faisaient regarder comme le fils de ce dernier; Brutus, dont il avait conservé les jours à Pharsale avec un soin paternel, envie l'honneur d'être le chef de la conjuration, et César, percé de coups au milieu du sénat, tombe et meurt aux pieds de la statue de Pompée. Peu de jours après, ce même sénat décerne à César les honneurs divins, et distribue des gouvernemens et des graces à ses meurtriers.

Ce grand homme périt à l'âge de cinquante-six

ans, au moment où il se disposait à aller faire la guerre aux Parthes, et à venger la défaite de Crassus. Toujours actif, dès que son autorité avait été établie, il s'était occupé du soin de ramener l'ordre dans toutes les parties du gouvernement. La réforme la plus importante qu'on lui dut fut celle du calendrier romain, dans lequel il régnait alors une confusion extrême. D'après les calculs de Sosigènes, astronome d'Alexandrie, à l'année lunaire, César substitua l'année solaire de 365 jours, dont il fixa le commencement au 1er janvier, jour où les magistrats annuels entraient dans l'exercice de leurs charges: au lieu des mois intercalaires, il introduisit l'usage des années bissextiles de 366 jours, de quatre en quatre ans. Ce calendrier a été suivi jusqu'en 1582, où il fut réformé par le pape Grégoire XIII.

César avait autant d'éloquence que de talent pour la guerre, et ses Commentaires ne sont pas moins recommandables par la simplicité et la beauté du style, que par les leçons utiles qu'ils renferment sur l'art militaire.

M.

ASPASIE.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

ASPASIE.

Aspasie, née à Milet, sous le beau ciel de l'Ionie, fut célèbre de bonne heure par les graces de son esprit et les charmes de sa personne. Dans l'âge où l'on ne s'occupe qu'à plaire, Aspasie, sans mépriser ce soin, cultiva les heureuses dispositions que la nature lui avait données; elle sentit que les graces de l'esprit et de la figure attirent un amant, mais que le jugement et l'instruction peuvent seuls le fixer. Bientôt on la cita pour ses progrès dans la rhétorique, et sur-tout pour ses connaissances dans cette partie de la morale qui concerne le gouvernement.

Telle était Aspasie, lorque croyant Athènes le seul théâtre digne d'elle, elle y vint, suivie de jeunes beautés, ouvrir une école d'éloquence, et tenir une académie d'amour. Elle y fit des disciples et des conquêtes illustres. Elle enseigna la rhétorique à Socrate, elle inspira l'amour le plus vif à Périclès, et leur donna à tous deux des leçons de politique. C'est ce qu'on apprend de Platon, de Plutarque et d'Athénée.

Elle fut bientôt nécessaire au bonheur de Périclès; il lui consacrait tout le temps qu'il pouvait dérober aux soins du gouvernement; enfin il résolut d'unir sa destinée à celle d'Aspasie; et pour l'élever au rang de son épouse, il se sépara d'une femme pour laquelle il avait de l'éloignement, et dont il n'était point aimé.

Dans la maison du plus éloquent, du plus magnifique des Athéniens, auprès de la femme la plus instruite, la plus spirituelle et la plus aimable de la Grèce, on vit se rassembler tout ce qu'Athènes renfermait de personnages distingués. Socrate, Alcibiade, les gens de lettres et les artistes les plus renommés, environnèrent cette Aspasie, qui parlait à tous leur langue, et qui s'attirait les regards de tous.

Sa beauté, ses talens, sa fortune, irritèrent l'envie; les poètes comiques se déchaînèrent contre elle; on ne se borna pas à la critiquer, on l'accusa d'avoir outragé la religion par ses discours et les mœurs par sa conduite. Elle plaida sa cause elle-même, et les larmes de son époux la dérobèrent à peine à la sévérité des juges.

Aspasie méritait bien tout ce que Périclès fit pour elle. On assure que dans l'administration de la république, et dans la politique extérieure il se dirigeait souvent par ses conseils; souvent il la consultait sur le mérite de ses harangues; il les corrigeait d'après ses observations; et les beautés que la Grèce applaudissait dans les discours de Périclès étaient souvent dues à l'éloquence d'Aspasie.

L'année de la mort de cette femme célèbre est inconnue. On croit qu'après celle de son mari elle épousa un certain Lysiclès, qu'elle éleva par son crédit et par son éloquence aux premières dignités de l'état. Il eût été plus honorable pour elle de descendre au tombeau la veuve de Périclès.

Ph. L. R.

ROTROU.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

ROTROU.

Jean Rotrou, né à Dreux en 1609, est un des poètes dont les mœurs ont le plus honoré les talens. Rotrou fut le disciple de Hardi. On a dit, sans aucun fondement, que Corneille avait été le sien. Tout ce que fit Rotrou, jusqu'au moment où parurent *le Cid*, *Horace* et *Cinna*, n'était que de faibles imitations du théâtre espagnol et de mauvaises copies des auteurs latins; mais lorsqu'il eut entendu les chefs-d'œuvre de Corneille, il conçut une idée plus juste de l'action théâtrale, et apprit à mettre en usage les ressorts du pathétique. On s'aperçoit déja de ses progrès dans Iphigénie en Tauride, qu'il fit jouer en 1640, et dans laquelle on trouve des scènes presque entières que Racine seul pouvait faire oublier. Mais c'est sur-tout par son *Venceslas*, sujet plus tragique peut-être que tous ceux de Corneille, que Rotrou acquit la gloire, non pas de l'égaler, mais d'en approcher de plus près qu'aucun poète de son temps.

Si Rotrou eut le bon esprit d'imiter Corneille, il eut le mérite de rendre au génie de ce grand homme l'hommage qui lui était dû; dans sa tragédie de *S. Genet*, il trouva moyen de le louer en plein théâtre d'une manière très-ingénieuse. Quelque temps auparavant, le cardinal de Richelieu, qui lui faisait une pension de six cents livres, n'avait jamais pu le porter à se joindre à la foule

de *nains* qu'il avait ligués contre *le Cid* du grand Corneille.

Mais ce qui est encore au-dessus de ces nobles sentimens, c'est le trait sublime qui couronne la vie de Rotrou, et qui place ce poète au rang des héros citoyens.

Rotrou ne demeurait pas à Paris, et c'est pour cela qu'il ne fut pas du nombre de ceux dont se forma l'académie; il remplissait à Dreux, sa patrie, la charge de lieutenant-criminel et civil. En 1650, Dreux fut affligé d'une maladie épidémique, dont il mourait vingt-cinq à trente personnes par jour. Le maire de la ville était mort, le frère de Rotrou lui écrivit pour le prier de mettre sa vie en sûreté, et de quitter le séjour de Dreux. Rotrou répondit à son frère, que sa conscience ne lui permettait pas de suivre ce conseil, qu'il était le seul qui pût veiller aux besoins de la ville. Il terminait sa lettre par ces mots : « Ce n'est pas que le péril ne soit fort grand, « puisqu'au moment où je vous écris, les cloches « sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est « morte aujourd'hui : ce sera pour moi quand il « plaira à Dieu ». Peu de jours après il se sentit frappé de la maladie, et il en mourut.

Quant au mérite littéraire, Rotrou fut ce que pouvait être dans ce temps-là un homme de talent sans beaucoup de génie. Sa fécondité fut prodigieuse. Il a laissé quarante tragédies ou comédies. Son théâtre complet est très-rare aujourd'hui.

Ph. L. R.

EPICURE.

Landon direx.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

ÉPICURE.

Epicure, l'un des plus grands philosophes de son siècle, et on peut ajouter de l'antiquité, était Athénien, du bourg de Gargetium, dans la tribu d'Egée. Sa famille étoit tombée dans la misère. Son père, Néoclès, était maître d'école; et sa mère, Cherestrata, si l'on en croit Denys d'Halicarnasse cité par Diogène-Laërce, allait dans les maisons faire des lustrations et chasser les spectres.

Epicure, né le 7, ou selon d'autres le 20, du mois de gamélion, la 3e année de la 109e olympiade, passa son enfance dans l'île de Samos. Il écrit lui-même qu'il avait quatorze ans lorsqu'il commença à s'attacher à l'étude de la philosophie. Apollodore, un de ses sectateurs, assure, dans le premier livre de la vie d'Epicure, que ce philosophe s'appliqua à cette connaissance universelle des choses, par le mépris que lui donna l'ignorance d'un grammairien qui ne lui put jamais donner aucun éclaircissement sur tout ce qu'Hésiode avait dit du chaos.

Epicure avait trente-six à trente-sept ans lorsqu'il vint se fixer à Athènes. Il avait voyagé jusqu'alors, étudiant les hommes dans les différens pays, méditant sur les principes de la morale, et sur-tout sur les moyens de les enseigner à la jeunesse, trop souvent rebutée de la manière austère dont on les lui présente. Tous les philosophes de

son temps semblaient avoir conspiré contre les plaisirs des sens et contre la volupté. Epicure en prit la défense, et la jeunesse d'Athènes vint en foule à ses leçons.

Si la manière dont Epicure présentait la morale charmait ses auditeurs, le lieu où il enseignait la philosophie enchantait leurs regards : c'était dans un jardin charmant, orné de tout ce qui peut flatter les sens, que le philosophe, assis au milieu de ses disciples sur des gazons délicieux, ou se promenant sous des ombrages embaumés, leur inspirait l'enthousiasme de la vertu, la tempérance, la frugalité, l'amour du bien public, la fermeté de l'ame et le mépris de la vie.

Epicure redoutant les embarras du mariage vécut dans le célibat. Il s'occupa à étudier, à écrire et à enseigner. Il avait composé plus de trois cents traités différens, tous remarquables par leur profondeur et leur clarté : il ne nous en reste aucun. Epicure fut chéri des grands, et admiré de ses rivaux. Il comptait au nombre de ses disciples les Athéniens les plus distingués par leur mérite et par leur naissance, et plusieurs femmes célèbres, Léontine, maîtresse de Métrodore, Thémiste, Philénide, Nécidie.

Des stoïciens forcenés l'accablèrent d'injures; il leur abandonna sa personne et défendit ses dogmes. Il détruisit sa santé à force de travailler. Dans les derniers temps de sa vie il fut attaqué d'une maladie cruelle, et il ne pouvait souffrir ni feu ni lumière

mais le spectacle de sa vie passée, ainsi qu'il l'écrivait à ses amis, suspendait quelquefois ses douleurs. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il fit appeler ses disciples, leur légua ses jardins ; il assura l'état de plusieurs enfans sans fortune dont il s'était rendu tuteur, il affranchit ses esclaves, ordonna ses funérailles, et mourut à soixante-douze ans, la seconde année de la 127e olympiade.

Si la philosophie d'Epicure a trouvé de nombreux détracteurs dans l'antiquité et chez les peuples modernes, c'est qu'on a souvent attribué au philosophe athénien les principes de quelques-uns de ses disciples, et qu'on a confondu généralement les Epicuriens rigides avec les Epicuriens relâchés. La différence qu'il y avait entre eux était grande. Ces derniers expliquaient fort mal les sentimens d'Epicure. Sous prétexte que ce philosophe faisait consister le souverain bien dans la volupté, ces faux Epicuriens, au lieu de prendre la volupté dans le sens de leur maître, pour le plaisir que donne la pratique de la vertu, la prenaient, au contraire, pour les infâmes plaisirs de la débauche. Les véritables Epicuriens appelaient ces indignes sectateurs, les sophistes de leur doctrine. Parmi ces sophistes, Catius, dont parlent Ciceron, Horace et Quintillien, tient le premier rang.

Epicure divisait la philosophie en canonique ou dialectique, en physique et en morale. Il reconnaissait un être immortel, inaltérable, et parfaitement heureux, puisqu'il n'agit sur rien et rien sur

lui ; mais par la raison que son existence ne peut être altérée, il la regardait comme une existence stérile. Ce philosophe avait renouvelé le système des atomes de Démocrite ; il soutenait que l'ame est composée d'atomes, et mortelle. Epicure enseigna la sagesse sous le nom séduisant de volupté ; il eut soin d'expliquer ce mot de manière à éloigner toute interprétation odieuse, et déclara hautement qu'on ne peut vivre agréablement à moins qu'on ne vive avec sagesse, honnêteté et justice, et qu'on ne peut vivre ainsi sans vivre agréablement. Que ne renferme point un tel principe?

La philosophie épicurienne fut professée sans interruption depuis son institution jusqu'au temps d'Auguste ; elle fit dans Rome les plus grands progrès ; la secte y fut composée de la plupart des gens de lettres et des hommes d'état. Lucrèce chanta l'épicuréisme, Celse le professa sous Adrien, Pline le naturaliste sous Vespasien ; les noms de Lucien et de Diogène-Laërce sont encore célèbres parmi les Epicuriens.

Ph. L. R.

WINSLOW.

Cochin fils del.t *Landon direct*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

WINSLOW.

Jacques-Benigne Winslow, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, de l'académie des sciences, etc., naquit en 1669, à Odenzée, ville de Danemarck, d'une famille noble. Son père, ministre luthérien, le destinait à sa profession, qui avait été celle de ses ancêtres; il prit un soin particulier de son éducation, et l'initia, dès son jeune âge à l'étude de la théologie luthérienne. Winslow s'y livrait avec ardeur, lorsqu'un de ses amis de l'enfance, ayant commencé d'étudier la médecine, lui parla de cette science avec tant d'enthousiasme, qu'il se laissa entraîner à une leçon d'anatomie; dès-lors il sentit pour cette étude un penchant que rien ne put modérer: c'est ainsi qu'une circonstance imprévue nous révèle souvent notre talent naturel. Un semblable penchant fit abandonner à l'illustre Boerhaave la théologie pour la médecine.

Winslow suivit d'abord les leçons du fameux Borrichius; mais ayant été nommé pensionnaire du roi de Danemarck pour aller s'instruire dans les universités les plus célèbres de l'Europe, il se rendit en Hollande, où il passa une année entière dans la société intime de Ruysch, dont les injections fines et délicates ont fait dire à Fontenelle ce mot ingénieux, « que ses momies prolongeaient la « vie, au lieu que celles des Egyptiens prolon- « geaient la mort. »

Winslow vint ensuite à Paris, où professait alors le célèbre Duvernay : il suivit avec zèle ses leçons éloquentes, s'en fit bientôt remarquer, devint son ami, et mérita d'être son successeur.

Le hasard avait déterminé la vocation de Winslow pour l'anatomie ; un événement singulier le fit changer de religion. Le séjour de Paris et le commerce des sciences ne lui avaient pas encore fait perdre le goût des discussions théologiques : pour se tenir en haleine, il argumentait souvent avec un luthérien son compatriote, et en homme passionné pour cet exercice, il se chargeait tour-à-tour de l'attaque et de la défense. Ayant trouvé, en cherchant des livres de physique, le fameux traité de *l'Exposition de la Doctrine de l'Eglise*, par Bossuet, il le parcourut pour y puiser des objections embarrasantes pour son adversaire ; mais bientôt ces mêmes objections lui parurent si solides et si difficiles à réfuter, qu'il se sentit ébranlé dans ses opinions, et qu'il crut devoir communiquer l'état de son ame à Bossuet. Ce savant et éloquent prélat l'accueillit avec transport, acheva de le convaincre, lui fit faire abjuration en 1699, et lui donna ses noms de baptême.

Ce changement de religion priva Winslow de l'amitié de sa famille et des secours de sa patrie. Dans cette situation critique, il délibéra s'il n'irait point à Florence, où son grand-oncle Sténon avait laissé une grande réputation ; mais retenu à Paris par Bossuet, il se présenta à la faculté de

médecine : il touchait à la fin de sa licence, lorsque la mort de son protecteur le laissa dans l'impossibilité d'acquitter les frais nécessaires pour son admission ; mais la faculté s'empressa de le recevoir dans son sein ; et lorsque, douze ans après, il offrit de se libérer, elle déclara qu'elle était assez payée par l'illustration qu'il donnait à ses écoles.

Reçu à l'académie des sciences en 1707, il ne laissa passer aucune année sans donner quelques mémoires sur les questions les plus difficiles de l'anatomie. C'est lui qui le premier fit sentir les dangers des habillemens serrés et des corps à baleines, et il a préparé au philosophe de Genève les armes dont il s'est servi depuis pour triompher d'un usage aussi funeste à la santé.

Les découvertes des anatomistes étaient éparses dans des milliers de volumes, ou perdues dans des détails étrangers à l'art : Winslow essaya de les rassembler, de les joindre à ses propres travaux, et de les présenter avec clarté, méthode et précision ; c'est ce qu'il a exécuté avec le plus brillant succès dans son *Exposition anatomique du corps humain*, qui renferme plusieurs traités, entre autres celui de *Myologie*, qu'on regardera toujours comme de vrais chefs-d'œuvre.

Cet ouvrage, traduit dans toutes les langues, fut suivi de la fameuse dissertation sur *l'Incertitude des signes de la mort*, qui excita vivement l'attention publique. Elle renferme peut-être des assertions exagérées, mais on est disposé à les pardonner à

l'auteur, lorsqu'on sait que dans sa jeunesse il avait été enseveli deux fois comme mort.

La faculté ayant fait reconstruire son amphithéâtre, voulut que Winslow fut le premier qui en consacrât de nouveau l'utilité par ses doctes leçons.

Winslow eut des mœurs austères, conserva toute sa vie une piété très-ardente, et porta très-loin le scrupule sur le choix de ses expressions, dans la crainte d'offenser l'oreille chaste de ses jeunes élèves.

Il mourut à Paris en 1760 à l'âge de quatre-vingt-onze ans, laissant peu de richesses, mais un grand nom. Sa veuve, son fils et sa fille lui érigèrent un tombeau dans l'église S.-Benoît, y placèrent une épitaphe latine, qu'on y lisait avant la révolution, et la faculté décréta que son buste serait placé au milieu de l'amphithéâtre de ses écoles.

On a observé que ce savant, si profond dans la science de l'organisation de l'homme, était timide, irrésolu, sans opinion, dans l'exercice de la médecine. C'est donc essentiellement comme anatomiste qu'il a rendu d'immenses services, et il sera toujours considéré comme un savant profond, exact dans ses observations, fidèle dans les détails, d'une extrême patience, et réunissant à tant de qualités la plus sévère probité et le désintéressement le plus noble.

E. J. B.

SOLIMAN II.

Landon direx.t

NAPOLI

SOLIMAN II.

Soliman II, surnommé *Canuni*, ou le législateur, par ses sujets, et le magnifique par les chrétiens, était fils unique de Sélim Ier, et lui succéda en 1520. François Ier régnait alors en France, Léon X occupait le trône de S. Pierre, et Charles-Quint venait d'être élu empereur d'Allemagne. Par ses talens et ses qualités, Soliman était digne d'être le contemporain de ces grands princes, et le rival du dernier. Sa première action en montant sur le trône fut de faire restituer tout ce que son père ou ses officiers avaient enlevé injustement. La même année, le gouverneur de Syrie, qui s'était révolté, fut défait par les lieutenans du nouveau sultan, et leur victoire assura son autorité dans l'orient. L'année suivante, pour venger le droit des gens violé dans la personne de ses ambassadeurs, Soliman s'avança lui-même en Hongrie, et s'empara de Belgrade.

Il fit faire, en 1522, le siège de Rhodes par son grand-visir. Quelque temps après, instruit du peu de succès de ses troupes, il s'y rendit en personne, et faisant usage à propos de la fermeté et de la clémence, il releva le courage abattu des janissaires. Il songeait cependant à lever le siège, lorsqu'après la plus belle résistance, le grand-maître Villiers de l'Isle-Adam se vit contraint de se rendre. Soliman lui accorda une capitulation honorable, et l'observa avec exactitude ; il fit au grand-maître l'accueil le

plus distingué, chercha à le consoler, et même à l'attirer à son service, et porta les égards, en parcourant sa nouvelle conquête, jusqu'à entrer dans le palais de l'Isle-Adam, et lui faire une visite, chose inouie de la part d'un sultan, sur-tout à l'égard d'un chrétien et d'un ennemi vaincu. Soliman donna au grand-maître le nom de *père*, et dit, en le quittant : « Ce n'est point sans quelque peine que j'o-« blige ce chrétien, à son âge, à sortir de sa maison. »

Le sultan rentra en Hongrie en 1525, avant qu'on eût aucun soupçon de son projet, et profitant des imprudences des Hongrois, il remporta, en 1526, la célèbre victoire de Mohacz. Le roi Louis II y périt avec presque toute son armée. Soliman déplora le sort de ce jeune monarque. « Je n'étais pas venu, dit-il, pour le dépouiller de « son royaume, mais pour me venger des injures « que j'avais reçues ». La prise de Bude, et la conquête de tout le pays situé entre la Rahab et la Teysse, furent la suite de cette victoire.

Jean Zapolsky, vaivode de Transylvanie, se fit élire roi de Hongrie; mais le frère de Charles-Quint, Ferdinand, nouvellement élu roi des Romains, lui disputa la couronne. Jean, vaincu, implora le secours de Soliman, qui partit de Constantinople en 1529, reprit Bude, dont les Autrichiens s'étaient emparés, et vint mettre le siège devant la ville de Vienne. Les pertes qu'il y essuya et le mauvais temps l'obligèrent à le lever. Il rendit la Hongrie au roi Jean Zapolski, qui consentit à la tenir de

lui à titre de vassal, et lui recommanda la clémence, comme le moyen le plus sûr d'affermir son autorité. Le sultan avait reçu la même année l'hommage du prince de Moldavie.

Dans le dessein d'étendre son empire du côté de l'orient, Soliman marcha contre la Perse avec une armée, en 1534. Il prit sans résistance Tauris et la ville de Bagdad, où il se fit couronner roi de Perse. A son retour à Constantinople, voulant faire périr son grand-visir Ibrahim, auquel il avait donné sa sœur en mariage, et qu'il avait aimé au point de lui avoir juré qu'il ne serait point mis à mort tant que lui Soliman serait en vie, il consulta le mufti, qui décida que le sommeil étant une mort anticipée, sa hautesse, sans violer son serment, pouvait ordonner qu'on égorgeât Ibrahim lorsqu'elle serait endormie. Ce visir fut la victime des intrigues de la fameuse Roxelane, née en Italie, qui avait séduit le sultan par sa beauté, et lui avait donné quatre fils.

En 1536, l'eunuque Soliman, gouverneur d'Egypte, s'empara, au nom de son maître, du royaume d'Aden et de l'Yemen. Cependant Soliman recevait les soumissions de la Géorgie et de l'Albanie, faisait la conquête de la Bosnie, et menaçait l'Italie. Chereddin-Barberousse lui faisait hommage du royaume d'Alger, et préférait le titre de son amiral à celui de roi.

La veuve de Jean Zapolski, assiégée dans Bude, en 1540, par l'armée de Ferdinand, réclama les secours du sultan, celui-ci part à la tête de son

armée, délivre Bude, s'en empare pour lui-même, et sous le prétexte que la reine et son fils sont trop faibles pour soutenir le poids des affaires, il les dépouille de leur autorité, et réduit la Hongrie à n'être plus qu'une province de l'empire ottoman.

En 1542, François Ier fit alliance avec Soliman, qui envoya Barberousse à Toulon. Pour lui, il entra en Hongrie pour la sixième fois, et prit Albe royale. Il fit la paix avec l'Autriche en 1547, marcha contre la Perse, s'empara des trésors du shah, et fit la conquête de la Géorgie. Trois ans après, les Allemands ayant rompu la trève, le sultan envoya en Hongrie une armée qui s'empara du Bannat de Temeswar.

Les vœux de Roxelane furent comblés en 1553. Soliman l'affranchit, l'épousa publiquement, et lui sacrifia Mustapha, qu'il avait eu d'une autre sultane, et qu'elle était enfin parvenue à lui rendre suspect. Le sultan feignit une expédition contre la Perse, manda le jeune prince, qui s'empressa d'obéir. A peine entré dans la tente de son père, il se vit assailli par les muets destinés à l'étrangler. Quoique sans armes, il se défendit avec vigueur, et les muets se ralentissaient, lorsque Soliman entrouvrit un rideau, et par ses regards furieux ranima les muets, qui vinrent enfin à bout de leur victime. Roxelane exigea encore la mort du fils de Mustapha, et l'obtint.

Soliman conquit une partie de la Perse, et fit la paix avec cette puissance. A son retour, en 1555,

FRA-PAOLO.

C. del.t

London direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

FRA-PAOLO SARPI.

Ce moine citoyen, l'un des hommes illustres dont Venise a le plus de raison de se glorifier, naquit dans cette ville en 1552. Doué d'une mémoire prodigieuse, d'un jugement exquis, profond dans presque toutes les sciences, il prit l'habit de servite en 1566, et consacra ses talens à la défense des droits de sa patrie. Depuis un demi-siècle, les opinions de Luther avaient retrempé quelques esprits faibles, et donné une nouvelle énergie à ceux qui souffraient avec peine les prétentions de la cour de Rome; Fra-Paolo, philosophe éclairé, en soutenant le parti des Vénitiens contre le Pape, dans le différend qui s'éleva au sujet des immunités ecclésiastiques, combattit avec force l'ambition du chef de l'église, couvrit de ridicules les excommunications, et vengea, dans un ouvrage aussi bien pensé que bien écrit, les droits des souverains des foudres du Vatican. Le pape voulut le combattre avec des armes qu'il ne redoutait guère, il l'excommunia. Quelque temps après, en 1607, on le fit attaquer d'une manière plus dangereuse; cinq assassins le frappèrent de quinze coups de stylets; il guérit de ses blessures. Le sénat et la république lui montrèrent dans cette occasion tout l'intérêt qu'ils prenaient à sa vie, le bulletin de sa santé fut annoncé journellement au sénat; on promit des récompenses à ceux qui indiqueraient ses assassins. Après sa guérison, on lui permit de se

faire accompagner par des gens armés, et l'on créa chevalier le médecin qui l'avait soigné.

Depuis cet accident, Fra-Paolo vécut presque toujours dans la retraite. Il s'occupa alors de son immortelle histoire du concile de Trente, qui parut à Londres, pour la première fois, en 1619, et qui depuis a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. Pour le style, l'ordonnance des matières, la justesse et la profondeur des réflexions, on peut regarder cet ouvrage comme le plus excellent morceau d'histoire qui soit sorti d'Italie.

Fra-Paolo mourut couvert de gloire, le 14 janvier 1623, à l'âge de soixante-onze ans.

Le P. Courayer, qui a traduit en français l'histoire du concile de Trente, et qui a écrit la vie de Fra-Paolo, s'exprime ainsi sur cet homme célèbre. « Il observait de la religion romaine tout ce qu'il pouvait pratiquer sans blesser sa conscience; ennemi des persécutions et des schismes, il desirait la réformation des papes, et non leur destruction; enfin, il était catholique en gros, et protestant en détail.

Parmi les autres ouvrages de Fra-Paolo, les Italiens estiment sur-tout un *Traité du Prince*, qui renferme des principes un peu machiavéliques : principes d'après lesquels les états faibles se règlent quelquefois, mais que les grands empires repoussent comme indignes de leur puissance et de leur honneur.

Ph. L. R.

il envoya Dragut avec sa flotte au secours de Henri II, donna un code de lois, et fit construire la superbe mosquée qui porte son nom. Roxelane mourut après avoir obtenu la grace de Bajazeth, l'un de ses fils, qui prétendait à l'empire, au préjudice de Sélim, son frère aîné, auquel Soliman le destinait.

La discorde éclata de nouveau en, 1557, entre Sélim et Bajazeth. Ce dernier, vaincu, se réfugia en Perse avec trois de ses fils. Le roi de Perse, dont il excita la jalousie, le fit arrêter, et Soliman, envoya, du consentement du roi, des bachas qui étranglèrent Bajazeth et ses fils. Un quatrième, encore enfant, qui était resté en Turquie, subit le même sort.

Dragut et le roi d'Alger firent, en 1565, le siége de Malte ; la valeur du grand-maître Jean de la Valette les obligea de le lever, après que Dragut y eut perdu la vie.

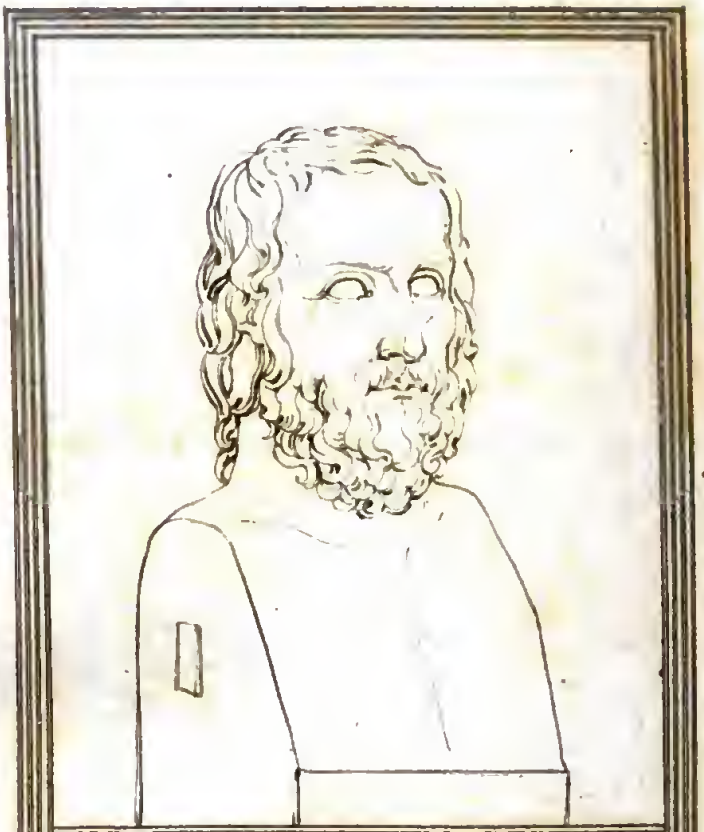
Soliman partit lui-même, en 1566, pour se mettre à la tête de son armée de Hongrie, fit le siége de Sigeth, et mourut devant cette place. Son visir cacha sa mort, et la ville fut emportée d'assaut. Soliman mourut âgé de 66 ou 76 ans, il en avait regné 46. Sélim II, le seul de ses fils qui lui survécût, lui succéda.

Soliman est le plus grand de tous les empereurs ottomans, et par son alliance avec la France, le premier qui soit entré dans le système politique de l'Europe ; il est celui qui, par ses armes ou celles

de ses généraux, a le plus étendu la puissance des Turcs en Europe et en Asie. Sous son règne leur gloire parvint à son plus haut point ; mais elle déclina sous ses successeurs, qui ne parurent plus que rarement à la tête de leurs armées, et la fortune constante qui avait jusqu'alors accompagné les Ottomans dans toutes leurs expéditions finit avec lui. Magnifique, ambitieux, toujours en activité, il n'y a pas une année de son règne qui ne soit marquée par quelque action d'éclat. Scrupuleux observateur de sa religion, moins débauché que ses prédécesseurs, il fut aussi plus instruit. Il cultivait les mathématiques, et faisait de la lecture de l'histoire une de ses principales occupations. Enfin, disent les autenrs de la grande histoire universelle, il ne lui manqua presque aucune des qualités qui font les grands princes.

Soliman fut plus exact à tenir sa parole qu'aucun de ses prédécesseurs. Sa conduite à l'égard de son visir, de la veuve et du fils de Jean Zapolski, et dans plusieurs autres circonstances, peut donner une idée de la bonne foi des sultans qui ont régné avant lui, comme le meurtre de ses fils fait voir que chez lui tous les sentimens cédaient au desir de conserver son autorité.

M.



HÉSIODE.

NAPOLI

Landon direx.t

HÉSIODE.

On sait qu'Hésiode, poète grec célèbre, naquit à Cumes dans l'Eolide, et qu'il fut élevé à Ascra, petite ville de la Beotie; mais on ignore le temps où il a vécu. Les uns le font plus ancien qu'Homère, les autres son contemporain; quelques savans enfin, prétendent qu'il vécut long-temps après lui. Ces derniers fondent leur opinion sur ce qu'on remarque dans Hésiode beaucoup d'imitations d'Homère, et sur un passage de Porphyre, qui assure positivement que ce poète vécut cent ans après le chantre d'Achille. Cette opinion paraît la plus vraisemblable.

Les particularités de la vie d'Hésiode sont assez incertaines, et c'est par cette raison sans doute qu'on y a mêlé du merveilleux. On a prétendu qu'il n'avait d'autre emploi que de mener paître les troupeaux de son père sur le mont Hélicon, et que c'est dans cette vie simple et champêtre qu'il devint poète par une faveur particulière des muses. Nous nous dispenserons de rapporter les autres fables que l'on a débitées sur le vieillard d'Ascra, qui n'est connu que par le peu de poésies qui nous sont restées de lui, toutes en vers hexamètres, les *Ouvrages et les Jours*, le *Bouclier d'Hercule*, et la *Théogonie*.

Dans le premier, Hésiode traite de l'agriculture et de différens genres de travaux que cet art exige. Ce poëme est rempli de sentences et de maximes

très-sages, que l'on peut appliquer à toutes les circonstances de la vie : c'est pour cela que Cicéron, dans une lettre à Lepta, conseille de le faire apprendre par cœur aux enfans.

Le *Bouclier d'Hercule*, dont on doute qu'Hésiode soit l'auteur, est un morceau détaché d'un poëme dans lequel on prétend que ce poète célébrait les héroïnes les plus illustres de l'antiquité. Quant à la *Théogonie*, c'est la génération ou histoire des dieux. Le poète s'est servi dans cet ouvrage de généalogies allégoriques autorisées par un long usage, pour indiquer et la nature des divinités que la Grèce honorait depuis plusieurs siècles, et l'ordre des temps où les Grecs avaient commencé à les reconnaître.

Tous ces ouvrages sont précieux pour la connaissance de l'antiquité ; mais envisagé comme poète, Hésiode est bien au-dessous d'Homère. Il s'élève rarement, dit Quintilien ; cependant son style a assez de douceur et de grace, et son expression est assez pure.

Parmi les nombreuses éditions que l'on a données de ce poète, il faut citer celle de *Dan. Heinsius*, avec quatre scholiastes, 1603 ; de *J. G. Grœvius*, 1701 ; de *Krebs*, Leipsick, 1746, in-8° ; et une plus complète encore, qui a paru à Leipsick en 1777, grand in-8°, d'après celle de *Robinson*. *Salvini*, en italien ; *Terrasson*, *Bergier*, *Gin*, en français, et *Cooke*, en anglais, ont traduit Hésiode d'une manière digne d'éloges. Ph. L. R.

EUCLIDE.

Landon direx.t

NAPOLI

EUCLIDE.

Enclide d'Alexandrie, qu'il ne faut pas confondre, comme a fait Valère Maxime, avec Euclide de Mégare, vivait sous Ptolémée, fils de Lagus, environ deux cents ans avant J.-C. Le temps de sa naissance est incertain, et les particularités de sa vie sont ignorées. On sait seulement qu'il se rendit célèbre dans les mathématiques, qu'il en enseigna les élémens à Alexandrie, et qu'il mettait dans ses leçons la plus sévère exactitude et la plus grande clarté.

Il paraît qu'il s'occupa uniquement, ou du moins principalement, de la géométrie spéculative. Il nous a laissé un ouvrage intitulé : *Les Elémens de Géométrie*, en quinze livres. On doute pourtant que les deux derniers soient de lui ; plusieurs savans les attribuent, non sans quelque raison, à Hypsiclès, autre géomètre d'Alexandrie. Ces *Elémens* contiennent une suite de propositions qui sont la base et le fondement de toutes les autres parties des mathématiques. Ils sont généralement regardés comme un des plus précieux monumens qui nous soient venus des anciens. Euclide avait aussi écrit sur l'optique, la catoptrique, la musique et sur d'autres matières savantes.

On a remarqué que le fameux Pascal, à l'âge de douze ans, et sans avoir jamais lu aucun livre de géométrie, ni connu autre chose de cette science,

sinon qu'elle enseignait le moyen de faire des figures justes et de trouver les proportions qu'elles avaient entre elles, arriva, par la seule force de son génie, jusqu'à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide.

Les œuvres de ce fameux mathématicien ont été publiées à Oxford, par Hudson, 1703, *in-folio*. Burmann a donné une édition de ses *Elémens*, Leipsick, 1769, in-8°. Ils ont été traduits en allemand, par M. Lorenz-Halle, 1781, gr. in-8°., et en français par le P. de Chales, 1746, in-4°.

De L.

MIRABEAU.

Guerin del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA REALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

MIRABEAU.

Honoré-Gabriel de Riqueti, comte de Mirabeau, naquit à Aix, en 1749. Il était fils du marquis de Mirabeau, auteur de *l'Ami des Hommes*, et l'un des chefs de la secte des économistes. Cet apôtre de la liberté publique était le tyran de sa famille, et fut peut-être, par sa dureté, une des principales causes des écarts et des vices de son fils. La jeunesse impétueuse de celui-ci fut agitée par les passions les plus violentes. Revenu dans sa patrie après avoir servi quelque temps en Corse, il entreprit, à l'âge de vingt ans, d'enlever une jeune personne intéressante à celui à qui elle était promise. Pour y parvenir, peu scrupuleux sur le choix des moyens, il employa la calomnie; et bientôt celle qui en était l'objet n'eut plus d'autre ressource, pour sauver sa réputation, que d'épouser celui qui l'avait ternie. Cette union ne pouvait pas être heureuse: l'inconduite et les dissipations de Mirabeau portèrent son père à employer contre lui les mesures les plus sévères, et même à le faire interdire. A l'âge de vingt-cinq ans, à la suite d'une querelle particulière, il fut enfermé d'abord au château d'If, ensuite dans le château de Joux, en Franche-Comté. Abusant de quelque adoucissement apporté à sa captivité, il séduisit la femme d'un magistrat de la province, et s'enfuit avec elle en Hollande. Il fut condamné à mort pour ce crime. Arrêté par sur-

prise, en 1777, il fut enfermé de nouveau au donjon de Vincennes.

Ce fut alors que toute la véhémence de son caractère, et de son imagination se porta du côté de l'étude ; mais toujours agité par ses passions, elles dirigèrent le choix des objets de ses travaux. Il traduisit Tibulle, les *Baisers* de Jean Second, et d'autres poésies érotiques. La correspondance qu'il entretenait de sa prison avec la femme qu'il avait séduite renferme des beautés, mais l'écrivain s'y livre sans aucune réserve à tout l'emportement et à tout le délire de la passion. On peut alléguer pour son excuse que ces lettres n'avaient point été destinées à voir le jour, et que le tort de les avoir fait paraître dans leur entier appartient à l'éditeur (*Manuel*) et au moment où elles ont été publiées, en 1792, époque où le respect pour la décence et la pudeur était regardé comme un défaut *d'énergie*.

Remis en liberté en 1780, il donna, deux ans après, son ouvrage sur les lettres de cachet et les prisons d'état. Cet écrit, quoique diffus, fit une grande impression sur l'esprit du public, dans lequel fermentaient déja les idées de liberté qui ne tardèrent pas à se manifester. Peu de temps après, Mirabeau fut chargé par le ministère d'une mission secrète en Prusse. Il y fut témoin des derniers momens du Grand-Frédéric et du commencement du règne de son successeur, dont il dévoila le caractère et les faiblesses dans son *Histoire secrète de la Cour de Berlin*, libelle qui parut en 1789.

Avide de troubles, Mirabeau avait cherché à attiser ceux de la Hollande et du Brabant, par son *Adresse aux Bataves* et sa *Lettre à Joseph II*, lorsque les agitations qui commençaient à se faire ressentir en France, l'y rappelèrent pour y prendre part.

Rejeté par la noblesse de Provence, lors de l'élection des députés aux états-généraux de 1789, nouveau Clodius, il renonça aux droits de sa naissance, et se fit élire par le tiers-état de la ville d'Aix. Pour se rendre redoutable à la cour et se venger de ce qu'elle avait voulu empêcher sa nomination, dès l'ouverture des états-généraux, il osa braver l'autorité royale, et ne craignit point d'annoncer ses projets contre elle et contre les premiers ordres de l'état. Il se rendit maître des délibérations de la chambre du tiers-état, et dirigea la révolution française dès son origine. Il provoqua la réunion des trois ordres, et se déclara en insurrection ouverte presque sous les yeux du roi, dans la séance du 23 juin, en répondant au grand-maître des cérémonies, qui apportait à l'assemblée l'ordre de se séparer : « Allez dire à ceux qui vous envoient « que nous ne quitterons nos places que par la « puissance des baïonnettes ». Cette réponse fameuse indiquait au monarque le seul moyen qui lui restât pour sauver sa couronne et sa vie. Soit irrésolution, soit respect pour l'inviolabilité dont l'assemblée, sur la proposition du comte, avait revêtu les députés, le roi ne fit rien pour réprimer sa dés-

obéissance ; et Mirabeau, redoublant d'audace à mesure que la cour montrait plus de faiblesse, fit demander par l'assemblée l'éloignement des troupes qui environnaient Paris, le renvoi des ministres, et détermina la formation de la garde nationale.

Une voix tonnante, une chaleur de pensée et d'expression faite pour entraîner les auditeurs, une audace extrême, jointe à la présence d'esprit la plus rare, enfin tout ce qui dans un orateur peut contribuer à éblouir la multitude, tels furent les moyens qui assurèrent à Mirabeau l'empire de la tribune jusqu'à son dernier jour. Il y discuta les principales questions du droit public et des diverses parties du gouvernement ; il fit déclarer les biens du clergé propriété nationale, décréter de nouvelles émissions d'assignats ; il parla sur la sanction royale, sur le droit de faire la paix et la guerre, sur la régence, sur la succession au trône ; en un mot il ne s'est point traité dans l'assemblée de matière importante sur laquelle il n'ait prononcé quelque discours. Il prit aussi une part très-active à tous les grands événemens qui se passaient alors, et fut accusé par le Châtelet, dans le sein même de l'assemblée, d'avoir été un des principaux instigateurs de la fameuse journée du 6 octobre. Le décret rendu en sa faveur dans cette occasion, loin de le justifier dans l'opinion publique, ne servit qu'à prouver quel était son pouvoir, et la disposition des esprits de la majeure partie de ses

collègues. Enfin après avoir sapé tous les fondemens du trône, effrayé peut-être de son ouvrage, il semblait vouloir opposer quelque barrière au torrent dont il avait lui-même rompu les digues, lorsqu'une maladie subite et violente l'enleva en trois jours, à l'âge de quarante-deux ans. Il mourut le 2 avril 1791. Tous les théâtres furent fermés; l'assemblée tout entière assista à ses funérailles, son corps fut déposé au Panthéon, et son buste placé dans la salle des séances du corps-législatif. Deux ans n'étaient pas encore écoulés depuis que ces honneurs avaient été rendus à sa mémoire, lorsque, par un décret de la convention, ses restes furent exhumés pour faire place à ceux de *Marat*, tandis que son buste était brûlé par le peuple. On peut conjecturer d'après cela, quel aurait été le sort de Mirabeau si son existence eût été prolongée, et combien était peu fondé l'espoir que son changement présumé avait fait naître dans l'esprit des royalistes. Il est fort douteux que son éloquence, toute-puissante lorsqu'il s'agissait de flatter le peuple et de lui ôter toute espèce de frein, eût conservé le même pouvoir lorsqu'elle aurait eu pour but de ramener l'ordre et de raffermir l'autorité royale; et il est bien plus vraisemblable qu'après avoir ébranlé le plus ancien trône de l'Europe, et préparé sa ruine, Mirabeau eût péri sur l'échafaud, par ordre de quelqu'un des démagogues formés à son école. Les discours de Mirabeau ont été imprimés; mais dépouillés du feu et de l'ac-

tion que son débit y ajoutait, ils ont perdu beaucoup de leur prix. D'ailleurs, le plaisir que peut procurer la lecture d'un assez grand nombre de morceaux remarquables par la force des pensées et des expressions, n'est pas assez vif pour effacer le souvenir des malheurs que ces discours ont causés, pas même pour dédommager du sentiment douloureux qu'on éprouve en voyant un homme aussi éloquent abuser du don de la parole pour faire valoir avec perfidie de vaines théories dont personne ne connaissait mieux que lui l'inutilité et le danger, et ne faire usage de ses talens que pour provoquer sciemment la ruine de son roi et de ses concitoyens, et le bouleversement de sa patrie.

Laharpe, et quelques autres écrivains ont tracé le caractère de cet orateur fameux, qu'on peut appeller, si l'on veut, un grand homme, mais malheur aux pays et aux siècles qui produiraient plusieurs grands hommes de ce genre.

M.

PRÉVILLE.

Romanet del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA REALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

PRÉVILLE.

Pierre-Louis Dubus Préville naquit à Paris en 1721. Son père, intendant de l'Abbaye Saint-Antoine, était d'une telle sévérité, que tous ses enfans s'enfuirent de chez lui dans leur jeunesse. Préville, sorti de la maison paternelle, fut forcé, pour subsister, de servir pendant quelques jours des maçons. Il entra ensuite clerc chez un notaire, refusa de revenir chez son père, et n'écoutant que le penchant qui l'entraînait, se fit comédien et alla débuter en province. Il parut successivement à Strasbourg, à Dijon, à Rouen, et fut ensuite directeur du spectacle de Lyon, où il acheva de se perfectionner. Après la mort de Poisson, en 1753, il reçut ordre de venir débuter à Paris. Il y parut, pour la première fois, dans le rôle de *Crispin*, dans le *Légataire universel*. On n'avait vu jouer jusqu'alors ce rôle que par les Poissons, qui l'avaient pour ainsi dire crée; cette circonstance, et la jeunesse de Préville, le firent mal juger d'abord, mais la vérité et le naturel de son jeu lui ramenèrent bientôt les suffrages. On remit pour lui la comédie du *Mercure Galant*, et, un mois après son début, en sortant de le voir jouer dans cette pièce et dans *Amphitryon*, Louis XV chargea le maréchal de Richelieu d'annoncer à Préville qu'il le recevait au nombre de ses comédiens.

Cet acteur joignait à une mémoire prompte et sûre,

une physionomie pleine d'expression, une gaieté franche, un esprit toujours naturel et sans apprêt. Il fit pendant trente-trois ans les délices de la capitale, sur-tout dans le *Mercure Galant*, dans *Turcaret*, dans *Sosie*, *Figaro*, *le Bourru bienfaisant*; on peut dire même que dans quelque rôle qu'il jouât, il était toujours aux yeux du spectateur le personnage qu'il représentait. Très-attaché à son état, il s'en occupait sans cesse, et se plaisait à donner des conseils et des leçons aux jeunes acteurs. Il leur recommandait sur-tout de ne pas se faire un besoin des ris universels, et des applaudissemens de la multitude, écueil dangereux, qu'il avouait n'avoir pas su éviter lui-même dans sa jeunesse. Il donna aussi quelquefois de très-bons avis aux auteurs. Préville quitta le théâtre en 1786, en même temps que sa femme, qui jouait avec succès les rôles de *grandes coquettes*. Il reparut sur la scène quelques années après; mais il fut bientôt obligé d'y renoncer. Il mourut à Beauvais en 1799, à soixante-dix-neuf ans. Lors de la première formation de l'Institut, il en avait été nommé membre, pour la classe des beaux-arts.

Préville avait le caractère le plus aimable; il était sans fiel, ami tendre et d'une générosité extrême; la bonté allait même chez lui jusqu'à la faiblesse. M. Dazincourt, son ami et son émule, a donné sur cet acteur une notice historique dont cet article n'est qu'un extrait.

M.

PLUTARQUE

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE MILITARE FERDINANDEA
NAPOLI

PLUTARQUE.

Comme moraliste, comme historien, comme philosophe, Plutarque est un des hommes les plus célèbres de l'antiquité. On ignore l'année de sa naissance, mais on peut conjecturer seulement, d'après quelques passages de ses écrits, qu'il naquit en Béotie, cinq ou six ans avant la mort de l'empereur Claude, c'est-à-dire l'an de J. C. 49 ou 50.

Une éducation soignée développa son heureux naturel, mais Plutarque dut peut-être plus encore à ses méditations qu'à son travail.

Il fit de bonne heure plusieurs voyages en Italie, où l'appelaient les affaires de la ville de Chéronée sa patrie. Il est impossible de dire précisément en quel temps il fit ces voyages; ce qu'il y a de certain c'est qu'il n'alla à Rome pour la première fois qu'à la fin du règne de Vespasien, et qu'il n'y alla plus après celui de Domitien, époque à laquelle il se fixa entièrement dans son pays.

Pendant le séjour qu'il fit à Rome, sa maison était continuellement remplie de tout ce que cette capitale de l'univers comptait alors de plus distingué. Les grands et les personnages connus par leur esprit, les gens de lettres illustres par leurs talens, se réunissaient auprès du philosophe de Chéronée pour écouter ses dissertations et profiter de ses leçons.

Quelques écrivains, Pierre d'Alexandrie et Eu-

sèbe ont voulu rechercher l'époque à laquelle Plutarque fut célèbre à Rome. Le premier la fixe à la troisième année du règne de Néron, sous le consulat de Capiton et de Rufus; et le second, dans sa chronique, la rejette à l'année suivante, et dans un autre endroit la recule sous l'empereur Adrien, l'an 120 de J. C. La vérité est que Plutarque ne commença à être connu à Rome que sous le règne de Vespasien, et que sa réputation fut dans tout son éclat sous le règne de Trajan, lorsque les Romains eurent lu son immortel ouvrage des *Vies des Hommes Illustres*.

Plutarque pouvait aspirer à la plus haute fortune s'il eût voulu rester à Rome, mais rien ne put l'engager à renoncer à sa patrie. Dans l'âge de l'ambition il quitta le séjour où il pouvait s'élever rapidement, il abandonna les personnages illustres qui admiraient ses talens et qui chérissaient sa personne, pour aller couler des jours sans éclat et goûter un repos sans gloire au milieu de ses compatriotes. Modèle des vertus civiles, bon fils, bon mari, bon père, il n'eut pas le sot orgueil de s'imaginer que de grands talens lui donnassent le droit de mépriser les petites dignités de la petite ville qu'il habitait. Il mit au contraire son honneur à remplir avec un soin tout particulier une place subalterne qu'on lui avait confiée, et quelque temps après, ses concitoyens récompensèrent son zèle en le nommant archonte, c'est-à-dire en l'élevant au rang de premier magistrat.

De même qu'on ne sait pas précisément l'année de la naissance de Plutarque, on ne sait pas non plus celle de sa mort : Vossius assure qu'il a vécu jusqu'au règne d'Antonin le pieux ; ce qu'on peut dire de plus vraisemblable, c'est qu'il mourut quelques années avant la fin du règne d'Adrien, à l'âge de soixante-douze ou soixante-quinze ans.

On demandait à un homme de goût lequel de tous les écrits de l'antiquité il voudrait conserver s'il n'en pouvait obtenir qu'un seul : « Les Hommes Illustres de Plutarque », répondit-il. En effet, de tous les ouvrages des anciens, c'est celui qui est le plus justement estimé, qu'on relit le plus, et qui est le meilleur à relire. L'amour de la vérité domine dans les Vies de Plutarque. Aussi l'histoire n'est nulle part aussi essentiellement morale que dans cet auteur; rien ne l'éblouit, il est sans passion, il pèse les hommes, et leur assigne leur véritable valeur. Si sa narration manque quelquefois de clarté et de méthode, il faut se ressouvenir qu'elle suppose toujours la connaissance antérieure de l'histoire générale. C'est de l'homme qu'il s'occupe plus que des choses. Son sujet est particulièrement l'homme dont il écrit la vie; il le remplit toujours aussi bien qu'il est possible, non pas en accumulant les détails, comme Suétone, mais en choisissant les traits. Quant aux parallèles qui en sont le résultat, ce sont des morceaux achevés; c'est-là sur-tout que Plutarque est supérieur, comme philosophe et comme écrivain. Mais s'il juge bien des hommes il ne sait pas moins

bien apprécier les choses; c'est ce dont on peut se convaincre en lisant ses autres écrits, qu'on peut appeler une véritable *polyergie*. Tout est en général sain et substantiel dans cette multitude de petits traités qui composent ses *Oeuvres morales*. Il n'est qu'un seul ouvrage où Plutarque ait montré de l'humeur, et par conséquent où il se soit un peu écarté de ce ton de vérité qui fait son principal caractère; c'est dans sa *Malignité d'Hérodote*. L'amour de la patrie peut seul lui servir d'excuse; Hérodote n'avait pas rendu justice aux peuples du Péloponnèse, et sur le Péloponnèse, le bon Plutarque ne trouvait rien d'indifférent pour lui.

Les œuvres de cet écrivain célèbre ont été traduites en français par Amyot, Dacier, Ricard et La Porte-Dutheil; en anglais par Dryden et Langhorne; et en italien par Alex. Jaconnello de Riete, et par Lod. Domenichi. (Cette traduction a été confrontée avec le texte grec, par Lion Ghini.)

Ph. L. R.

PLINE LE JEUNE.

Landon direx.t

NAPOLI

PLINE LE JEUNE.

C. Cœcilius Plinius secundus, surnommé *le jeune*, pour le distinguer de l'ancien, naquit à Rome, l'an de J. C. 61 ou 62. Il était neveu de Pline le naturaliste, et reçut l'éducation que l'on donnait alors à la noblesse romaine.

Pline eut pour maître le célèbre Quintilien, et fut de tous ses disciples celui qui lui fit le plus d'honneur. La reconnaissance de l'élève égala les talens de l'illustre professeur.

Envoyé en Syrie à la tête d'une légion, il s'y fit remarquer par son exactitude à remplir ses devoirs. De retour à Rome, Pline le naturaliste fut charmé de trouver dans son neveu les qualités qu'il aurait pu desirer dans un fils; il l'adopta.

Une faveur si glorieuse n'éblouit point Pline le jeune; il en connut tout le prix, mais il en sentit tout le poids. Persuadé que les grands noms déshonorent ceux qui les traînent, il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à rendre le sien célèbre dans la postérité; il prit son oncle pour modèle.

Il n'eut pas le bonheur de s'instruire long-temps auprès de lui; il avait à peine dix-huit ans lorsque son oncle périt entre ses bras dans une éruption du Vésuve, victime de sa curiosité et martyr de son amour pour les sciences. Dans une de ses lettres à Tacite, le fils adoptif de Pline le naturaliste a transmis à la postérité les détails du tragique événement

qui enleva ce grand homme à sa patrie, à sa famille, et aux sciences, qui devaient tant à ses méditations et à ses veilles.

Destitué d'un tel appui, Pline le jeune n'en chercha que dans son propre mérite, et se tourna tout entier du côté des affaires publiques. Il plaida sa première cause à dix-neuf ans, et parla depuis avec tant de succès, que plus d'une fois il fut obligé, ne pouvant percer la foule qui l'environnait, de passer au travers du tribunal des juges pour arriver à sa place.

De toutes les belles actions de Pline, aucune ne lui fait autant d'honneur que ce qu'il entreprit pour venger Helvidius son ami, qui avait été condamné à mort sur la dénonciation de Publicius Certus. Après la mort de Domitien il demanda au sénat la permission d'accuser l'infâme délateur ; il ne fut retenu ni par l'immense crédit, ni par les richesses de ce Publius ; il ne fut pas arrêté non plus par la crainte des ennemis qu'allait lui attirer cette démarche. En vain ses amis lui remontrèrent-ils que par sa conduite il se rendait redoutable aux empereurs à venir, il eut la fermeté de leur répondre : *Tant mieux, pourvu que ce soit aux méchans empereurs.* Enfin, lorsque ce fut à lui à prendre la parole, il s'exprima avec tant de force et de véhémence, que si la clémence du nouvel empereur sauva la peine à Publius Certus, sa justice du moins nota l'indignité de cet homme infâme, en l'excluant du consulat auquel il avait été nommé.

Pline s'éleva par degrés jusqu'aux premières charges de l'état ; il fut successivement tribun du peuple, préfet du trésor public, consul, gouverneur de Bithynie et de Pont, commissaire de la voie Æmilia, et enfin augure ; espèce de dignité sacerdotale qui ne se perdait qu'avec la vie.

Pline, étant consul, prononça, au nom du sénat et du peuple romain, cet admirable panégyrique de Trajan, monument éternel du talent et de la reconnaissance de son auteur. En lisant cette harangue célèbre, on a peine à démêler qui l'on doit admirer le plus, ou du prince qui a pu mériter de tels éloges, ou de l'orateur qui sut les donner.

Après son consulat, Pline fut envoyé comme gouverneur en Bithynie. Il se fit remarquer dans ce nouvel emploi par sa bonté, sa justice et son humanité. De retour à Rome, il reprit ses occupations chéries. Il est probable que ce fut à cette époque qu'il se remaria : il avait perdu sa première femme lors de l'affaire d'Helvidius ; Calpurnie, qui lui succéda, était aussi célèbre par son esprit que par sa beauté : il n'eut pas de peine à lui inspirer le goût des belles-lettres ; ce goût devint même pour elle une passion, mais elle la concilia toujours si bien avec l'attachement quelle avait pour son mari, qu'on ne pouvait dire si elle aimait Pline pour les belles-lettres, ou les belles-lettres pour Pline.

On ne connaît ni le temps ni les particularités de la mort de cet homme illustre, qu'on peut regarder comme un modèle de toutes les vertus.

Le *panégyrique* de Trajan, le plus connu des ouvrages de Pline, est le seul monument, dit M. de la Harpe, qui nous reste de ce siècle. On n'y trouve pas cette noble et belle simplicité de Cicéron : elle est remplacée par une multitude de traits brillans, par une foule de tournures épigrammatiques, qui plaisent moins à la longue qu'ils ne fatiguent. On s'est souvent étonné que Trajan ait eu la patience d'entendre ce long discours, où la louange est épuisée; mais si l'auteur a excédé les bornes, il n'a pas été au-delà de la vérité. Il a le rare avantage de louer par des faits, et tous les faits sont attestés. Nous avons de Pline, outre ce panégyrique, un recueil de lettres composé de dix livres. Dans cet ouvrage, car c'en est un, l'auteur n'a ni l'abandon ni la simplicité du style épistolaire; on voit qu'il écrivit pour être lu du public. Ces lettres font encore l'éloge de son esprit : elles ont plus de grace que de naturel; et si Pline ne nous intéresse pas, comme Cicéron, par le détail des intrigues et des révolutions du siècle le plus orageux de la république, il nous plaît du moins par un récit vif et piquant, semé de traits et d'anecdotes qui peignent les mœurs et le caractère de ses contemporains.

PH. L. R.

BAILLY.

Le Vachez del.t *Landon dirext*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

BAILLY.

Sylvain Bailly naquit à Paris en 1736. Son père, garde des tableaux du roi, était à-la-fois peintre et poète, et il a laissé quelques pièces de théâtre. Il poussa la faiblesse paternelle jusqu'à ne vouloir contraindre à aucune étude sérieuse son fils, qui ne dut qu'à un heureux hasard la connaissance des sciences qu'il cultiva depuis avec tant de succès. Un homme instruit dans les mathématiques lui en apprit les premiers élémens, en échange des leçons de dessin que son fils recevait de Bailly père. La rencontre de l'abbé de la Caille, qui venait de signaler par un pénible voyage son zèle pour les sciences, tourna les études du jeune Bailly du côté de l'astronomie. Guidé par les leçons de ce savant observateur, dont il était devenu l'ami, il ne tarda pas à se faire connaître par des mémoires et d'autres ouvrages sur divers objets de la science à laquelle il s'était adonné, et mérita d'être admis à l'académie des sciences dès 1763. Il fit paraître, douze ans après, *l'Histoire de l'Astronomie ancienne et moderne*, qu'il a ornée de toutes les graces du style, et dans laquelle brillent également les recherches du savant et le talent de l'homme de lettres, deux genres de mérite qui ne se rencontrent pas toujours dans le même ouvrage. *L'histoire de l'Astronomie indienne et orientale*, publiée quelques années, après n'eut pas moins de succès. Cette

dernière avait été précédée par les *Lettres sur l'Atlantide*, dans lesquelles établissant un nouveau système sur l'origine des sciences et des arts, l'auteur en attribue la première invention à un peuple qui, selon lui, habitait le nord-est de la Grande-Tartarie, et qui a été anéanti par quelques-unes de ces terribles révolutions dont l'histoire du monde fournit des exemples. Sans entrer dans la discussion du degré de probabilité de cette assertion, qui dépouille l'orient de la gloire d'avoir été le berceau des connaissances humaines, on admire dans cet ouvrage la tournure ingénieuse employée pour présenter des idées absolument nouvelles, et l'élégance du style : ce dernier mérite s'était fait aussi remarquer dans plusieurs écrits purement littéraires que Bailly avait donnés au public, et il lui ouvrit les portes de l'académie française, en 1784. L'érudition répandue dans son grand ouvrage le fit recevoir l'année suivante dans l'académie des inscriptions.

Admis dans les trois sociétés savantes, honneur dont Fontenelle seul avait joui jusqu'alors, Bailly cultivait paisiblement les sciences et les lettres, auxquelles il devait une réputation brillante et une existence honorable ; mais des circonstances fatales firent naître dans son ame l'espérance d'un nouveau genre de gloire, et il eut le malheur de s'en laisser éblouir. Un *Mémoire sur les Hôpitaux*, dans lequel il avait déployé des vues sages, un grand zèle pour le bien, et dont les plans avaient été adoptés par le gouvernement, avait concilié à son auteur

l'estime et la faveur du public, lorsqu'en 1789 on procéda dans toute la France à l'élection des députés aux états-généraux. Bailly nommé par le *tiers-état* de Paris, fut ensuite élu, par acclamation, président de *la chambre du tiers-état.* Il siégea en cette qualité, le 20 juin, dans la fameuse séance *du jeu de paume*, et lorsque les trois ordres, s'étant réunis, se proclamèrent *assemblée nationale.* Nommé *maire* de Paris dès le commencement des troubles, il occupa un peu plus de deux ans cette place dangereuse. Le jugement que l'on peut porter de sa conduite dans l'exercice de ses fonctions dépend encore des opinions politiques, dont le choc était alors si violent, qu'il eût été impossible à un homme en place de se montrer impartial. Bailly pencha visiblement vers la révolution à laquelle il était redevable d'une grande autorité; mais il paya bien cher les courtes jouissances que lui procura la faveur populaire. S'étant fait l'instrument d'une faction, il vit sa gloire littéraire pour ainsi dire obscurcie par le ridicule dont il fut couvert par le parti royaliste, et devint l'objet de la haine de celui qu'il avait adopté, parce que, loin d'approuver ses excès, il cherchait à les réprimer. Il donna sa démission en 1791, et se retira à Melun, où il mena une vie solitaire et retirée. Appelé, deux ans après, par le tribunal révolutionnaire, pour servir de témoin dans le procès de la reine, il rendit justice à cette princesse infortunée, et déclara hautement que les faits dont elle était accusée étaient faux. Cet acte

de courage réveilla la haine de ses ennemis. Peu de jours après, Bailly fut arrêté, traduit lui-même au tribunal, et condamné à mort. La barbarie avec laquelle ses meurtriers prolongèrent pour lui l'attente du supplice, les outrages qu'il essuya de la part de la populace, dont il avait été l'idole quatre ans auparavant, ne servirent qu'à faire briller son courage et sa résignation; ils excitèrent l'indignation et la pitié de ceux même qui n'avaient pas partagé ses opinions, et firent renaître le souvenir des droits que le malheureux Bailly avait à l'estime générale et aux hommages de la postérité.

POTEMKIN.

A. Tardieu dol.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE ANTONIO EMANUELE NAPOLI

POTEMKIN.

La famille et les premières années de Potemkin sont ignorées ; on sait seulement qu'il naquit en Russie en 1739, dans les environs de Smolensko ; qu'il entra fort jeune au service, et que le jour de la révolution de 1762, il se fit remarquer de Catherine. Cette princesse parcourait les rangs à cheval ; Potemkin s'aperçoit qu'elle n'avait pas de dragonne : il détache la sienne, s'avance vers Catherine, et la lui présente. Il avait alors vingt-trois ans : sa taille était avantageuse, et sa figure d'une beauté ravissante. L'impératrice, flattée de cette attention, n'en perdit jamais le souvenir ; elle le distingua et l'avança. Enfin, en 1774, elle voulut le connaître plus particulièrement ; de la bienveillance elle passa à l'amour le plus vif, et bientôt Potemkin eut tous les droits d'un amant heureux. Sa présomption pensa le perdre ; il se vanta de sa faveur devant ce fameux Grégoire Orloff, qui, après avoir été longtemps seul amant de Catherine, conservait encore sur son esprit un reste de crédit. Il exigea d'elle et obtint le renvoi de son nouveau favori.

Après un an d'exil, Potemkin fut rappelé, et l'impératrice lui rendit toute sa tendresse. Il l'accompagna dans son voyage à Moscow ; mais au retour, l'inconstante Catherine le quitta pour un jeune Ukrainien. Potemkin, suivant l'usage, reçut l'ordre

de voyager. Au lieu d'obéir, il se reposa sur la fortune, et vint le lendemain se placer vis à-vis de l'impératrice, qui s'apprêtait à faire une partie de whist. Catherine, étonnée, lui avance une carte, en lui disant qu'il jouait très-heureusement; depuis il ne fut plus question de l'éloigner. Il conserva ses emplois, ses honneurs, son crédit. D'amant il devint l'ami de l'impératrice, lui donna lui-même, par la suite, des favoris; il fut son confident, son ministre, et prit sur son esprit un empire absolu. En homme adroit et rusé, Potemkin sut gouverner sa souveraine. Il n'ignorait pas combien le trône de Constantinople flattait son ambition; il ne lui proposa jamais que ce qui pouvait contribuer à assurer le succès de ce brillant projet. En 1780, ce fut lui qui fit décider dans le conseil l'invasion de la Crimée, et qui décida en même temps l'empereur d'Allemagne à ne pas s'opposer à cette ambitieuse entreprise. Il commandait 40,000 hommes sur les frontières de cette province, lorsqu'elle fut cédée à la Russie par le traité de 1784. L'impératrice pour le récompenser, lui donna une grande partie des biens des princes Sapieha, et Lubomierski; et rendant à la Crimée son ancien nom de *Tauride*, elle honora Potemkin, qui en avait proposé la conquête, du surnom de Taurjezewsky. On dit que ce fut à cette époque que Catherine, après avoir perdu son amant le plus aimé, le jeune Lanskoi, résolut, soit par reconnaissance, soit par faiblesse, de s'attacher Potemkin par des liens

indissolubles : elle lui donna sa main en secret Son nouvel époux songea bientôt à s'affranchir des devoirs que ce nœud lui imposait, et à les déléguer à un favori plus jeune et plus complaisant que lui.

Après le voyage de Kerson, en 1787, Potemkin, avide d'honneurs et de richesses, parvint à faire renouveler la guerre contre la Turquie. A la tête de 150,000 hommes, ayant sous ses ordres les généraux Repnin, Suwaroff, et Kamenskoi, il inonda de sang les plaines de Kuban, d'Oczackow et de la Petite-Tartarie ; Oczackow fut assiégée et emportée d'assaut; l'île de Beresan fut soumise, et la ville de Bender se rendit au vainqueur. Au mois de mai 1791, Potemkin revint à Petersbourg jouir de sa gloire; des fêtes brillantes lui furent prodiguées. L'impératrice l'éleva à la dignité de *hettman* des cosaques, et lui accorda 600,000 roubles. C'est alors qu'il surpassa dans son luxe le faste des satrapes de l'Asie, et des monarques de l'orient. Rassasié de grandeurs, de triomphes, de plaisirs, il abandonna bientôt la capitale pour retourner à Yassi, suivre les négociations entamées avec la Porte. Il n'eut pas le bonheur de les achever ; attaqué de la fièvre épidémique qui régnait dans cette ville, il résolut d'abandonner un séjour aussi dangereux ; mais à peine l'avait-il quitté, qu'il expira au milieu de la campagne, entre les bras de la comtesse Branicka, sa nièce, le 15 octobre 1791.

La postérité n'accordera peut-être pas à Potem-

kin le titre de grand homme, mais elle ne pourra du moins s'empêcher d'avouer qu'il fut, en tout, un des hommes les plus extraordinaires qui aient paru sur la scène du monde. Ses mœurs, qui tenaient à-la-fois du Tartare et de l'Européen; sa politique, souvent barbare, mais quelquefois pleine d'adresse; son peu d'instruction, et cependant sa connaissance des hommes et des choses; ses manières, tantôt polies et tantôt brutales; son caractère indolent et actif; son avarice et sa magnificence; son despostisme, sa popularité; tout enfin donne à sa physionomie morale un aspect original; tout répand de l'intérêt sur ses moindres actions; tout en fait un des personnages historiques les plus singuliers du dix-huitième siècle.

Ph. L. R.

JUSSIEU.

R. del.t

London dirxt

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

BERNARD DE JUSSIEU.

Né à Lyon en 1699, mort à Paris en 1778, Bernard de Jussieu fut un de ces philosophes pratiques livrés à l'exercice de la vertu et aux charmes de l'étude sans en attendre ni en rechercher d'autre récompense que leur bonheur intérieur.

Son frère aîné, Antoine de Jussieu, successeur de Tournefort dans la chaire du Jardin des Plantes, fut son maître en botanique, et obtint pour lui la place de démonstrateur dans la même science, laissée vacante par le célèbre Vaillant.

Bernard demeura toute sa vie content de cette place subordonnée, et ne fut pas moins réservé à l'académie des sciences, où, malgré son ancienneté et sa réputation, il n'obtint que fort tard une place de pensionnaire.

La même modestie, la même défiance de lui-même, l'empêchèrent de publier beaucoup d'ouvrages; ses écrits se réduisent à quelques mémoires imprimés parmi ceux de l'académie, et qui roulent sur des objets particuliers.

Mais ce n'est ni par ses écrits ni par ses places que l'on doit le juger, et que l'on peut s'expliquer la grande considération dont il a joui de son vivant, et le tendre souvenir qu'il a laissé dans le cœur de ses nombreux élèves.

Cette timidité, cette douceur de manières, étaient accompagnées du savoir le plus étendu, des vues les

plus profondes, et de la plus grande facilité à s'ouvrir à ceux qui le consultaient, et à leur révéler sans réserve tout ce qu'une étude assidue lui faisait découvrir.

Il embrassait dans ses recherches l'histoire naturelle tout entière ; et c'est lui qui a démontré, par ses observations, la nature animale des coraux, madrepores et autres zoophytes, que Peyssonnel n'avait fait qu'annoncer ; il est aussi l'un des premiers qui aient appelé l'attention des naturalistes sur les pétrifications d'espèces inconnues, monumens étonnans des révolutions du globe.

Mais son travail favori fut toujours l'étude des plantes, et sur-tout leur distribution en familles, fondée sur la ressemblance générale de leurs parties, ou ce que l'on appelle *méthode naturelle*. La difficulté de ce travail consistait sur-tout à trouver des caractères simples et constans, qui pussent faire reconnaître sans équivoque les familles établies ; pour les trouver, Jussieu imagina une sorte de calcul de l'importance des organes dans lesquels on pouvait les prendre ; la semence, qui contient toutes les plantes en abrégé, lui parut devoir être mise au premier rang. Les premières divisions reposèrent donc sur le nombre des lobes de la semence, mais il n'osa ou ne voulut pas aller plus loin. Son neveu, continuant son travail, et passant aux organes de la reproduction, vit que ni ceux d'un sexe ni ceux de l'autre ne pouvaient être considérés isolément, et qu'il fallait avoir égard à leur position réciproque.

De là ses subdivisions des premières grandes classes en classes inférieures, selon que les étamines sont posées, ou sur le pistil, ou dessous, ou autour, ou enfin dans des fleurs séparées. Enfin, pour multiplier les classes, il a encore ajouté la considération de la corolle, ou d'une pièce ou de plusieurs, ou manquant tout-à-fait: mais ces différentes coupes, qui ont pour objet de guider les commençans dans la recherche des familles, n'ont ni autant de valeur ni autant de certitude que les familles même. Bernard de Jussieu s'est occupé de ce travail pendant plus de cinquante années: et il paraît que la plupart de ceux qui ont écrit sur ce sujet, même les plus habiles, comme les Linnæus et les Adanson, avaient pris dans ses conversations une grande partie de leurs idées. Son neveu, devenu si célèbre par un ouvrage classique sur cette matière, reconnaît qu'il doit à son oncle sa première instruction et l'ébauche de son tableau.

Bernard de Jussieu jeta les premiers traits de sa méthode au jardin de Trianon, que Louis XV avait établi par goût pour la botanique, et dont il lui avait confié la direction. Le catalogue de ce jardin est la seule trace écrite qui soit restée de ses vues.

Le petit conte que l'on fait de la facilité avec laquelle Bernard de Jussieu reconnaissait les plantes mutilées ou défigurées que ses élèves lui présentaient pour l'éprouver, et ce mot, qu'on attribue à Linnæus, *que Dieu seul ou M. de Jussieu*

pouvaient les reconnaître dans cet état, n'ont ni importance ni vraisemblance ; mais ils montrent du moins l'idée qu'on s'était faite de son savoir, même dans le public non botaniste.

Ce savant respectable jouit d'une vie aussi heureuse que tranquille. Il éprouva, vers la fin de ses jours, une grande diminution dans la vue ; il mourut après une courte maladie, âgé de soixante-dix-neuf ans, et vivement regretté de sa famille et des nombreux élèves qu'il avait dans toute l'Europe.

C. V.

MICHEL-ANGE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Sebastien del Piombo del.t *Landon dirext*

MICHEL-ANGE.

Peintre, sculpteur et architecte, Michel-Ange a occupé à ces différens titres les cent voix de la renommée. Doué d'un génie plus qu'humain, il est, avec raison, regardé comme le premier des sculpteurs modernes; on le place au rang des grands architectes : et s'il partage avec Raphaël le sceptre de la peinture, c'est que ce dernier posséda éminemment la grace, comme Michel-Ange porta au plus haut dégré la correction du dessin et la fierté de la pensée.

Michel-Ange dut à l'étude de l'antique qu'il ne copia jamais servilement, et à celle de l'anatomie dans laquelle aucun artiste ne l'a égalé, ce style grandiose, cette manière originale, savante et terrible qui le caractérisent.

Michel-Ange n'a pas eu de bons principes de coloris, soit que ses immenses travaux dans plusieurs genres à-la-fois ne lui permissent pas de s'y appliquer, soit qu'il le dédaignât, parce qu'en effet il faisait consister toute la science du peintre, comme celle du sculpteur, dans la correction des formes et la grandeur des caractères. C'est pour cette raison, sans doute, qu'il préféra toujours la sculpture à la peinture; encore ne voulut-il peindre qu'à fresque, disant que la peinture à l'huile était *un ouvrage de femmes*. Cependant on cite de lui six ou sept tableaux à l'huile, dont

quelques-uns ne sont pas bien authentiques, et quelques autres lui sont faussement attribués.

Michel-Ange Buonarotti, fils de Louis Buonarotti, de l'ancienne maison des comtes de Canosse, était né au château de Chiusi dans le pays d'Arezzo. Il fut mis en nourrice dans un village voisin de ce lieu, dont presque tous les habitans étaient ou sculpteurs ou tailleurs de pierre, et suça, comme il le disait lui-même, l'art de la sculpture avec le lait de sa nourrice. Il montra dès sa plus tendre enfance une inclination extraordinaire pour le dessin; mais son père, malgré la médiocrité de sa fortune, employa toutes sortes de moyens pour l'en détourner, comme d'une profession indigne de la noblesse de sa maison. La persévérance de Michel-Ange surmonta ces obstacles: on le mit sous la discipline de *Guirlandaio*, peintre florentin, alors fort estimé, mais dont la plus grande gloire est d'avoir donné les premières leçons à un tel élève. Les progrès de Michel-Ange furent si rapides, qu'ils attirèrent l'attention du grand-duc Laurent de Médicis, qui le logea dans son palais, et lui fit une pension considérable pour faciliter ses études. Après la mort de son protecteur, Michel-Ange, dont les premières productions étaient en sculpture, alla visiter les écoles de Venise, de Bologne et de Rome, et laissa dans chacune de ces villes, où sa réputation était déja répandue, des preuves de talent qui assurèrent sa célébrité. De retour à Florence, il y fit plusieurs statues et des cartons de

tableaux qu'il devait peindre dans la grande salle du conseil, en concurrence avec Léonard de Vinci; mais Jules II, successeur du pape Alexandre VI, le fit venir à Rome et le chargea de travailler à son tombeau. Il en fit un magnifique dessin composé de quarante figures; il y en avait déja deux de terminées et deux autres fort avancées, lorsque l'exécution de ce monument fut retardé pour les peintures de la chapelle Sixtine. On prétend que ce fut le Bramante qui en donna le conseil au pape, sous divers prétextes, et que cet architecte, parent de Raphaël, et jaloux de la grande faveur de Michel-Ange, crut que ce dernier ne se tirerait pas avec autant de succès d'un ouvrage de peinture. Quoi qu'il en soit, Michel-Ange se mit à peindre la voûte de la chapelle Sixtine, et ayant été mécontent de plusieurs peintres qu'il avait fait venir de Florence pour le seconder, il résolut d'exécuter lui seul cet immense tableau, et le termina dans l'espace de vingt mois. Il voulut ensuite achever la sépulture de Jules II, mais la mort de ce pontife fit abandonner ce grand projet, et Léon X, qui lui succéda, l'employa à d'autres ouvrages. Il serait trop long de rapporter ici les nombreux travauxque Michel-Ange exécuta soit à Florence, soit à Rome, sous ce dernier pape, et sous Adrien VI et Clément VII, ses successeurs. Ce fut sous Paul III, qui remplaça Clément sur le saint-siége, que Michel-Ange commença la sublime peinture du jugement dernier, à la chapelle Sixtine; il l'acheva

vers la fin de l'année 1541, après y avoir travaillé huit ans.

Après la mort de Sangallo, le pape Paul III le nomma architecte de Saint-Pierre, dont il réforma le plan; il fit bâtir le dôme, dont le diamètre est égal à celui de la rotonde: la façade du Capitole, le bel entablement du palais Farnèse, la vigne du pape Jules III, et la porte Pie, furent exécutés d'après ses dessins. Michel-Ange avait une grande vivacité d'esprit, de l'instruction, et faisait fort bien les vers. Il vécut dans le célibat, et se distingua par la régularité de ses mœurs. Honoré de tous les princes, il a servi sept papes et deux empereurs. Cosme de Médicis lui parlait toujours le chapeau bas, et plusieurs papes le faisaient asseoir devant eux. Accablé d'années et de fatigues, il mourut à Rome en 1564, âgé de quatre-vingt-dix ans. Cosme de Médicis lui ayant fait faire des obsèques magnifiques, le fit exhumer secrètement, pour le transporter à Florence.

Michel-Ange eut pour élèves Sébastien de Venise, appelé *Fra Sebastiano del Piombo*, André *Minio*, Pierre *Urbano Pistolese*, *Ascanio della Ripa Transone*.

On a beaucoup gravé d'après ce maître; son œuvre est de plus de trois cents pièces.

L.

PIERRE L'HERMITE

N. pinxt *Landon dirext*

BIBLIOTECA REALE NAPOLI

PIERRE L'HERMITE.

Jamais l'ardeur pour le pélerinage de Jérusalem et des saints lieux n'avait été plus vive parmi les chrétiens d'occident que vers le milieu du onzième siècle, lorsque les Turcs se rendirent maîtres de cette ville. Ces conquérans féroces, non contens de forcer les pélerins et les chrétiens habitans du pays à acheter par des tributs la permission de satisfaire leur dévotion, les accablaient de vexations et de mauvais traitemens; le patriarche lui-même n'était point à l'abri de leurs outrages, quand un gentilhomme des environs d'Amiens, nommé Pierre l'Hermite, qui dans sa jeunesse avait porté les armes, et que la piété avait conduit dans un hermitage, et de là au saint sépulcre, touché des malheurs dont il était témoin, et des maux qu'il avait éprouvés lui-même, forma le projet de délivrer la Terre-Sainte, et d'en chasser les Infidèles.

Convaincu qu'il n'y avait rien à attendre des empereurs de Constantinople, il crut possible d'armer l'Europe entière pour l'exécution de cette entreprise. Plein de cette idée, en débarquant en Italie, en 1093, il s'empressa de remettre au pape Urbain II des lettres dans lesquelles le patriarche de Jérusalem cherchait à émouvoir sa compassion, par le détail des barbaries et des profanations des Turcs. Pierre y joignit le tableau de ce qu'il avait vu; il exposa son plan, et les observations qu'il

avait faites pour en faciliter l'exécution. Il avait reconnu les chemins les plus sûrs, les ports les plus commodes, les villes les moins fortifiées : il avait évalué les forces des Turcs et les secours qu'on pouvait tirer des chrétiens de Syrie. Pierre était d'une petite taille et d'une figure commune et même basse, mais il parlait avec facilité, et ses yeux et son langage étaient pleins de feu. Frappé de ses discours et de son projet, dont le fameux Grégoire VII avait eu l'idée, le pape applaudit à son zèle, et l'engagea à parcourir les royaumes de la chrétienté, pour exciter les princes et les peuples à s'armer pour la délivrance de la Terre-Sainte. Les pieds nus, grossièrement vêtu, observant une abstinence rigoureuse, l'Hermite parcourut, en moins d'un an, presque toute l'Europe, portant un lourd crucifix, et distribuant aux pauvres les aumônes qu'il recevait. Il prêchait dans les églises, dans les rues, sur les grands chemins ; il entrait avec la même confiance dans les chaumières et dans les châteaux, exhortant la foule qui s'amassait autour de lui à faire pénitence, et à prendre les armes pour recouvrer le tombeau du Sauveur, et par-tout enflammant les grands comme le peuple de l'ardeur dont il était embrasé lui-même.

Le pape, instruit du succès de ses prédications, convoqua en 1095 un concile à Plaisance. Des ambassadeurs de l'empereur de Constantinople y exposèrent les dangers qui menaçaient leur patrie, qu'un bras de mer étroit protégeait seul contre les

incursions des Turcs, ces ennemis communs de tous les chrétiens. Urbain leur promit des secours, et convoqua pour l'automne de la même année un second concile à Clermont en Auvergne. Outre un grand nombre de prélats, une foule de princes et de seigneurs français s'y rendit. Pierre l'Hermite y parut dans la grande place, et il fit avec son éloquence accoutumée le tableau des malheurs qui accablaient la Terre-Sainte. Après lui, du haut d'un échafand élevé, le pape, dans un discours touchant, exhorta les fidèles à s'armer pour marcher au secours de leurs frères d'orient, et pour reconquérir sur les mahométans les lieux saints qu'ils souillaient tous les jours par leurs profanations. *Dieu le veut, Dieu le veut,* s'écrièrent à-la-fois tous les auditeurs; et ils s'empressèrent à l'envi de recevoir de la main du pontife, ou de celle des prélats qui l'accompagnaient, une croix rouge qu'ils attachèrent sur leur épaule droite, comme un signe de leur dévouement pour la cause de la religion. Le jour du départ fut fixé au 15e jour d'août de l'année suivante 1096, et le rendez-vous donné dans les plaines de Constantinople. Telle fut l'origine de la première croisade.

Cependant l'époque fixée pour le départ paraissait trop éloignée pour le zèle des croisés, dont le nombre s'était considérablement accru depuis le retour des prélats dans leurs diocèses. Dès le printemps plus de soixante mille hommes, femmes et enfans, presque tous de la lie du peuple, s'at-

troupèrent en Lorraine autour de Pierre, et le proclamèrent leur général. Il accepta ce titre ; et conservant toujours le même genre de vie et son habit d'hermite, il dirigea leur marche vers le Danube et le long des rives de ce fleuve. Cette armée, ou plutôt ce rassemblement d'hommes qui reconnaissaient à peine un chef, était partagé en deux corps. Gautier de Saint-Sauveur, ou *Sans-Avoir*, gentilhomme français, était à la tête de l'avant-garde. Le pillage, les violences et les excès de tout genre auxquels elle se livra à son passage dans la Hongrie et dans la Bulgarie excitèrent la fureur des peuples à demi-sauvages de ces contrées. Ils prirent les armes, et employèrent la force et la ruse pour se venger, et pour s'opposer à la marche du corps d'armée que Pierre conduisait. Celui-ci se voyant attaqué, n'écouta que la vengeance, et fit détruire de fond en comble une ville qui se trouvait sur sa route ; mais le défaut de discipline et l'ignorance de ses soldats dans l'art de la guerre les rendaient aisés à vaincre ; les Hongrois et les Bulgares les harcelèrent et les poursuivirent sans relâche, et les massacraient sans pitié. Un tiers seulement échappa au carnage, et cette armée était réduite à vingt mille hommes lorsqu'elle arriva à Constantinople. Alexis Comnène Ier, qui en était alors empereur, reçut l'Hermite dans son palais, fit distribuer des vivres à ses troupes, et leur fournit les moyens de passer en Asie. Arrivé en présence de l'ennemi, Gautier chercha en vain à établir

quelque ordre parmi cette foule d'hommes indisciplinés ; il ne put y parvenir : une partie de ses soldats se souleva, et nomma un autre chef ; et forcé de livrer bataille, il périt avec le nouveau général et la plus grande partie de l'armée, sous les coups de Soliman, sultan de Nicée. Trois mille hommes seulement, échappés au carnage, se réfugièrent à Constantinople auprès de Pierre, qui y était resté, et se joignirent à l'armée de Godefroy de Bouillon et des autres croisés. Pierre passa avec elle dans la Terre-Sainte, en 1097. Les fatigues et la disette que les croisés éprouvèrent l'année suivante devant Antioche abattirent son courage, et il fut du nombre de ceux qui cherchèrent à abandonner l'armée. Arrêté dans sa fuite, il rougit de cette honteuse démarche, et fit en public le serment de ne jamais se séparer de cette armée, qui s'était formée à sa voix. Il fut depuis envoyé en ambassade auprès du lieutenant du calife, qui tenait les croisés assiégés dans Antioche, tandis qu'ils assiégeaient eux-mêmes la citadelle de cette ville. Il se distingua au siége de Jérusalem, en 1099, et soutint par ses exhortations le courage des croisés, que le manque d'eau réduisait à la dernière extrémité ; et après la prise de la ville, il y resta comme vicaire-général du nouveau patriarche, pendant que celui-ci accompagnait l'armée à la bataille d'Ascalon.

Les autres particularités de la vie de Pierre l'Hermite sont inconnues.

« Ceux, dit M. Moreau dans ses *Discours sur*
« *l'histoire de France*, ceux qui réfléchissent froi-
« dement sur les actions, et qui pour les juger
« se transportent au siècle qui les a produites, ceux-
« là ne font point de Pierre l'Hermite un fol en-
« thousiaste qui eût mérité d'être enfermé. Pour
« moi, j'avoue que son génie m'étonne, et que
« son courage me paraît approcher de celui qui
« fait les héros en tout genre. Seul, il avait
« enflammé toute l'Europe : il s'était fait suivre
« des peuples : il avait persuadé, entraîné les rois
« et les ministres ; à sa voix, les tyrans cessèrent
« d'infester leur patrie, et cette ardeur guerrière
« qui était le fléau de l'Europe esclave et malheu-
« reuse, il la porta en Asie, et la tourna contre
« des ennemis usurpateurs eux-mêmes. Ne va-
« lait-il pas mieux après tout combattre ces bri-
« gands d'Asie, que d'égorger, comme on le fai-
« sait alors, ses parens et ses compatriotes. Non,
« le solitaire d'Amiens ne fut point un insensé,
« et il mérite une place parmi les hommes juste-
« ment célèbres. »

M.

M.me DE SHOULIÉRES.

Mlle Cheron pinxt *Landon dirext*

BIBLIOTECA VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

MADAME DESHOULIERES.

« De toutes les dames françaises qui ont cultivé « la poésie, madame Deshoulières est celle qui a le « plus réussi, puisque c'est celle dont on a retenu « le plus de vers ». Tel est l'éloge que fait Voltaire de cette femme célèbre. Laharpe, dans son *Cours de Littérature*, prétend qu'elle avait plus d'esprit que de talent. Il me semble en effet que c'est l'esprit qui domine dans ses productions, en général faibles et monotones. De sept idylles qui nous restent de madame Deshoulières, trois seulement peuvent servir à sa réputation : celles des *Oiseaux*, des *Moutons*, et de *l'Hiver*. Sa description du printemps a quelque chose de la fraîcheur et de la grace de son sujet. On lit avec plaisir ses *Vers à M. Caze*, et l'on a retenu quelques-unes de ses *Stances morales*, remarquables par des pensées d'une vérité frappante, exprimées d'une manière aussi ingénieuse que concise. Les vers adressés à ses enfans sont pleins d'abandon, de grace et de mélancolie ; mais il y a long-temps qu'on ne lit plus la longue correspondance de ses chats et de ses chiens, qui remplit un tiers de ses œuvres; ni ses Ballades, ni ses Epîtres, ni ses Chansons, ni ses Odes, ni ses Tragédies. Dans soixante pages on peut réunir tout ce qui mérite d'être conservé de cette muse beaucoup trop vantée dans son temps.

Si madame Deshoulières irrita quelquefois l'envie

par de jolis vers, il faut avouer qu'elle trouva moyen de l'appaiser par ses jugemens inconcevables. Liée avec les deux Corneilles, mais recevant chez elle les Cotin et les Pradon, elle eut le malheur de s'enthousiasmer pour le talent de ce dernier, et le mauvais goût de préférer sa *Phèdre* à celle du divin Racine.

Madame Deshoulières s'était fixée à Paris depuis que son mari, qui suivit le prince de Condé à Bruxelles, avait pu profiter de l'amnistie, et rentrer en France. On sait qu'elle-même avait été quelque temps prisonnière au château de Vilvorden, et qu'elle ne dut sa liberté qu'à l'audace de M. Deshoulières, qui parvint à l'enlever de ce donjon, où sa vie n'était pas en sûreté. Leur fortune, à l'un et à l'autre, souffrit beaucoup dans ces divers déplacemens. Madame Deshoulières, avec son talent, ne parvint jamais à la rétablir. Tout ce qu'elle put obtenir fut une modique pension de 2000 liv., et quelques honneurs littéraires. Sur la fin de sa vie, elle fut attaquée d'un cancer au sein, dont elle mourut à Paris, le 17 février 1694. Elle était née en 1633 ou 1634.

Ph . . . e.

QUESNAY.

J. Chevalier pinx.t Landon direx.t

NAPOLI

QUESNAY.

François Quesnay, médecin ordinaire du roi, de l'académie des sciences, naquit en 1694.

Jusqu'à sa dix-septième année il ne s'était occupé que des travaux de la campagne ; mais à cet âge, pressé par le besoin de s'instruire, il s'adressa au chirurgien de son village, qui lui donna les premières leçons de latin, de grec, et même de chirurgie. Dans l'intervalle de ses leçons, Quesnay lisait avec un intérêt particulier *la Maison Rustique*, et c'est vraisemblablement à cette lecture que la secte des économistes doit son origine.

Les progrès de Quesnay dans la chirurgie furent si rapides, que son maître s'étant emparé des extraits que son élève rédigeait, s'en servit pour se présenter à l'Ecole Saint-Côme, qui l'accueillit avec distinction. Cette circonstance révélant à Quesnay ses forces, l'encouragea à se faire admettre lui-même.

Il alla d'abord s'établir à Mantes, où il passa plusieurs années. Garengeot, célèbre chirurgien, apprécia les talens de Quesnay, le fit connaître à la Peyronie, qui l'appela à Paris, pour y remplir les fonctions de secrétaire de la nouvelle académie de chirurgie. Il en devint un des ornemens, en publia les mémoires, et la préface de cet ouvrage peut être regardée comme un modèle en ce genre.

La goutte ayant enlevé à Quesnay la faculté

d'exercer la chirurgie, il se livra tout entier à la pratique de la médecine. Il fut nommé médecin ordinaire du roi, et conserva dans ses fonctions la même ardeur pour le travail, la simplicité et la franchise de son caractère.

Le dauphin père de Louis XVI, s'entretenant avec lui, se plaignait de la grande difficulté pour les rois d'apprendre à bien gouverner. « Monseigneur, je n'y trouve aucune difficulté, repartit Quesnay. — Que feriez-vous donc si vous étiez roi? — Je ne ferais rien. — Et qui gouvernerait? — Les lois. »

Après la petite-vérole de ce prince, Louis XV donna des lettres de noblesse à Quesnay, qu'il appelait *son penseur*, et voulut que ses armoiries fussent composées de trois fleurs de peusée.

Quesnay s'occupa toujours beaucoup plus des intérêts des autres que des siens propres; son humanité, sa générosité, étaient extrêmes; et quoiqu'il eût des emplois très-lucratifs, il amassa peu de fortune. Il porta jusqu'au scrupule la crainte d'abuser de la faveur dont il jouissait. Croyant avoir contribué au gain d'un procès pour lequel il avait employé le crédit de madame de Pompadour, il envoya à la partie condamnée la somme que devait lui coûter la perte de ce procès.

Il a composé un assez grand nombre d'ouvrages de médecine; les plus importans sont le *Traité sur l'Economie animale*, où l'auteur s'est souvent laissé entraîner par son imagination, mais où il a dé-

veloppé avec beaucoup d'art l'influence réciproque du physique et du moral de l'homme; et le *Traité sur les Fièvres*, dans lequel on trouve, parmi des opinions hasardées, une exposition très-utile de la doctrine des anciens.

Le besoin du travail et de la méditation était si impérieux chez lui, qu'à l'âge de quatre-vingts ans, on le vit se livrer avec ardeur à l'étude des mathématiques, et à la résolution des problèmes de la plus haute géométrie. Il crut même avoir fait des découvertes qui sont regardées comme impossibles. Cette illusion donna d'heureux momens à sa vieillesse.

Ce fut aussi vers les quinze dernières années de sa vie qu'il s'occupa plus particulièrement de l'économie politique appliquée à l'économie rurale. Il publia divers articles dans l'*Encyclopédie*, et plusieurs opuscules relatifs à cette science, entre autres *Le Physiocrate, ou du Gouvernement le plus avantageux au genre humain;* ouvrage assez obscur, que certains critiques ont dit être l'Alcoran des économistes.

Quesnay mourut à Versailles, le 16 décembre 1774, sept mois après Louis XV, qui l'avait honoré d'une constante amitié.

Comme chirurgien, Quesnay a été jugé par ses pairs, puisque l'académie de chirurgie lui accorda, ainsi qu'à Petit, l'honneur de faire placer, de son vivant, son buste dans la salle de ses assemblées. Comme médecin, il a joui d'une considéra-

tion méritée par ses écrits et par ses talens; comme économiste, il ne nous appartient pas de le juger. Quelques passages d'un éloge fait par un de ses sectateurs achèveront de faire connaître le caractère, l'esprit et le cœur de Quesnay.

« La méthode fut le caractère propre de son esprit, l'amour de l'ordre et de la justice fut la « passion dominante de son cœur ; voilà l'origine « de ses découvertes, voilà la source de ses vertus. « Dur à lui-même, mais sensible à l'excès pour « l'humanité souffrante, une action généreuse lui « arrachait des larmes ! Jamais homme ne fut plus « contredit, et jamais homme ne porta moins d'ai- « greur dans la controverse. Il discutait toujours pour « l'intérêt de la vérité, mais jamais il ne disputait « pour l'intérêt de son amour-propre..... Le calme « de son ame s'annonçait par la sérénité de son « visage..... Il souffrait tranquillement les infirmi- « tés de la vieillesse : *Il n'y voyait*, disait-il, « *que l'opération lente de la nature, qui démo- « lissait des ruines.* L'observation de la nature lui « était devenue une habitude..... Ne se pressant « jamais de parler, écoutant attentivement, il rap- « prochait très-vivement ce qu'il venait d'enten- « dre : l'ordre qu'il mettait dans vos idées vous « les éclaircissait à vous-mêmes; et comme So- « crate avec lequel il avait quelque ressemblance « dans les traits de la figure, il avait fait une étude « particulière de l'art d'accoucher les esprits..... »

E. J. B.

MAHOMET.

N. pinx.t *London direx.t*

NAPOLI

MAHOMET.

Mohammed Aboulcassem Abdallah, nommé simplement par ses sectateurs *Al-Nabi*, ou le prophète, et par les chrétiens Mahomet, naquit en Arabie l'an 560. Il était de la tribu des *Koréishites*, la plus noble parmi les Arabes, et de la famille d'*Hashem*, prince de cette tribu, et de la ville de la Mecque, et gardien héréditaire de la *Caaba*, ou maison sainte, temple bâti dans cette ville, et l'objet de la vénération de tous les habitans idolâtres de l'Arabie. Il perdit en bas âge *Abdallah* son père, et sa mère *Amina*. *Abdal Motalleb* son grand-père, homme riche et généralement estimé, prit soin de son enfance, et chargea en mourant *Abu-Taleb*, son fils, de le remplacer auprès de lui. Cette recommandation n'empêcha pas que l'orphelin ne fût exclu par ses oncles de l'héritage de son aïeul. Cependant Abu-Taleb lui montra toujours beaucoup de tendresse, l'éleva dans le commerce qu'il exerçait lui-même, le mena avec lui dans ses voyages, et à l'âge de vingt-cinq ans le fit entrer comme facteur chez Khadije, veuve noble et riche, qui trois ans après récompensa ses soins et sa fidélité en l'épousant. Par cette alliance Mahomet fut rétabli dans le rang qu'occupaient ses ancêtres.

Ce ne fut qu'à l'âge de quarante ans qu'il prit le titre de prophète; c'était sans doute pour y pré-

parer les esprits que tous les ans il passait dans la solitude et dans la retraite le mois du ramadan, dans une caverne du mont *Héra*, à quelque distance de la Mecque. Ses premiers prosélytes furent ceux qui, témoins habituels de ses faiblesses, devaient être pour lui les plus difficiles à persuader : Khadije son épouse, Zeid, son esclave, Ali, fils d'Abutaleb, son parent et son pupille, et Abubeckre son ami. Convertis par celui-ci, dix des principaux habitans de la Mecque renoncèrent à l'idolâtrie et prononcèrent la profession de foi : *Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète.* Trois ans furent employés sans bruit à ces premières conversions. La quatrième année, Mahomet crut pouvoir annoncer publiquement sa mission ; il invita à un festin les enfans et les descendans d'Abdal-Motalleb : quarante s'y rendirent. Mahomet leur déclara qu'il était envoyé par Dieu pour ramener l'Arabie au vrai culte, et en bannir l'idolâtrie, et leur demanda lequel d'entre eux voulait être son compagnon et son lieutenant. Tous restèrent en silence. Le seul Ali, âgé alors de quatorze ans, s'offrit avec enthousiasme, et Mahomet ordonna sérieusement aux convives d'obéir désormais à cet enfant comme à lui-même. Il commença alors à prêcher publiquement. Les korcishites firent tous leurs efforts pour s'opposer au progrès de cette nouvelle religion ; le prophète fut obligé de se tenir caché, et une centaine de ses prosélytes les plus zélés furent contraints de se réfugier en Ethiopie. La

dixième année de sa mission, Mahomet perdit presqu'en même temps Abutaleb, son oncle et son protecteur, et Khadije son épouse. Trois ans après, les koréishites le croyant sans appui, redoublèrent leurs persécutions, et formèrent même le projet de se défaire de lui. Il fut obligé de s'enfuir de la Mecque avec Abubecker, et ils coururent les plus grands périls; ils parvinrent cependant sains et saufs à Medine, dont les principaux habitans avaient embrassé la religion du prophète, et lui avaient prêté serment en secret l'année d'auparavant. Mahomet avait ordonné à ses partisans de se retirer dans cette ville. Il y fut reçu en souverain et avec des transports de joie; il y bâtit une maison et une mosquée. C'est de cette époque que date l'ère des mahométans; elle est appelée *hégire*, d'un mot arabe qui veut dire *fuite*, et elle correspond à l'an 622 de l'ère chrétienne.

Devenu souverain, Mahomet déclara la guerre à tous ceux qui niaient la vérité de sa mission. Les koréishites étaient sur-tout les objets de sa haine; il les vainquit l'année suivante, à Bedre, mais ensuite il fut battu à Ohud: il y fut blessé, courut risque de la vie, et fut obligé de se retirer à Medine, et même d'entourer cette ville d'un fossé pour la défendre. La division qui se glissa parmi ses ennemis le sauva; ils levèrent le siége, se retirèrent avec précipitation, et firent une trève avec le prophète qui, employa les années suivantes à réduire les tribus juives, très-puissantes et très-nombreuses en Arabie.

La sixième année de l'hégire, Mahomet entreprit le pélerinage de la Mecque. Les korèishites marchèrent à sa rencontre pour s'opposer à ce qu'il entrât dans la ville. Le prophète eut recours à la négociation, et fit avec eux une trève de dix ans, qui lui assura la faculté de visiter la Caaba l'année suivante, pendant trois jours; il en fit usage, et après avoir accompli les sacrifices ordinaires, il quitta la ville le quatrième jour, laissant le peuple édifié de sa dévotion. Enfin, l'an 360, la huitième année de l'hégire, Amrou qui fit depuis la conquête de l'Egypte, et Khaled qui s'empara de la Syrie, s'étant tous les deux convertis, Mahomet accusa les korèishites d'avoir rompu la trève, marcha contre la Mecque, l'investit, et la prit presque sans résistance. Il pardonna aux korèishites; détruisit les idoles dont la Caaba était remplie, et défendit qu'aucun infidèle entrât jamais dans le territoire de la ville sainte. Cette conquête fut suivie de la soumission de toute l'Arabie, et 140,000 musulmans l'accompagnèrent deux ans après, lorsqu'il retourna à la Mecque pour un dernier pélerinage, que les mahométans appellent *le pélerinage d'Adieu*. C'est en mémoire de celui-ci que tout musulman à qui sa santé et ses facultés le permettent doit, au moins une fois en sa vie, aller à la Mecque, et accomplir toutes les cérémonies que le prophète observa alors.

Mahomet retourna à Medine, et bientôt après sa santé commença à décliner. Il s'était toujours ressenti du poison qui lui avait été donné par une

Juive, trois ans auparavant; mais alors ses effets se renouvelèrent avec plus de violence. Le prophète vit avec fermeté approcher ses derniers momens, et mourut à l'âge de soixante-trois ans, l'an 632, ayant conservé jusqu'à la fin son caractère. Il fut enterré à Medine dans le lieu même où il avait expiré; et cette ville est réputée sainte, parce qu'elle renferme le tombeau du prophète. Presque tous ses sectateurs font le pélerinage de Medine, et le regardent comme un complément nécessaire de celui de la Mecque.

Mahomet n'eut point d'autres femmes que Khadije tant que celle-ci vécut; après sa mort il eut jusqu'à onze femmes légitimes. Aiesha, fille d'Abubeckre, était celle qu'il aimait le plus, et long-temps après la mort de son époux, elle était encore appelée la *mère des croyans*. Mahomet n'eut point d'enfans de ses onze femmes; il en avait eu huit de Khadije, mais Fatime, qu'il avait donnée à Ali en mariage, fut la seule qui lui survécut.

Mahomet est peut-être l'homme le plus extraordinaire qui ait paru sur la terre. Sans aucune teinture des lettres, et même, selon quelques auteurs, sans avoir jamais su lire ni écrire, il a fondé une religion qui s'est étendue avec rapidité, et qui règne sur une grande partie du globe, et sur laquelle il a posé les bases d'un puissant empire. Sans prétendre tracer son caractère, « entreprise diffi-« cile, dit Gibbon, et dont le succès serait in-« certain même pour l'homme qui aurait vécu dans

« l'intimité du prophète », on peut avancer que l'ambition fut le mobile de toutes ses actions, que ses plans éprouvèrent des variations suivant les circonstances, et s'étendirent à mesure qu'elles lui devinrent favorables. On peut croire qu'il ne se proposa d'abord que de rentrer dans l'autorité dont son bisaïeul Hashem avait joui dans sa tribu et à la Mecque ; mais comme tous ceux qui se vantaient de la même origine auraient pu élever les mêmes prétentions, Mahomet crut devoir se donner un titre qui le mît au-dessus d'eux, et celui d'envoyé de Dieu, lui parut le plus aisé à soutenir. Il publia donc à haute voix que Dieu l'avait choisi pour ramener ses compatriotes au vrai culte qu'avaient professé Abraham et son fils Ismaël, dont les Arabes se glorifiaient de descendre ; et il attaqua sans ménagement l'idolâtrie, vraisemblablement déja décréditée en Arabie par l'exemple et le commerce des juifs et des chrétiens. Pour ménager ceux-ci, et même se les concilier autant qu'il était possible, il reconnut Moyse et Jésus-Christ pour de véritables prophètes ; mais prétendit qu'ils n'étaient que ses précurseurs, que pour lui il était le dernier de ceux que Dieu avait dû envoyer sur la terre pour rétablir dans sa pureté primitive la religion, défigurée par les erreurs et les superstitions qui s'étaient glissées dans le judaïsme et le chrisfianisme. Il réduisit sa profession de foi à ces deux points : *Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète* ; il y joignit des préceptes et des rites empruntés des juifs, des

chrétiens, des païens mêmes. Telles sont les cinq prières journalières et les purifications qui les précèdent : l'aumône du dixième du revenu, le jeûne du ramadan, l'abstinence de certaines viandes, le pélerinage de la Mecque. Quant à la circoncision, elle était si universellement pratiquée en Arabie de temps immémorial, que le prophète ne jugea pas qu'il fût nécessaire d'en faire un commandement exprès dans le Coran, livre qui renferme à-la-fois les dogmes religieux, les règles de la discipline et les lois civiles et criminelles de ses sectateurs. Quoique Mahomet eût prétendu que l'ange Gabriel lui avait apporté du ciel une copie de ce livre sacré, il était trop prudent pour le mettre au jour tout entier dans un corps d'ouvrage ; les chapitres et les versets même qui le composent ne parurent que successivement par fragmens et à la volonté du prophète. Les circonstances amenaient les révélations et les préceptes. C'est ainsi que la défense du vin et des jeux de hasard fut faite la première année de l'hégire, à l'occasion de quelques désordres qui avaient eu lieu parmi les chefs et les soldats ; que le dogme de la prédestination fut établi pour relever les esprits abattus par la défaite du prophète à Ohud ; que le pélerinage de la Mecque fut ordonné, de même que l'obligation de tourner le visage, pendant la prière, vers le point de l'horizon dans la direction duquel est située la Caaba. Mahomet avait d'abord établi qu'on se tournerait du côté de Jérusalem, mais il changea cette pratique après

la conquête de la Mecque, soit pour se concilier les cœurs de ses compatriotes, soit qu'il eût perdu toute espérance de convertir les Juifs à sa religion. Pour sauver les contradictions presque inévitables dans un ouvrage composé de la manière qu'on a exposé ci-dessus, il fut établi que tout passage déja connnu était susceptible d'être modifié, abrogé même par ceux qui seraient publiés postérieurement; et cependant, malgré cette précaution, Mahomet fut obligé de faire intervenir l'ange Gabriel pour déclarer que Dieu l'avait mis au-dessus de la loi qui prescrivait aux musulmans de se contenter de qnatre femmes légitimes. Les dogmes de la résurrection, du paradis et de l'enfer sont aussi renfermés dans le Coran. On trouve dans une foule de livres la description du lieu de délices destiné à recevoir les musulmans après leur mort, et celle des plaisirs qui les y attendent. Quelques docteurs mahométans prétendent que ces voluptés ne sont qu'une allégorie et une figure; ils disent aussi que le fameux voyage du prophète à Jérusalem, et de là au pied du trône de Dieu, n'eut lieu que dans une extase; mais la masse entière des croyans et le plus grand nombre des docteurs sont persuadés que Mahomet fit ce voyage corporellement, et s'en tiennent aux voluptés qui leur sont promises dans un autre monde.

Les diverses parties du Coran furent recueillies par les disciples du prophète, à mesure qu'elles sortaient de sa bouche: ils les inscrivaient sur des

feuilles de palmier ou sur des os plats, et les déposaient sans ordre dans un coffre, dont la garde était confiée à une de ses femmes. Deux ans après la mort du prophète, Abubecker, qui succéda à son autorité, sous le nom de *calife* ou *vicaire*, rassembla tous ces fragmens, et n'en forma qu'un seul corps d'ouvrage ; il fut encore revu par Othman, troisième calife, qui avait été secrétaire de Mahomet. Cet écrit, si vanté par les Arabes, n'est qu'un mélange incohérent de fables, de préceptes, d'exclamations et de déclamations vaines, et quelques passages d'un style élevé qui s'y rencontrent de temps en temps ne dédommagent pas ceux qui le lisent dans les traductions, de l'ennui que leur fait éprouver le reste du livre.

Mahomet, devenu souverain de Médine, interdit à ses sectateurs toute controverse, et leur ordonna de n'employer que l'épée pour la conversion des infidèles ; il annonça que ceux qui mourraient sur le champ de bataille pour la cause de la religion seraient admis sur-le-champ dans le paradis. Par cette promesse et ses prédications journalières, il excita un enthousiasme si vif dans l'esprit naturellement exalté des Arabes, que dès les premières années de son séjour à Médine il était regardé par ses sectateurs comme une émanation de la Divinité, que le moindre retard à l'exécution de ses ordres eût passé pour une impiété, et que sous sa bannière ils ne craignaient aucun danger. Abubecker, et Omar qui lui succédèrent, surent tirer parti de cette

obéissance passive que fortifiait encore la doctrine du fatalisme. Profitant de la faiblesse des Romains et des Persans, et des troubles religieux et politiques qui les divisaient, ils étendirent leur puissance et la religion du prophète ; et moins de douze ans après la mort de celui-ci, les Arabes avaient conquis la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, l'Egypte et la Perse entière. Les divisions et les guerres civiles qui eurent lieu entre Ali et ses descendans, et les Ommiades ou descendans d'Othman n'affaiblirent point cet esprit de conquête et de prosélytisme ; car cent ans après cette époque, les Musulmans, maîtres de l'Afrique, de l'Espagne, du midi de la France et des principales îles de la Méditerranée, menaçaient l'Europe entière de l'esclavage, et l'auraient conquise sans la valeur de Charles Martel qui mit un terme à leurs victoires, en détruisant leur armée entre Tours et Poitiers, en 732.

On n'a pas cru devoir parler dans cet article, ni des attaques d'épilepsie auxquelles on a dit que Mahomet était sujet, et qu'il faisait passer pour des extases, ni du pigeon qu'il avait accoutumé à venir manger dans son oreille, parce que ces faits paraissent avoir été controuvés. Il en est peut-être de même du moine nestorien, *Sergius* ou *Boheira*, qui, selon les historiens chrétiens, a beaucoup aidé le prophète dans la composition du *Coran* ; on peut juger du degré de vraisemblance de cette allégation, d'après la manière dont ce livre a été écrit et rédigé. M.

VÉSAL.

N. pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

VÉSALE.

André Vésale, médecin célèbre, et l'un des principaux restaurateurs de l'anatomie parmi les modernes, naquit à Bruxelles, vers l'an 1506. Son père était apothicaire de l'empereur Maximilien Ier : son grand père, son bisaïeul et son trisaïeul, avaient été médecins des souverains du Brabant, et tous trois avaient laissé des écrits sur l'art qu'ils exerçaient, ou en avaient donné des leçons dans les écoles. Après avoir fait ses humanités à Louvain, Vésale vint à Paris étudier la médecine, à laquelle sa famille s'était consacrée depuis tant de générations. Il s'attacha principalement à l'anatomie, donna des leçons de cette science, et la pratiqua publiquement. De là Vésale revint dans sa patrie, et passa ensuite en Italie, où il enseigna la médecine, et sur-tout l'anatomie à Bologne, à Pise, et enfin à Padoue, où il demeura sept ans. Il fit paraître, en 1541, son grand ouvrage d'anatomie, sous le titre de *Fabrique du corps humain*. Ce livre renfermait des découvertes en anatomie; il rectifiait des erreurs que l'autorité des anciens, et surtout celle de Galien faisait passer pour des vérités incontestables; il était en outre embelli par des planches dont les dessins ont été attribués au Titien, et sont certainement l'ouvrage d'artistes très-distingués; il fut généralement admiré, mais en même temps il excita contre son auteur l'envie des vieux

médecins, et sur-tout celle de Jacques Sylvius, célèbre professeur de Paris, dont Vésale avait été le disciple.

L'empereur Charles-quint, instruit du mérite de Vésale, le choisit pour son médecin; il fut aussi celui de Philippe II. A l'âge de plus de cinquante ans, ennuyé du séjour de la cour, ou, selon quelques écrivains, par ordre de l'inquisition, et en expiation du meurtre involontaire qu'il avait commis sur un gentilhomme espagnol que l'on croyait mort, et dont les parens lui avaient permis de faire l'ouverture, Vésale entreprit le pélerinage de la Terre-sainte; il se rendit dans l'île de Chypre, et de là à Jérusalem, d'où, sur l'offre que lui fit le sénat de Venise, de la chaire que Falloppe avait remplie à Padoue, il se mit en chemin pour en prendre possession; mais une tempête brisa le vaisseau qui le portait, et le jeta dans l'île de Zante, où il mourut de faim et de misère, en 1564, à l'âge de cinquante-huit ans. Le célèbre Boerhaave a donné une édition des ouvrages de Vésale; ils ont été copiés par presque tous les anatomistes du 16e et du 17e siècle, et les dessins en ont été souvent reproduits.

Le mérite de Vésale, et son orgueil, lui attirèrent la jalousie des médecins de son temps, et il fut en butte à leurs persécutions; mais ses ouvrages ont résisté à toutes leurs attaques. La postérité lui a rendu justice, et c'est à lui que l'on fixe l'époque du rétablissement de l'étude de l'anatomie.

M.

ALEXIS COMMÈNE.

Landon direx.t

NAPOLI

ALEXIS COMNÈNE.

Alexis Comnène, fils de Jean Comnène et d'Anne Dalassène, naquit à Constantinople en 1048. Il fut honoré du titre de César par Nicephore Botoniate, contre lequel il se souleva peu de temps après. Alexis avait par sa naissance les droits les plus légitimes à l'empire. On prétend que les ministres de Nicephore formèrent le projet de le surprendre et de lui crever les yeux. Alexis les prévint. Il alla joindre les troupes de Thrace, se fit proclamer empereur, marcha droit à Constantinople, prit cette ville d'assaut le 11 avril 1081, et fut couronné par le patriarche Cosme, le 19 du même mois, avec l'applaudissement général du sénat, de l'armée et du peuple.

Le trône sur lequel Alexis venait de monter n'était point un trône exempt d'alarmes. Les Turcs menaçaient les provinces orientales de l'empire. Robert Guiscard, duc de la Pouille, sous prétexte de rétablir Michel Ducas sur le trône, armait à l'occident, et s'apprêtait à envahir des frontières dépourvues de troupes. L'intérieur de l'empire était dans un état déplorable; trois cents soldats formaient la garnison de Constantinople, et les finances impériales épuisées ne permettaient ni de relever des forteresses en ruines, ni d'entretenir une armée nombreuse telle que les circonstances l'exigeaient.

Le génie de l'empereur pourvut à tout. Il suscita des ennemis à ses ennemis. Il rétablit la discipline parmi ses troupes, leur inspira de la confiance en paraissant en avoir beaucoup dans leur courage, et se mettant à leur tête, il commença d'abord par repousser les Turcs, et les obligea à demander la paix. Il vint ensuite faire tête à un ennemi plus formidable, et contre lequel il ne fut pas d'abord aussi heureux. Battu en voulant secourir Durrazo, que Robert avait assiégée, il perdit cette ville; mais la fortune lui fut plus favorable en combattant Bohémond, fils de Robert. Il le vainquit deux ans après, et le contraignit de se réfugier vers son père. A peine Alexis avait-il terminé cette guerre, qu'il tourna ses armes contre les Scythes et les Turcs, nations aussi aguerries que féroces. Il défit les premiers dans une bataille générale, et leur tua ou prit toute leur armée. Les seconds résistaient mieux à ses armes. Ils furent vaincus cependant, et Alexis se disposait à leur faire une guerre plus vigoureuse, et à reculer les bornes de l'empire, lorsqu'il apprit que tous les princes de l'occident se préparaient à fondre sur l'Asie, et qu'une de leurs armées s'avançait déja vers Constantinople. A cette nouvelle, la prudence lui ordonna de rappeler ses troupes auprès de sa capitale, et la politique lui fit un devoir de laisser passer une armée dont il eut été dangereux pour lui de contrarier les projets. On sait que le rendez-vous des croisés était à Constantinople. Ces enthousiastes, conduits par un moine fanatique, et que des prêtres

qui se disaient inspirés avaient engagés à abandonner leurs familles et à se dépouiller de leurs biens pour aller dans des climats brûlans égorger des hommes qui leur étaient inconnus, se mirent à ravager les provinces d'Alexis. L'empereur eut besoin de toute sa modération pour souffrir sans éclater les outrages qu'ils firent à ses sujets. Il fut insulté lui-même jusque sur son trône par un seigneur français qui eut l'insolence de s'asseoir à côté de lui dans le temps qu'il donnait audience. Ce prince dissimula cet affront; des mesures adroites le délivrèrent à la fin de ces hôtes dangereux, qu'il fit passer en Asie les uns après les autres. Bohémond, qu'il redoutait le plus, fut celui qu'il traita avec le plus de magnificence. Il le combla de présens, et parvint à l'engager à lui prêter hommage pour les terres qu'il conquérerait. Alexis, dans la suite, se vit entraîné dans différentes guerres contre ceux des princes croisés qui avaient formé des principautés dans l'orient, ces princes refusant de lui rendre hommage, ou empiétant sur ses provinces. Les musulmans exercèrent de nouveau sa valeur pendant les dernières années de sa vie; il gagna sur eux des batailles mémorables, et en leur accordant la paix, il leur fit rendre toutes les places dont ils s'étaient emparés depuis la captivité de Romain Diogène.

Ce fut à la suite de ces triomphes que ce grand prince termina ses jours dans la ville impériale, le 15 août 1118, à l'âge de soixante-dix ans, après avoir

occupé glorieusement le trône pendant trente-sept ans et quelques mois.

Alexis, qu'il ne faut juger ni d'après les historiens des croisades, qui l'ont décrié, ni d'après sa fille Anne Comnène, qui a fait plutôt le panegyrique que l'histoire de son père, fut un prince chez lequel les vertus surpassèrent de beaucoup les défauts. A vingt ans il remporta des victoires et sauva l'empire. Il ne démentit point pendant le cours de son règne la réputation qu'il s'était acquise; il gouverna avec sagesse, diminua les impôts, favorisa les arts, encouragea les savans, aima la religion, détesta la superstition, le fanatisme, et, par son courage, rétablit l'empire dans son ancienne splendeur.

De L.

DIOCLETIEN.

Landon direx.t

NAPOLI

DIOCLÉTIEN.

Dioclétien, né de parens obscurs, dans la Dalmatie en 245, se fraya par son mérite un chemin au premier trône du monde. Il embrassa de bonne heure la profession des armes, parvint rapidement au grade de général des légions de la Mœsie, fut ensuite honoré du consulat, et s'acquit une réputation si éclatante dans la guerre contre les Perses, que l'armée le jugea digne de l'empire après la mort de Numérien, et le déclara auguste à Calcédoine, le 17 septembre 284.

Quoiqu'il fût le plus grand capitaine de ce siècle, et qu'il eût tous les talens pour bien gouverner, il se défia de ses propres forces, et deux ans après son couronnement, il associa à l'empire Maximien Hercule, comme lui soldat de fortune, et son compagnon de guerre, et l'envoya commander en occident, tandis qu'il marcha lui-même contre les Perses, sur lesquels il reprit la Mésopotamie. Il pénétra ensuite en Allemagne, et porta les aigles romaines jusqu'aux frontières du Danube. Cependant, malgré ses victoires, il était loin d'être tranquille sur le sort de ses états. Les dangers se multipliaient ; les Bretons étaient loin d'être soumis ; les Perses menaçaient les provinces d'orient. Les Francs, les Allemands et les Daces avaient été vaincus, mais n'étaient pas soumis. Dans cet état des choses, Dioclétien crut qu'il était nécessaire de mul-

tiplier les chefs et de diviser ses armées. L'an 292, il donna le titre de césar à Constance Chlore, que Maximien Hercule adopta, et il honora de la même dignité Galère Maximien, qu'il adopta lui-même. Il partagea l'empire avec ses trois collègues, en réservant pour lui tout ce qui était au-delà de la mer Egée. Indépendamment de ce partage, chacun de ces princes commandait dans tout l'empire, et leurs lois avaient force par-tout. Après cet arrangement, que Dioclétien regardait comme un chef-d'œuvre de politique, et qui n'était rien moins que cela, les deux empereurs et les deux césars se rendirent dans leurs provinces, et marchèrent contre les ennemis de l'empire. Dioclétien se signala en Syrie et en Egypte; Achillée fut vaincu; Maximien soumit les rebelles d'Afrique; Constance repoussa les nations barbares de la Germanie, et Galère, après avoir été battu d'abord par les Perses, les défit entièrement; et força Narsès à demander la paix. Ces quatre princes, Dioclétien à leur tête, triomphèrent, le 17 novembre 303, de tous les peuples qu'ils avaient soumis. La pompe de ce triomphe, où l'on vit les chefs et les dépouilles de tant de nations, égala, si elle ne surpassa pas, celle d'Aurélien.

Dioclétien, qui s'était montré avec tant d'éclat pendant la guerre, n'employa pas en bon prince les loisirs de la paix : il poussa l'orgueil jusqu'à exiger envers sa personne les respects qui ne sont dus qu'au roi des rois, il ordonna qu'on ne l'aborderait do-

rénavant qu'en se prosternant devant lui et en lui baisant les pieds. Cette petitesse était indigne d'un grand homme, et ses ordonnances contre les chrétiens sont indignes d'un grand roi. Il les persécuta à la sollicitation de Galère, qui prenait chaque jour plus d'empire sur son esprit, et qui finit enfin par le forcer d'abdiquer l'empire, ce que Dioclétien refusa d'abord, et ce qu'il fit ensuite à Nicomédie. Dans le même temps Maximien se dépouillait de la pourpre impériale à Milan. Cet événement eut lieu l'an 305 de J. C.

Dioclétien, une fois débarrassé du fardeau de l'empire, se retira à Salone en Dalmatie, et vécut en philosophe, après avoir vécu en monarque. Vopisque dit qu'il avait appris de son père que cet empereur dans sa retraite faisait des réflexions dignes d'un homme très-sage. « Ceux qui gouvernent, disait-il, « sont obligés de voir par les yeux d'autrui. On « sollicite leurs faveurs pour ceux qui ne méritent « que leurs châtimens, et on les excite à punir ceux « qu'ils devraient récompenser ». On dit qne Maximien, moins philosophe que lui, s'ennuya de l'uniformité de la vie privée, et qu'il sollicita son ancien collègue de reprendre la pourpre; mais Dioclétien lui répondit, « Mon ami, venez voir les laitues que « j'ai plantées dans mon jardin de Salone ». Ce fut dans les plaisirs innocens de l'agriculture qu'il passa les dix dernières années de sa vie. On assure que dans ses derniers jours il fut en proie à une noire mélancolie, qui le conduisit rapidement au tom-

beau. Il mourut à l'âge de soixante-huit ans, l'an 313 avant Jésus-Christ.

Ce prince possédait les talens requis pour bien gouverner. Doué d'une prudence consommée, et supérieur aux mouvemens de son ame, il savait être ce que la politique exigeait qu'il fût. Impénétrable dans ses desseins, il devinait ceux des autres. Il paraissait ne travailler jamais que pour le bien public, et on lui doit des lois très-sages, dont la plupart sont insérées dans le Code de Justinien. Dioclétien aima la magnificence, et encouragea tous les arts; mais ses grandes qualités furent obscurcies par de grands défauts, et l'on peut dire de lui comme d'Adrien, qu'il fut un méchant homme et un grand empereur.

Ph. L. R.

VAUCANSON.

NAPOLI

London direct

VAUCANSON.

Jacques de Vaucanson, mécanicien, pensionnaire de l'académie des sciences, naquit à Grenoble le 24 février 1709. Son goût pour la mécanique se déclara dès sa plus tendre enfance, et le hasard développa chez lui, comme chez Pascal, le talent que la nature lui avait donné. Sa mère le conduisait tous les dimanches chez une dévote de ses amies: toutes deux s'entretenaient des moyens de faire leur salut, pendant que le jeune Vaucanson restait à s'ennuyer dans la chambre voisine. Une pendule qui s'y trouvait attira bientôt ses regards, il s'attache à découvrir le jeu des pièces. Cette idée le poursuit par-tout; enfin, au bout de plusieurs mois, il parvint à saisir le mécanisme de l'échappement. Dès ce moment toutes ses idées se tournèrent vers la mécanique. Il fit en bois une très-bonne horloge, et pour décorer l'oratoire de sa mère, il exécuta des petits anges qui agitaient leurs ailes, et des prêtres automates qui imitaient parfaitement les cérémonies de la messe, ce qui charma tout le clergé de Grenoble.

Il quitta cette ville pour fixer quelque temps son séjour à Lyon; mais le desir d'augmenter ses connaissances en conversant avec les savans, lui fit bientôt entreprendre le voyage de Paris. Quelques jours après son arrivée, la statue d'un joueur de flûte qui orne le jardin des Tuileries attira

son attention ; son imagination s'échauffe ; tout-à-coup il se sentit frappé de l'idée de faire exécuter des airs par une statue semblable. Un de ses oncles, instruit de ce projet, le menaça de le faire enfermer s'il y persistait. Vaucanson, pour éviter un ridicule à son oncle, prit le parti de voyager, et ne revint à Paris que trois ans après. Il profita d'une maladie cruelle et longue pour s'occuper de son flûteur. Sans aucune correction, sans aucun tâtonnement, la machine tout entière résulta de la combinaison des pièces qu'il avait fait exécuter en sortant de son lit. A cette machine succéda bientôt un automate qui jouait à-la-fois du tambour et du galoubet ; enfin, on vit deux canards qui barbotaient, mangeaient, allaient chercher le grain, le saisissaient dans l'auge, et le digéraient.

Ce nouveau Prométhée ne se borna pas à ces automates, qui, en servant à sa gloire, auraient été inutiles à l'humanité, il dirigea ses talens vers l'utilité publique. Il construisit des moulins pour la soie, qui, en simplifiant la main-d'œuvre, donnent aux organsins une préparation plus parfaite. Il inventa un métier sur lequel un enfant pouvait faire les plus belles étoffes ; et rivaliser avec le meilleur ouvrier. Ayant trouvé des imperfections essentielles dans les tours à tirer la soie, il y remédia par une nouvelle machine ; mais la routine, ce vieux tyran du peuple et des sots, qui ont autant de peine à la quitter qu'un aveugle à se dessaisir de son bâton ; cette routine inflexible em-

pêcha l'usage de son tour, qui aurait donné à la soie plus de solidité, d'égalité et d'éclat.

Ce fut à Lyon qu'il établit ses inventions économiques ; mais comme elles rendaient inutiles une foule de bras, les ouvriers s'ameutèrent, et le célèbre inventeur manqua payer de ses jours son génie et son zèle. Il ne se vengea de cette injustice que par une plaisanterie fort ingénieuse. Le gouvernement l'avait consulté dans une discussion où l'on faisait valoir l'intelligence peu commune que devait avoir un ouvrier en étoffes de soie. Il répondit par une machine avec laquelle un âne exécutait une étoffe de cette nature.

Au milieu de tous ces travaux, Vaucanson suivait en secret une idée à l'exécution de laquelle le roi s'intéressait : c'était la construction d'un automate dans l'intérieur duquel devait s'opérer tout le mécanisme de la circulation du sang; mais les lenteurs qu'éprouva l'exécution des ordres de S. M. dégoûtèrent Vaucanson. Un homme qui a le sentiment de son génie, s'indigne d'être réduit à solliciter comme une grace la permission de l'employer.

Vaucanson posséda toutes les vertus privées auxquelles les hommes peuvent prétendre. Ses domestiques le chérissaient comme le meilleur des maîtres; ses enfans comme un père tendre et affectueux, et sa femme comme le modèle des époux. Il avait beaucoup d'amis, et méritait d'en avoir, par l'égalité et l'obligeance de son caractère. Attaqué, plusieurs années avant sa mort, d'une maladie longue

et cruelle, Vaucanson conserva son activité jusqu'au dernier moment. *Ne perdez point de temps*, disait-il aux ouvriers, *je ne vivrai peut-être pas assez long-temps pour expliquer mon idée en entier.* Il faisait alors exécuter la machine qu'il avait inventée pour composer sa chaîne sans fin.

Vaucanson termina sa vie et ses souffrances le 21 novembre 1782, laissant un nom qui sera long-temps célèbre par des productions ingénieuses qui furent l'amusement de sa jeunesse, et par des travaux utiles qui ont été l'occupation de sa vie.

De L.

FLORIAN.

Flouest pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

FLORIAN.

Jean-Pierre Claris de Florian naquit en 1755, au château de Florian, dans les basses Cévennes. Sa tendresse pour une mère qu'il n'eut pas le bonheur de connaître, et qui était Castillane d'origine, lui fit apprendre l'espagnol: il lui parut doux de parler la langue que sa mère avait parlée. Sa famille était alliée de celle de Voltaire. Ce fut à Ferney que le jeune Florian acquit cette pureté de goût, cette justesse d'expression, qu'on remarque dans ses ouvrages. Il quitta ce séjour pour entrer page chez le vertueux Penthièvre; et après en avoir rempli les fonctions pendant le temps prescrit, il obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de son bienfaiteur. Après avoir passé quelque temps en garnison à Maubeuge, il revint à Paris, où il se fixa. Pour tromper l'ennui d'une vie sédentaire, il se livra alors à la littérature. Son goût pour l'espagnol l'engagea à faire passer dans notre langue un des écrivains de cette nation. Il choisit Cervantes. *Galathée* eut le succès le plus complet. Dans le même temps, de jolies comédies jouées aux Italiens faisaient connaître Florian comme un auteur dramatique d'un talent très-distingué; mais il revint à son genre favori, à la pastorale. Il publia *Estelle*, presque aussi bien accueillie, mais un peu moins louée, que *Galathée*. Ses *Nouvelles*, ses *Nouvelles nouvelles*, ajoutèrent encore à sa réputation.

Il n'en fut pas de même de *Gonzalve* et de *Numa*, qui furent vivement critiqués, même par les amis de l'auteur. A l'époque de 1793, le décret qui exilait les nobles de Paris l'en fit sortir. Il se retira à Sceaux, où il ne fut pas long-temps tranquille. Incarcéré par ordre du comité de sûreté-générale, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor; mais les inquiétudes de sa prison et les privations de tous genres qu'il avait éprouvées altérèrent sa santé, et le conduisirent en peu de temps au tombeau. Il mourut à Sceaux, le 13 septembre 1794, à l'âge de trente-huit ans.

Homme aimable, doux, sensible, possédant toutes les vertus qui font le bonheur de la vie et le charme de la société, Florian est généralement regardé comme un des écrivains les plus purs, les plus élégans et les plus naturels du dix-huitième siècle. Son talent était souple et facile, et sa manière originale. Ses vers ont plus de grace que de force. *Voltaire et le Serf du Mont-Jura*, son églogue de *Ruth*, sont pleins de vers heureux et de sensibilité. Ses petites comédies du Théâtre-Italien, *le Bon Ménage, le Bon Père, les Deux Billets, le Bon Fils, Blanche et Vermeille, les Deux Jumeaux de Bergame*, se font remarquer par un caractère de délicatesse et de finesse qui n'exclut pas le naturel. Florian a donné plus de charme à ses Arlequins qu'aucun des auteurs qui l'avaient précédé: il leur a donné une bonhommie naïve, qui n'est altérée par aucun mélange; et tout l'esprit

qui la relève n'est autre chose qu'un composé fort heureux de bon cœur, de bon sens, et de bonne humeur. Il semble que Florian ait pris Marivaux et Gessner pour modèles, et qu'il se soit approprié l'esprit de l'un, mais sans abus, et la naïveté de l'autre, mais sans fadeur. Ses Contes en vers méritent les mêmes éloges. Quant à ses Fables, elles me semblent ce qu'il a fait de mieux, et ce qui doit le recommander sur-tout à la postérité; elles sont supérieures à toutes celles qui ont paru depuis l'inimitable La Fontaine. Florian a saisi le véritable esprit et le vrai ton de l'apologue : chez lui la morale est bien choisie et bien adaptée au sujet; il varie ses tons et ses couleurs avec beaucoup d'art; il sait décrire et converser, racouter et moraliser; nulle part on ne sent l'effort, et toujours on aperçoit la mesure. La prose de Florian mérite les mêmes éloges que ses vers : sa *Galathée* et son *Estelle* sont les deux plus jolies pastorales que nous ayons dans notre langue; elles sont pleines de délicatesse, de pensées ingénieuses; le style en est d'une élégance et d'une pureté peu communes. Florian aurait bien fait de s'en tenir à ce genre aimable, et qui convenait à la nature de son talent. *Numa* et *Gonsalve* n'ont point augmenté sa réputation. La fable du premier est mal inventée, le sujet mal choisi : il y a loin de cet ouvrage au *Télémaque*, que l'auteur paraît avoir voulu imiter. Le syle du second, en prose poétique, est, en général, ou monotone ou ampoulé. La forme de l'ouvrage ne vaut guère

mieux : ce n'est autre chose qu'un récit moitié historique, moitié fabuleux, dont le premier défaut est de n'offrir ni un poëme ni un roman. *Gonzalve* est précédé d'un *Précis historique sur les Maures*, beaucoup meilleur que le roman. Ce *précis* fait mieux connaître les Maures qu'aucun autre des livres qu'on a faits sur cette intéressante nation.

Depuis la mort de Florian, on a publié quelques-uns des ouvrages qu'il avait laissés manuscrits, entre autre sa traduction de *Don Quichotte*, qui vaut beaucoup mieux que celle de Filleau-de-Saint-Martin.

Les Œuvres de Florian ont été données en vingt-trois volumes in-12.

Ph. L. R.

DAUBANTON.

Sauvage pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

DAUBENTON.

Louis-Jean-Marie Daubenton, naturaliste et anatomiste célèbre, naquit à Montbar en 1716, et mourut à Paris en 1800. Buffon, qui était né dans la même ville que lui, et qui connaissait sa pénétration et la sévérité de son jugement, l'appela à Paris vers 1740, pour lui servir de colaborateur dans son grand ouvrage sur l'histoire naturelle des animaux. Daubenton fut chargé de la partie descriptive et anatomique, et mit dans son travail une exactitude scrupuleuse qui le rend infiniment précieux aux savans. Il est très-fâcheux qu'il ne l'ait pas conduit au-delà des quadrupèdes. Buffon chargea en même temps Daubenton de l'arrangement et de la garde du cabinet d'histoire naturelle, et c'est lui qui a commencé à mettre cette riche collection dans l'état brillant où on la voit aujourd'hui. Son zèle pour la science l'engagea à faire ériger au Collége de France, en 1775, une chaire d'histoire naturelle, la première de ce genre qui ait été établie à Paris, et il y remplit les fonctions de professeur jusqu'à la fin de sa vie, avec beaucoup d'assiduité et de succès. Il fut aussi quelque temps professeur à l'école normale et à l'école vétérinaire d'Alfort.

La France lui doit beaucoup pour les soins infinis qu'il a pris pendant trente ans pour propager dans ce pays les moutons à laine fine de race espagnole. Les ouvrages où il indiqua la manière de les élever

et de les conduire sont le meilleur guide que les agriculteurs puissent suivre à cet égard.

Daubenton inséra à différentes époques, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de Paris et de plusieurs autres compagnies savantes, des Mémoires sur divers sujets d'histoire naturelle, d'anatomie ou d'agriculture, tous remarquables par des vues ingénieuses et des déterminations précises. Il a joui d'une vie longue et paisible, et avait été nommésénateur quelques jours avant sa mort.

C. V.

LE Cal BESSARION

E. delt Landon dirext

NAPOLI

LE CARDINAL BESSARION.

Lorsque l'empereur Jean Paléologue vint en personne, en 1438, au concile convoqué d'abord à Ferrare, puis transféré à Florence, et dont l'objet était la réunion des églises grecque et latine, parmi les prélats qui accompagnaient ce prince, on distinguait Bessarion, archevêque de Nicée. Né à Trébizonde vers la fin du quatorzième siècle, il avait été d'abord moine de l'ordre de S.-Basile, et chargé, quoique fort jeune encore, de faire l'oraison funèbre de l'empereur Manuel Paléologue; depuis, il avait été fait archevêque. Ami de la concorde et de la paix, il desirait la fin du schisme qui séparait les deux églises: il sentait d'ailleurs que leur réunion était le seul moyen de sauver l'empire grec, que les Turcs pressaient de toutes parts. Par ses conseils, il porta l'empereur à se rendre lui-même au concile. Il fut choisi pour l'accompagner, et pour être du nombre de ceux qui devaient porter la parole au nom de tous les Grecs; il le fut aussi pour remplir les mêmes fonctions dans les conférences qui eurent lieu avant la première session. Ses talens et son éloquence furent souvent admirés pendant la tenue du concile: sa sagesse, sa modestie et sa bonne-foi ne le furent pas moins, mais elles le rendirent odieux à ceux des Grecs qui ne voulaient point la fin du schisme. Le clergé et le peuple de Constantinople se soulevèrent contre l'empereur et les pré-

lats qui avaient signé à Florence l'acte d'union et de soumission au pape, et refusèrent d'y souscrire. Bessarion, qui avait reçu le chapeau de cardinal, était resté en Italie, d'où il écrivit, mais inutilement, contre les Grecs qui refusaient de se soumettre au concile. Attaché désormais à l'église romaine, il fut envoyé en 1460, comme légat, auprès de l'empereur Frédéric III, pour engager ce prince à faire la guerre aux Turcs. Il eut aussi la légation de Bologne, et fut enfin envoyé en France, en 1471, auprès du roi Louis XI. S'il faut en croire Brantôme, une plaisanterie du monarque causa tant de chagrin à Bessarion, qu'il en mourut au retour de sa mission, en 1472, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il avait été proposé pour être pape dans plusieurs conclaves, mais les intrigues de quelques cardinaux pour l'exclure réussirent avec d'autant plus de facilité, qu'il ne fit jamais rien pour se concilier les suffrages. Il fut le protecteur des gens de lettres, et après la prise de Constantinople, son palais fut l'asyle des savans de sa nation. Il avait formé une très-belle bibliothèque, qu'il légua à la république de Venise. Ce pieux et savant personnage a laissé plusieurs ouvrages de philosophie et de piété : quelques-uns de ces derniers ont été mis dans la bibliothèque des Pères.

M.

S.t GRÉGOIRE.

N. pinx.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

S. GRÉGOIRE LE GRAND.

Grégoire Ier, pape, que sa piété a placé au rang des saints, et auquel sa vertu et ses écrits ont fait donner le surnom de *grand*, naquit à Rome vers l'an 550. Il était d'une famille distinguée, et fut nommé préfet de la ville par l'empereur Justin II, et chargé de l'administration de la justice; mais après la mort de son père, il se démit de cette place, distribua son bien aux pauvres, et se retira dans un monastère qu'il avait fondé à Rome, et dont il devint le chef. Il en fut tiré, et chargé de diverses missions par les papes Benoît Ier et Pélage II; et après la mort de ce dernier, en 590, il fut élu à l'unanimité pour le remplacer, malgré sa résistance très-sincère. Tout son pontificat ne fut qu'une suite continuelle de travaux, auxquels il est étonnant que la faiblesse de sa santé ait pu suffire. Sans cesse occupé du soin de corriger les abus, de réprimer les désordres, de maintenir la discipline, il travaillait en même temps à réunir les schismatiques et à convertir les hérétiques: ils composait son *Pastoral*, ses *Commentaires sur Job*, et ses autres ouvrages; il réformait l'office de l'église; i rédigeait ses homélies, et les prononçait devant le peuple. Ce fut par ses soins que l'Angleterre devint chrétienne. N'étant encore que diacre de l'église romaine, il y avait fait envoyer une mission; devenu souverain pontife, il y en fit passer une nouvelle,

et la conversion des habitans de cette île fut un de principaux objets de sa sollicitude. Elle s'étendait aussi sur les revenus de son église, parce qu'il les regardait comme le patrimoine des pauvres, dont il n'était que l'économe; et ses aumônes étaient si abondantes, qu'il manquait quelquefois du nécessaire. Sa bonté et sa douceur étaient inaltérables. C'était par la persuasion et non par la violence qu'il voulait qu'on ramenât les hérétiques, et il s'opposa de tout son pouvoir aux vexations qu'on exerçait alors envers les Juifs pour les forcer d'embrasser le christianisme. Cependant il était plein de courage et de vigueur, lorsqu'il s'agissait de défendre les peuples de l'Italie contre les extorsions des exarques que les empereurs d'orient y envoyaient, lorsqu'il fallait soutenir les droits de son siége contre l'empereur lui-même, qui semblait favoriser les prétentions du patriarche de Constantinople au titre d'évêque universel. Il est le premier pape qui ait pris dans ses lettres le titre de *serviteur des serviteurs de Jésus-Christ;* ce titre, qui depuis est passé en formule, n'était que la simple expression de ses sentimens. Il mourut en 604. Ses ouvrages et sa vie ont été publiés par les bénédictins.

M.

PIERRE DE NAVARRE

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

PIERRE NAVARRE.

Pierre Navarre, fils d'un simple matelot, naquit en Biscaye vers le milieu du quinzième siècle, et devint un des premiers capitaines de son temps. Il se distingua d'abord contre les Maures de Grenade, et en 1487, après la prise de Velez-Malaga, il en fut nommé gouverneur. Il fut ensuite un des principaux officiers de Gonzalve de Cordoue dans les guerres de Naples. Ce fut aux siéges du Château-Neuf et du château de l'Œuf, qui défendent la ville de Naples, qu'il employa le premier, avec succès, les mines, dont il passe pour avoir été l'inventeur, mais dont il paraît que les Génois s'étaient servis sans fruit seize ans auparavant. Navarre, de retour en Espagne, prit, en 1509, le Pignon de Velez, sur la côte d'Afrique, et rendit de grands services aux Portugais, qui faisaient la guerre aux Maures. Il fut choisi l'année suivante, par le cardinal Ximenès, pour commander les troupes de l'expédition que ce ministre envoya contre les Maures, et qu'il accompagna lui-même. Navarre prit Oran, Bugie, Tripoli, remporta plusieurs victoires, et par sa conduite prudente sauva l'armée après la funeste bataille de Gerbes. Ferdinand lui donna le titre de comte, et le fit passer en Italie, en 1511, pour y commander l'infanterie espagnole. Trop entier dans ses opinions, il y fut cause du siége de Bologne, que les Espagnols furent ensuite obligés de lever;

et de la bataille de Ravenne, où ils furent vaincus, et où il fut fait prisonnier lui-même. Ferdinand, soit par avarice, soit qu'il attribuât à l'opiniâtreté et à la témérité de Navarre la perte de la bataille, ne se pressa point de payer sa rançon. François Ier, à son avénement au trône, profitant du mécontentement que cet oubli causait au prisonnier, paya une somme considérable pour sa rançon, et l'attacha à son service. Ferdinand chercha, mais trop tard, à réparer ses torts; Navarre consacra ses talens à celui qui avait su les apprécier. Il surprit Novarre en 1515, et contribua à la prise du château de Milan, où il manqua perdre la vie. Il fut surpris et fait prisonnier dans Gênes, en 1522. Ayant recouvré sa liberté trois ans après, il fut envoyé avec un corps d'infanterie, en 1528, au secours de Lautrec, qui s'opiniâtrait au siége de Naples, malgré les maladies qui ruinaient son armée, et dont il fut lui-même la victime. Après la mort de ce général, on leva le siége; et dans la retraite, Pierre Navarre, qui commandait l'arrière-garde, fut grièvement blessé; et ensuite, investi dans Averse, il fut forcé de capituler. Il obtint la liberté pour ses soldats, mais lui et ses officiers furent faits prisonniers. Il mourut peu de temps après, à Naples, de maladie et de vieillesse, ou, selon Brantome, de mort violente, par ordre de Charles-Quint.

M.

HAMPDEN.

Houbraken del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

HAMPDEN.

John Hampden, fameux patriote anglais, né en 1594, membre de la chambre des communes en 1626, devint bientôt un des chefs du parti populaire. Il était, ainsi que Cromwel, du nombre de ces puritains zélés qui s'étaient embarqués, en 1637, pour aller dans le nord de l'Amérique jouir du libre exercice de leur religion, et que le conseil du roi empêcha de mettre à la voile. La même année, Hampden, déterminé à s'exposer à tout plutôt que de paraître autoriser par sa soumission la perception d'une taxe levée sans le consentement du parlement, refusa de payer l'impôt pour l'armement et l'entretien des vaisseaux, et fut traduit devant les tribunaux. L'événement de ce procès ne pouvait pas être douteux : malgré l'éloquence et la force des raisonnemens des défenseurs d'Hampden, il perdit sa cause, mais il parvint au but qu'il s'était proposé, et la conservation de la constitution et de la liberté devint le sujet de tous les entretiens. Hampden, membre du parlement de 1640, y brilla par l'ardeur de son patriotisme et par sa modération, par son courage et sa prudence. Lorsque Charles Ier, cherchant à ramener les esprits, forma le projet de faire entrer dans les places les chefs du parti populaire, Hampden fut choisi pour être précepteur du prince de Galles. Il était un des membres du parlement que le comte de Straffort se proposait

d'accuser comme ayant excité les Ecossais à la révolte, et il fut un de ceux qui furent chargés, en 1641, d'accompagner Charles en Ecosse, pour observer ce prince, sous prétexte de veiller à l'exécution du traité de pacification. Enfin, il était un des cinq membres qu'en 1642 le roi accusa de haute trahison, comme tendant à lui enlever son autorité. Cette démarche fit connaître aux communes leur force et la faiblesse du monarque, et la guerre civile ne tarda pas à éclater. Hampden se mit à la tête d'un régiment d'infanterie, fut blessé dans une des premières escarmouches, et mourut huit jours après, en 1643. Le roi, soit générosité, soit politique, avait offert de lui envoyer son chirurgien. Sa mort répandit la consternation dans son parti, et fut un sujet de joie pour les royalistes.

La mémoire d'Hampden est encore en vénération chez les Anglais : ils le comparent à Caton et à Marcus Brutus. Cependant Hume, en rendant justice à ses qualités et à ses vertus, semble lui refuser le titre de bon citoyen, et ne décide pas s'il fut guidé par l'ambition, ou seulement par l'amour de la patrie. Les événemens qui suivirent la mort d'Hampden ne peuvent-ils pas aussi donner à penser qu'il est peut-être mort à temps pour sa gloire ?

M.

SWIFT.

Markham del.t *London direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

SWIFT.

Jonathan Swift, le plus original et le plus bizarre des écrivains anglais, naquit à Dublin, en 1667. Placé par un de ses oncles à l'université de cette ville, il fit d'assez mauvaises études, et fut reçu bachelier par faveur. En sortant du collége, sa mère le présenta à sir William Temple, qui le prit en amitié, et lui légua 12,000 fr. Swift avait pris des leçons de politique en copiant les mémoires de son patron : il se mit à composer des pamphlets sur les affaires du temps, ce qui ne lui valut que des pensions modiques. Mais à la même époque, il publia son conte du *Tonneau*, qui le fit regarder comme un écrivain distingué et un satyrique très-mordant. Son caractère bizarre fit mourir de chagrin deux femmes charmantes qui eurent le malheur de l'aimer. Stella, la première, était fille de l'intendant de sir William Temple. Il l'épousa en secret, en exigeant que son mariage fût un mystère pour tout le monde. Cette infortunée mourut de douleur de ne pouvoir avouer publiquement l'époux qu'elle adorait; et la découverte de ce mariage secret conduisit au tombeau la malheureuse et aimable Vanessa, qui chérissait Swift, qui l'avait suivi dès sa plus tendre enfance, et qui se flattait d'unir sa destinée à la sienne. Cette double perte, sans affecter profondément l'ame de Swift, qui n'était pas très-sensible, lui causa cependant des remords, qui

augmentèrent les vertiges auxquels il était sujet depuis long-temps. Il n'eut plus qu'une demi-existence, et cependant il vécut encore quatorze ans après la mort de sa femme, dans son doyenné de S.-Patrick, à Dublin, faisant quelquefois des vers, et portant par-tout une humeur sombre et chagrine. Enfin, après un an entier de léthargie absolue, il cessa d'exister à la fin d'octobre 1744.

Swift est un des hommes les plus singuliers qui aient paru. Il ne faisait rien comme un autre. Il aimait à causer avec le peuple; et lorsqu'il était avec les grands, il se faisait remarquer par la politesse de ses manières. Il posséda éminemment toute la gaieté de l'esprit; il n'eût jamais celle de l'ame.

Ses ouvrages sont nombreux, et originaux comme son caractère. Les plus connus sont le conte du *Tonneau*, et les *Voyages de Gulliver*. Ce dernier est une critique très-plaisante, très-spirituelle, des usages des peuples et des gouvernemens; l'autre est une satyre ingénieuse contre la cour de Rome, le luthéranisme, et le faux zèle des presbytériens. Swift a laissé trois volumes de poésies, qui contiennent plus de trois cents petites pièces, sans compter une foule d'épigrammes. Il n'a guère traité qu'une vingtaine de sujets sérieux; mais, graves ou badins, ses vers brillent d'esprit, de saillies et d'originalité. Toutes les œuvres de Swift ont été recueillies à Londres, année 1755, en vingt-deux vol. in-8°.

Pl. . . . e.

ARATUS.

Landon direxit

BIBLIOTECA NAZIONALE STORICA ESAMINATA
NAPOLI

ARATUS DE SYCIONE.

Le nom d'Aratus de Sicyone termine en quelque sorte la liste de cette longue suite de héros qui ont illustré la Grèce. Ce grand homme n'eut point le bonheur de naître au temps de la splendeur de sa patrie : il parut à l'époque de sa décadence. La guerre civile régnait alors dans le Péloponnèse ; les Etoliens, brigands par caractère, exerçaient impunément leurs pirateries; Lacédémone, qui avait perdu sa force en s'éloignant de ses anciennes mœurs, cherchait par intervalle à réduire les petits états qui l'avoisinaient ; Athènes, toujours agitée par des dissentions intérieures, tour-à-tour trompée par ses orateurs, et la proie des successeurs d'Alexandre, trouvait enfin quelque repos sous la protection de la Macédoine. Cette dernière puissance, forte par sa position, redoutable par la politique de son gouvernement, menaçait toute la Grèce. La crainte qu'elle inspirait avait engagé quelques républiques à recourir à leurs anciennes constitutions. La plupart des villes d'Achaïe, après avoir gémi sous le joug des tyrans, parvinrent à s'en affranchir, et renouvelèrent les premières leur alliance. Ce fut la seconde ligue des Achéens.

Tel était l'état des choses, lorsqu'Aratus, qui venait de délivrer sa patrie du joug des tyrans, persuada à ses compatriotes de réunir leurs forces à celles des villes alliées. Son mérite supérieur et le

besoin que les Achéens avaient d'un chef habile, le mirent à la tête du gouvernement.

Ce grand homme, échappé dans son enfance aux meurtriers de son père Clinias, et depuis élevé à l'école de l'adversité, fit une espèce de guerre sourde à tous les tyrans du Péloponnèse, employant adroitement la ruse et la bravoure pour se rendre maître de plusieurs villes, et n'exigeant d'autre récompense des dangers de l'entreprise que la réunion des peuples qu'il avait soumis, à une société qui devait les faire jouir des mêmes priviléges que les villes les plus anciennement alliées.

Les bannis, rappelés par Aratus, étaient réduits à la plus affreuse misère, leurs murmures annonçaient une sédition. Ce général court solliciter pour eux la générosité de Ptolémée, roi d'Egypte, dont il reçut cinquante talens. A son retour, les malheureux qu'il venait de secourir lui décernèrent le nom de *Sauveur*.

Nommé général de la ligue achéenne, il ravagea la Locride et tout le territoire de Calydon; l'année suivante, il prit Coriuthe, dont Antigone, roi de Macédoine, s'était rendu maître par artifice; il rendit la liberté aux Corinthiens, et les fit entrer dans la confédération des villes d'Achaïe. L'éclat de cette conquête et la renommée d'Aratus déterminèrent les Mégariens, les Trezeniens et les Epidauriens à accéder à cette confédération.

Aratus voulait procurer le bonheur de la liberté à la ville d'Argos. Il ne put réussir ni dans les

négociations qu'il entama à ce sujet, ni dans la tentative qu'il fit de s'en rendre maître par surprise. Il ne fut pas plus heureux d'abord dans son entreprise sur Athènes, qu'il voulait également affranchir de la tyrannie ; mais quelque temps après il parvint, au grand étonnement de la Grèce, à rendre cette ville à la liberté. Athènes elle-même, profitant de la mort de Démétrius, appela Aratus dans ses murs. Malade alors, il s'y fait transporter en litière, s'oublie pour le salut des autres, conduit avec art cette grande entreprise, et paie de ses propres deniers les capitaines qu'il fallait acheter, et les soldats qu'il fallait renvoyer.

Cet heureux événement fut le terme de la fortune d'Aratus. Depuis ce moment la ligue achéenne n'éprouva que des revers. Cléomène, roi de Lacédémone lui déclara la guerre, et remporta de nombreux avantages sur ses généraux : ce prince prit la plupart des villes alliées, vainquit Aratus près du mont Lycée, le poursuivit dans l'Arcadie, et le réduisit enfin à la fâcheuse nécessité de recourir à la protection de la Macédoine. Antigone, à la vérité, rendit bien aux Lacédémoniens les maux qu'ils avaient faits aux peuples d'Achaïe ; mais en vengeant ceux-ci, il leur fit payer bien cher ses services. Il leur ravit insensiblement cette liberté pour laquelle ils avaient tant combattu. Philippe, son successeur, donna d'abord toute sa confiance à Aratus, et dut à ses conseils la prospérité de son royaume et la gloire de ses armes ; mais le mérite

de cet excellent citoyen importunait les courtisans de Philippe ; le roi lui-même redoutait quelquefois les reproches d'un censeur dont la conduite austère était un modèle qu'il imitait rarement. Il eut la faiblesse de prêter l'oreille aux ennemis d'Aratus, et la barbarie de le faire périr. Taurion, vil ministre des plaisirs de ce prince, fut chargé de lui donner un poison lent qui le conduisît au tombeau sans qu'on pût soupçonner la cause de sa mort. Aratus connut bientôt celle de son mal, il le supporta sans se plaindre. Un jour seulement qu'il crachait du sang devant un de ses amis, qui s'en étonnait. *Mon cher Céphalon*, dit-il, *voilà le fruit de l'amitié des rois.* Il mourut de cette manière à Egium, vers l'an 214 avant J. C., à l'âge d'environ 58 ans.

Aratus, dit Polybe, était l'homme le plus propre à gouverner une république. Un discernement exquis lui faisait toujours prendre les meilleures résolutions. Personne n'a égalé sa prudence, son activité à former des partis, à tendre des piéges à un ennemi. Mais le même homme, si entreprenant, si courageux dans la conduite de ces sortes de projets, était irrésolu à la tête des armées ; il semblait que la grandeur de l'exécution étonnât son courage.

Ph. L. R.

LA PEYRONIE.

Daullé del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAPOLI

LA PEYRONIE.

François la Peyronie, premier chirurgien du roi, de l'académie des sciences, président de l'académie de chirurgie, naquit à Montpellier, en 1678, de Raimond la Peyronie, chirurgien distingué, qui lui fit faire ses premières études avec le plus grand soin. Ses progrès dans celle de la chirurgie furent si rapides, que dès l'âge de dix-neuf ans, après avoir soutenu avec éclat des examens rigoureux, il fut admis à la maîtrise, avec des dispenses d'âge.

D'après le conseil du médecin Chirac, qui pressentit de bonne heure ce qu'on devait espérer du jeune la Peyronie, ses parens l'envoyèrent à Paris. Il y fut accueilli par Maréchal, chirurgien en chef de l'hôpital de la charité, qui l'admit chez lui, au nombre de ses élèves particuliers. La Peyronie, après avoir mis à profit les leçons de ce grand maître, crut devoir à sa patrie le premier usage de son talent; il y retourna donc, et y donna des leçons d'anatomie et de chirurgie qui attirèrent la foule des étudians, et lui méritèrent la place de démonstrateur public aux écoles de médecine. Bientôt après, il fut nommé chirurgien-major de l'hôtel-dieu de Montpellier, et, presqu'en même temps, de l'armée commandée par le maréchal de Villars, contre les rebelles des Cévennes.

Déja sa réputation s'étendait dans les pays étrangers; et il reçut alors du pape Clément XI une

médaille d'or, et l'ordre de l'Eperon, pour une opération extrêmement difficile, qu'il avait pratiquée sur un prince romain.

Peu de temps après, M. le duc de Chaulnes, attaqué d'une fistule, ayant vainement tenté de se faire opérer à Paris, se décida, d'après l'avis de Chirac, à se mettre entre les mains de la Peyronie. Une prompte guérison fut le prix de sa confiance. Desirant lui témoigner sa reconnaissance et le fixer dans la capitale, il sollicita et lui obtint les places de chirurgien de la prévôté, des chevaux-légers, de l'hôpital de la charité, et celle de démonstrateur royal aux écoles de chirurgie et au jardin du roi. Le premier chirurgien du roi, Maréchal, qui mieux que tout autre pouvait apprécier le mérite de son ancien élève, le fit nommer son survivancier.

Tant de succès lui attirèrent la confiance des personnages les plus illustres, et presque tous les souverains de l'Europe réclamèrent ses conseils. La guérison du duc Léopold de Lorraine, attaqué d'une maladie chirurgicale, lui valut l'hommage d'une médaille d'or, que la ville de Nanci fit frapper en son honneur à cette occasion, et lui offrit comme un témoignage de sa reconnaissance.

En 1724, de concert avec Maréchal, il obtint l'érection de cinq places de démonstrateurs dans l'amphithéâtre de chirurgie, qui n'était encore connu que sous le nom de Saint-Côme. Encouragé par ce succès, il sollicita l'établissement d'une

académie de chirurgie ; elle fut formée par ses soins en 1731, éclairée par ses lumières, et enrichie par ses bienfaits. Il présenta le premier volume de ses mémoires en 1733.

Ce fut en 1736, que la Peyronie devint, par la mort de Maréchal, titulaire de la place de premier chirurgien de Louis XV. Ce prince le combla de bontés, lui donna des lettres de noblesse, et le gratifia successivement d'une charge de maître-d'hôtel chez la reine, d'une autre de gentilhomme ordinaire de la chambre, et de pensions considérables. Mais cette faveur dont il jouissait, il ne l'employa que pour répandre sur sa profession la considération sans laquelle aucun art libéral ne saurait prospérer. Alors, la chirurgie fut séparée du ridicule alliage qu'elle avait avec la barberie ; et, par une déclaration du roi de 1743, aucun candidat ne put être admis à l'école de chirurgie de Paris, sans y présenter des lettres de maître-ès-arts.

C'est au milieu de ces nobles efforts pour le perfectionnement de son art, que la Peyronie fut enlevé à l'humanité, en 1747.

Il légua à la communauté des chirurgiens de Paris, les deux tiers de ses biens, sa belle terre de Marigny, et sa bibliothèque ; à la communauté des chirurgiens de Montpellier, deux maisons situées dans cette ville, cent mille livres pour y faire construire un amphithéâtre de chirurgie, et le tiers de ses biens. Tous ces legs renfermaient des clauses qui ne tendaient qu'au bien public,

et à la perfection de la chirurgie. C'était par une suite de cette philanthropie que, frappé du nombre des victimes qui résultait de l'encombrement des enfans-trouvés dans leur ancien établissement, il avait fait décider la construction du nouvel hôpital.

On ne peut citer de la Peyronie aucun ouvrage remarquable qui soit digne de sa réputation, mais les avantages immenses qui sont résultés des établissemens qu'il a créés, et l'essor qu'il a donné à sa profession, le placent au nombre des hommes qui ont le plus honoré leur siècle. Nous achèverons de le faire connaître, en transcrivant ici le portrait qu'en a fait un de ses contemporains.

« La Peyronie était aimable dans la société; les agrémens de son esprit, ses manières engageantes, inspiraient aux malades la confiance et la gaieté. Ennemi du luxe et de l'ostentation, ses meubles, son train, ses équipages, tout annonçait la modestie et la simplicité; il semblait fuir les dépenses étrangères au bien public. Il ne refusait jamais son ministère aux pauvres, et sa main habile et libérale leur prodiguait des secours de toute espèce; sa maison, et sur-tout sa terre de Marigny, étaient l'asyle de l'indigence et de l'infirmité; et il avait le projet, lorsque la mort le surprit, de former à Marigny un hôpital, dont il aurait fait le service après sa retraite de la cour. »

E. J. B.

MARG.te DE DANEMARCK

N. pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

MARGUERITE DE DANEMARCK.

Marguerite, fille de Waldemar, roi de Danemarck, annonça de bonne heure les brillantes qualités qui la firent remarquer sur le trôn : un génie vaste, capable de concevoir les plus grands projets, et un caractère ferme propre à les exécuter et à surmonter tous les obstacles. Elle épousa, en 1363, Haquin, roi de Norwège, et fit couronner, en 1376, son fils Olans, roi de Danemarck. Après la mort de ce dernier, Marguerite, qui s'était fait un parti puissant parmi la noblesse et le peuple, obtint les deux couronnes de Danemarck et de Norwège. Son règne fut bientôt signalé par des conquêtes. Albert, roi de Suède, ne voyant dans Marguerite qu'un voisin peu redoutable lui déclara la guerre. Elle lui fut fatale à lui-même. Marguerite, avant de commencer les hostilités, avait déja gagné, par sa politique adroite, la plupart des gouverneurs suédois, qui lui livrèrent les places qui leur étaient confiées; et dans le même moment, la noblesse, irritée du mauvais gouvernement d'Albert, et de ses injustices, déféra la couronne à la reine de Danemarck, comme à l'héritière légitime. Albert, abandonné de ses sujets, eut recours aux étrangers, il se ligua avec le duc de Mecklenbourg, les comtes de Holstein et le grand-maître de l'ordre teutonique. Son armée était nombreuse, celle de Marguerite était plus aguerrie. On en vint aux mains près de

Falkoping, le 21 septembre 1388. Les troupes d'Albert furent taillées en pièces, et lui-même fait prisonnier. Marguerite le retint sept ans dans les fers, et ne lui rendit la liberté qu'après qu'il eut payé soixante mille marcs d'argent pour prix de sa rançon, et qu'il eut renoncé formellement à la couronne de Suède. Ce traité fut signé en 1395, et la même année, Marguerite se fit reconnaître et couronner reine de Suède. Elle s'associa, peu de temps après, son petit-neveu Erie, qui fut le dixième de ce nom, et en 1397, elle réunit la Suède aux royaumes de Danemarck et de Norwège, par une loi fondamentale appelée *l'union de Calmar*, du nom de la ville où se tinrent les états-généraux de Suède. Elle mourut de mort subite le 27 de novembre 1411, âgé de 59 ans.

Cette reine, que quelques historiens ont appelée la Sémiramis du nord, était magnifique dans ses plaisirs et superbe dans sa cour. Elle eut bien plus les qualités qui font les grands rois que celles qui font les rois vertueux. Sa politique était adroite, et souvent astucieuse. Son intérêt dirigeait toutes ses actions, et toutes ses actions ne furent pas irreprochables. Le roi Waldemar démêlant dans sa fille, encore jeune, la fierté de son ame et les ressources de son esprit, disait que la nature s'était trompée en la formant, et qu'au lieu d'une femme elle avait voulu faire un héros.

Ph. . . . . e.

BOLINGBROKE.

Murray pinx.t *London direx.t*

NAPOLI

LORD BOLINGBROKE.

Henri S.-John, lord Bolinbroke naquit en 1672; il était déja célèbre par son éloquence et ses talens lorsque sous la reine Anne, Harley, alors secrétaire d'état, se l'associa pour renverser le fameux Marlborough et le ministère wigh, ou républicain, dont ce général était l'ame.

Quelque penchant qu'eût la reine pour les torys, partisans d'une religion dominante et de l'extension de l'autorité royale; ce ne fut qu'en 1711 qu'elle changea le ministère. Harley fut fait chancelier de l'échiquier, puis comte d'Oxford : S.-John fut secrétaire d'état, ensuite créé lord Bolingbroke, et envoyé à Versailles en 1712, pour applanir les difficultés qui s'étaient élevées dans le congrès d'Utrecht.

Cependant la division éclata entre les nouveaux ministres, tous deux également ambitieux. Oxford affectait la supériorité sur Bolingbroke, et celui-ci croyait l'emporter par le mérite et les talens. Le premier favorisait la maison d'Hanovre, et était d'avis de la modération avec les wighs : le second ne voulait avec eux aucun ménagement, et on l'accusait de vouloir rétablir sur le trône le fils de Jacques II. Après avoir en vain essayé de les réconcilier, la reine sacrifia le comte; mais Bolingbroke n'eut pas le temps de s'emparer de sa dépouille, Anne mourut en 1714, Georges Ier lui succéda, et les wighs, rentrés en possession de toutes les

places parurent résolus à accuser de haute-trahison les ministres qui les avaient supplantés. Bolingbroke ne crut pas devoir s'exposer à leurs violences, il quitta l'Angleterre, fut rayé de la chambre des pairs, et ses biens furent confisqués. Il passa en France, y demeura à la Source près d'Orléans, et y épousa une nièce de madame de Maintenon. Les liaisons qu'il avait en Angleterre avec les torys ne furent pas inutiles au fils de Jacques II, cependant Georges Ier lui accorda son pardon. Il revint dans sa patrie en 1722, et y fut bien accueilli. Il mourut en 1751 à 79 ans.

Le lord Bolingbroke a écrit sur l'histoire, la politique et la philosophie. Ses compatriotes le regardent comme un des plus beaux génie de son siècle, et comme un écrivain distingué. Une partie de ses ouvrages a été traduite en français. Ses principes n'étaient pas sévères; il se piquait si peu de religion, que quelques-uns de ses écrits ont été dans sa patrie dénoncés à l'autorité publique. Cela a servi de prétexte pour faire paraître sous son nom des ouvrages anti-religieux qui ne lui appartiennent point.

M.

TABLE

de la vingtième livraison.

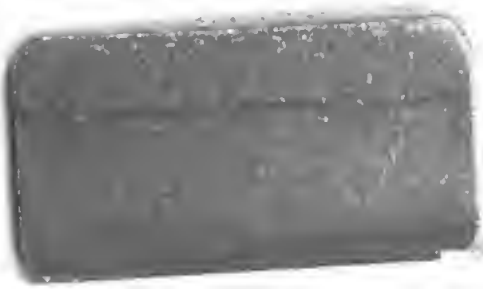
Avis au Relieur.

Ce feuillet doit être supprimé, en faisant brocher ou relier le volume.

---

1. César.
2. Aspasie.
3. Rotrou.
4. Epicure.
5. Winslow.
6. Soliman II.
7. Fra Paolo Sarpi.
8. Hésiode.
9. Euclide.
10. Mirabeau.
11. Préville.
12. Plutarque.
13. Pline le jeune.
14. Bailly.
15. Potemkin.
16. Bernard de Jussieu.
17. Michel-Ange.

18. Pierre l'Hermite.
19. Madame Deshoulières.
20. Quesnay.
21. Mahomet.
22. Vésale.
23. Alexis Comnène.
24. Dioclétien.
25. Vaucanson.
26. Florian.
27. Daubenton.
28. Le Cardinal Bessarion.
29. S. Grégoire le Grand.
30. Pierre Navarre.
31. Hampden.
32. Swift.
33. Aratus de Sycione.
34. Marguerite de Danemarck.
35. Lord Bolingbroke.
36. La Peyronie.

VA 1
155199 2

233
B.
20.